

L'échappée intérieure

Un projet participatif de Marc Lainé et Tünde Deak pour *Notre grande évasion*

Une chaîne narrative en 49 épisodes



Il s'agira de créer avec le public une chaîne narrative infinie. Chaque jour, nous souhaitons inviter un spectateur à écrire une étape, un épisode du voyage imaginaire d'un double fictif. Ce voyage devra être ponctué de rencontres extraordinaires ou décalées et de découvertes de paysages inconnus que chacun aura à inventer et à décrire avec ses mots... C'est un long voyage à l'intérieur de vos têtes auquel nous vous convions.

Quelques règles du jeu : le récit de ce périple devra être écrit à la seconde personne du singulier et devra débiter par la dernière phrase du texte précédent. Le projet débutera par un texte de Marc Lainé qui initiera la chaîne.

L'organisation est simple : chaque spectateur envoie son voyage intérieur (entre 750 et 1000 signes) à l'adresse suivante : notregrandeevasion@comediedevalence.com

Après un travail littéraire collaboratif avec les artistes initiateurs du projet pour créer le lien avec le texte précédent et la cohésion entre l'ensemble des textes, il sera publié à 14 h lors de l'une des journées de confinement... L'auteur sera averti le jour de la publication s'il le souhaite!

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #01

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu fermes les yeux. Mais à la place des ténèbres attendues, ce qui apparaît derrière tes paupières closes est l'image exacte de la pièce où tu te trouves, cette petite chambre dans laquelle tu es enfermé depuis maintenant une semaine.

Tu rouvres instinctivement les yeux, de surprise. Autour de toi, la pénombre familière de ta petite chambre aux volets clos. Face à toi, le bureau en désordre et l'écran noir de l'ordinateur en veille. Derrière, le lit défait et la porte entrouverte qui conduit au salon. Tu demeures un moment perplexe, interdit.

Tu fermes les yeux à nouveau, pour vérifier. Cette fois, tu les fermes lentement, précautionneusement. Tu voudrais voir se former derrière tes paupières le noir habituel, cette obscurité rassurante. Mais à nouveau, c'est l'image d'une chambre identique en tout point à celle dans laquelle tu te trouves qui se projette sur la surface interne de tes yeux clos. Tu fermes les yeux plus fort. L'image de la chambre persiste, se superposant très exactement à la chambre réelle.

Tu te lèves brusquement, les yeux toujours fermés, et tu marches jusqu'à la fenêtre. Les yeux fermés, tu ouvres les volets et tu observes la rue vide, plus bas. La ville déserte. Tu rouvres et tu refermes les yeux, vivement, à plusieurs reprises. Tu ne fais que faire clignoter la même vision de cette ville dépeuplée, image tremblante d'un paysage lunaire.

La réalité et l'intérieur de ton crâne se sont visiblement confondus. Tu réalises alors que tu n'as plus aucun refuge. Nulle part où fuir désormais. Tu ne peux plus te mettre à l'abri derrière tes paupières closes. Tu ne peux plus t'échapper en pensées. Tu n'as, pour le dire autrement, plus aucune imagination.

À cette idée, tu es saisi d'un vertige, mais qui ne dure qu'un bref instant. Tu restes étonnamment calme. Tu ne prends pas le temps de t'interroger sur ce sang-froid inhabituel chez toi. Les yeux fermés, tu tournes lentement sur toi-même et tu parcours cette pièce que tu connais dans les moindres détails. Tu cherches une différence, même infime. Quelque chose qui te permettrait de distinguer cette « chambre mentale » de ta vraie chambre. Tes yeux clos refont les chemins que tu as mille fois parcourus. Ils circulent du bureau au lit, du lit au portant où sont suspendus tes vêtements. Ils sillonnent les murs nus, le plafond dont tu connais la moindre fissure, la plus petite tache, le plus imperceptible relief. Mais rien. Tout semble absolument identique, inchangé.

Tu serres les poings. Tu t'étais soudain pris au jeu. Tu t'étais, un bref instant, imaginé être une sorte de détective, explorant cette chambre intérieure à la recherche d'un indice, d'une preuve que tu n'étais pas, tout simplement, devenu fou. Mais rien n'est venu contredire cette hypothèse. Tu serres les poings et tu sens quelque chose résister au creux de ta main droite. Un petit objet froid dont tu es certain qu'il ne s'y trouvait pas avant.

La surprise te coupe le souffle. Une intense excitation s'empare de toi. Tremblant, tu fais tourner le petit objet dans tes doigts pour en deviner les contours. Sa forme se précise assez vite et tu identifies l'objet en question sans trop de doute. Mais il te faut vérifier. Tu lèves le poing à hauteur de tes yeux fermés (car tu as toujours les yeux fermés, il est important de le rappeler), puis tu ouvres ta main avec précaution. Sur ta paume ouverte, tu découvres une clef. Une petite clef métallique banale dont tu sais qu'elle n'ouvre aucune porte chez toi.

À peine as-tu formulé cette pensée, qu'une intuition vient te contredire. Tu restes figé une fraction de seconde, puis tu te retournes lentement. Sur le mur nu qui fait face à la fenêtre, derrière toi, une porte est apparue. Une porte similaire aux autres portes de ton logement, mais qui n'existait pas jusqu'à cet instant. Tu es alors pris d'une irrésistible envie d'ouvrir les yeux pour voir si la porte sera toujours là dans ta chambre réelle. Pourtant tu te retiens. Tu as peur qu'elle disparaisse.

Après avoir hésité un long moment, tu décides d'ouvrir les yeux. Tu t'exécutes avec une lenteur infinie. Une lenteur que tu n'imaginais pas possible pour effectuer un si minuscule mouvement de paupières. Tes yeux sont maintenant grands ouverts et tu constates, sans surprise au fond, que la porte est toujours là.

Soudain, tu es redevenu parfaitement calme. Tu sais que ce que tu vas découvrir derrière cette porte sera extraordinaire. Il ne pourrait en être autrement. Tu n'as aucun doute. Tu t'avances d'un pas lent mais décidé. Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand...

Marc Lainé

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #02

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu t'avances d'un pas lent mais décidé. Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand... Tu passes le seuil. Le bruit des gonds grinçant dans leurs logements te surprend un peu, la porte se referme dans ton dos.

En face de toi, un long couloir trace un chemin gris qui se perd dans l'obscurité. La lumière est étrange ici. On voit des petites particules de poussières voler dans l'air. Comme si l'air frais entraînait tout de même dans ce long couloir terne. Mais où cela va-t-il te mener ?

Tu fais le premier pas. Le deuxième. Le troisième. Et très vite, sans t'en rendre compte, la petite chambre aux volets clos, celle qui sentait encore l'odeur familière de ta nuit s'éloigne.

Le sol est jonché de petits galets blancs et froids, et tu te rends compte que dans l'excitation du voyage, tu es parti pieds nus.

Un bruissement te fait sursauter et fermer les yeux un instant. Comme un papier journal que l'on froisse avant de le jeter dans la cheminée, ou comme si quelque chose était passé rapidement derrière toi en te frôlant le bas du dos. Tu touches le pan arrière de ta chemise de pyjama. Simple vérification. Tout est doux, tout va bien.

En promenant tes doigts sur la surface du tissu, pourtant, tu sens dans les mailles, un petit épi coincé. Tu tires. Tu tires. L'épi lâche et reste dans ta paume. Tu ramènes ta main et l'ouvres devant tes yeux : une plume. Une petite plume grise et blanche. Un nouveau bruissement suivi d'un son plus aigu interrompent ton étude. Et tu lèves les yeux pour chercher leur provenance.

Mais ! Il n'y a pas de plafond au-dessus de ta tête ! Juste le ciel : Bleu. Et les oiseaux qui passent et tracent des courbes blanches. Tu éclates de rire. Quelle liberté de pouvoir voler comme cela dans l'immensité du bleu ! Comme tu aimerais pouvoir les rejoindre ! Cette ligne de crête du mur devient ton horizon, seule limite entre le gris et le bleu.

Soudain, tu réalises : tu es prisonnier d'un labyrinthe. Tu avances dans ce couloir aux murs gris, qui semble tourner et tourner sans fin. Dans un sens puis dans l'autre, un virage en tête d'épingle puis un large tournant d'autoroute. Rien ne change, le bleu, le gris, toujours les mêmes proportions dans ton champ de vision. Si seulement le bleu pouvait manger le gris ! Si les deux aplats pouvaient s'inverser, si tu pouvais renverser un tableau de Rothko.

A tes pieds, les galets blancs dessinent le sentier. De rage, tu prends un petit caillou et le balance dans le vide du couloir en face de toi. Ses ricochets résonnent entre les deux murs pendant quelques secondes. Silence. Nouveau caillou, nouveaux ricochets. Mais cette fois, le bruit semble s'arrêter net. Curieux. Tu cours voir. Rapidement. Pas facile de courir sur les galets froids.

Un oiseau dans le ciel semble suivre ta course et en tracer l'écho blanc. Il se pose un peu plus loin, en haut du mur. Une échelle est adossée là. Tu ne te demandes pas pourquoi elle se trouve là. Elle est solide et monte jusqu'en haut. A ce moment-là, pas une seule hésitation ne te traverse. Tu l'empoignes et tu grimpes. Tu poses ton pied sur le dernier barreau puis sur le haut du mur. Tu te tiens maintenant debout dans le bleu...

GaLa OgniBene

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #03

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu te tiens maintenant debout dans le bleu...

Un souffle d'air chaud arrive sur toi, t'enlace des pieds à la tête et pénètre tes narines. C'est une douceur délicieuse. Tu fermes les yeux à nouveau et tu inspires longuement. Ton corps se laisse envahir par cette vague mémorielle et sensorielle. Une musique familière attire ton attention, fait vibrer tes neurones mémoires avec intensité, un chant continu, assez grave, tu ne bouges plus, tu t'efforces de rester entièrement happé par ce bruit sourd. Le bruissement des cigales !

Tu rouvres les yeux, interloquée, mais tu les plisses aussitôt, la lumière est si vive. Devant toi s'étale un tapis diapré dans les tons de bleu.

Tu es sur les rochers, la mer brille, étincelle.

Tu as huit ans.

Tu te retrouves dans cette crique où vous veniez à vélo, passer les plus belles journées de ta vie, engrammées pour toujours dans ton cerveau. Projetée dans cette parenthèse intemporelle, tu te sens à ta place, tu n'as jamais quitté cet endroit magique. Tu retrouves avec évidence le petit renforcement sous la falaise, le tronc du pin est juste un peu plus large qu'autrefois. Il n'y a rien à faire qu'être là, chauffée par les rayons généreux du soleil, shootée par les effluves des limonaires et du thym. Tu retrouves l'état si particulier d'ataraxie propre à ce lieu.

La journée s'étire dans un calme propre à ton souvenir. Enfant, ce que tu aimais revivre été après été, sur les dalles de calcaire chauffées par le soleil, c'était cette langueur enveloppant corps et esprit, cette impression d'être en lien direct avec la nature. Tu devenais le souffle d'air chaud sur ton ventre nu, le cri jeté par la mouette dérivant au-dessus de toi, tu étais le bleu turquoise de l'eau à cet endroit précis de la côte méditerranéenne.

Tu vois Charles et ses éternelles espadrilles rayées, qui n'en finit jamais de tourner les pages du Monde. Tu entends le plouf des galets que Marcus peut jeter pendant des heures et que ramène infatigable, imperturbable, le chien, regard fier, muscles tendus. Tu sens encore l'odeur de son pelage mouillé, les gouttes d'eau qu'il vient jeter sur toi en s'ébrouant vivement. Rien de cette scène estivale ne s'est dissout dans ta mémoire.

L'air devient moins brûlant, la couleur de la mer change, l'atmosphère du début de soirée s'installe. Tu peux sortir de ta cachette. Tu avances sur la dalle blanche sans te brûler les pieds. Tu prends appui sur le rebord râpeux de ton éden rocheux, tu lèves les bras, plies les genoux et vises le banc de sable blanc là-bas, au fond, derrière les oursins. Et tu sautes...

Marie Philit

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #04

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu prends appui sur le rebord râpeux de ton éden rocheux, tu lèves les bras, plies les genoux et vises le banc de sable blanc là-bas, au fond, derrière les oursins. Et tu sautes...

Un mur. Un mur nu, blanc, aux limites invisibles. Un mur qui empêche toute progression. Te voilà arrêté et tu sais, pourtant, que tu es destiné à poursuivre dans la voie qui s'est ouverte pour toi. Déterminé, tu palpes méthodiquement la paroi à la recherche, folle, enfantine, de la pierre qui pivote, du passage secret qui s'ouvre.

Mais ce sont des mains que tu rencontres. Des mains que tu ne vois pas, mais que tu sens au contact des tiennes. Des mains qui, comme les tiennes à présent, sondent le mur avec précipitation, fébrilité. Les corps, tu ne les vois pas non plus.

Tu n'es donc pas seul. La voie qui t'était destinée, dédiée, du moins le croyais-tu, s'est ouverte pour d'autres. Que tu ne vois pas mais qui sont là. Qui attendent comme toi. Devant le mur nu, le mur blanc, aux limites invisibles. Tu devines une multitude d'hommes et de femmes, d'enfants peut-être, agrégés tout le long du mur. Une multitude dont tu fais maintenant partie.

Tu prends soudain conscience du silence incroyable qui règne. Un silence inexplicable. Le ballet des mains qui frappent, heurtent, grattent, raclent, ça devrait sonner fort contre la paroi, résonner. Pourquoi ça ne respire pas, ne s'essouffle pas, ne hurle pas ? Tu essaies d'articuler un son, rien ne sort de ta bouche. Abolis les corps, abolis les mots. Pourtant, tu sais qu'ils sont tous là, comme toi, habités par la même nécessité. Murés dans le même silence, la même détermination impuissante.

Alors, tu poses chacune de tes mains sur les premières mains que tu rencontres. Tu t'y arrimes. Tu les forces à l'immobilité. Tu calmes le jeu. Juste pour réfléchir, y voir plus clair. Peu à peu, comme si elles n'attendaient que ce signe-là, d'autres mains se cherchent, se trouvent et se serrent. D'autres mains encore et encore, qui forment une chaîne et se renforcent les unes les autres.

Alors les mains s'enhardissent, s'agrippent, se tirent entre elles pour extirper un bras, faire surgir une épaule, et puis c'est le buste tout entier qui vient... Et tu assistes, fasciné, à la naissance des corps. Ils habitent progressivement l'espace, s'incarnent, se touchent. Se soutiennent, au besoin. Des hommes et des femmes s'envisagent, se regardent avec une gravité sereine. Tu perçois nettement les respirations qui rythment leurs gestes, les premiers sons qu'ils émettent. Puis, la parole, en partage. Tu les rejoins, dans leur volonté de se tenir debout, droits et unis.

Le mur nu, blanc, aux limites invisibles a disparu. La voie s'ouvre, à nouveau. Celle qui t'était destinée. Celle que tu attendais.

Tu avances...

Annie Perrier

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #05

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Le mur nu, blanc, aux limites invisibles a disparu. La voie s'ouvre, à nouveau. Celle qui t'était destinée. Celle que tu attendais.

Tu avances...

C'est alors que des couleurs, nombreuses et variées surgissent devant toi, accompagnées d'odeurs et de sensations. Tu te laisses plusieurs secondes pour contempler ce qu'il y a devant tes yeux, mais aussi pour vivre ce qu'il se passe en toi : une forme de plénitude te saisit.

Tu distingues au loin, parmi les couleurs, une jeune femme. Elle porte un jean replié jusqu'au mollet, un débardeur rouge, et des cheveux accrochés par un simple petit élastique jaune. Elle semble à la fois profondément réelle et pourtant chimérique. Elle s'approche doucement et à chacun de ses pas, l'univers se dessine davantage.

L'harmonie. C'est ce que tu ressens, et cet état te gagne davantage à mesure que la jeune femme s'approche. « Bienvenue. » Sa voix te transperce comme une flèche dans un nuage. « Ici c'est mon monde. Tout ce que je veux, tout ce que j'imagine se transforme au gré de mes pensées et de mes envies. »

« Tout ? Tout ce que tu veux ? » Tu lui réponds, mais tu as l'impression qu'un autre parle à l'intérieur de toi.

« Ce que tu vois autour de nous, c'est une symbiose parfaite entre les éléments et ce que je ressens. Tout y est à sa juste place. Du moineau jusqu'à la force de l'air et du vent... La nature qui m'entoure ne fait qu'une avec moi. »

Tu l'écoutes parler, tout en voyant parallèlement chaque élément changer autour de vous à chacun de ses mots, au moindre haussement d'épaule, au plus infime clignement des yeux. Tout ce qui t'enveloppe semble lié à elle. Un tout infini et envoûtant.

« Si tu décides de rester, c'est ton monde qui se créera à la place du mien, en harmonie avec tes émotions et tes besoins. »

« Je ferais disparaître tout ça ? »

L'inquiétude doit s'entendre dans ta voix car la jeune femme te répond : « Si tu es là, c'est que c'est à ton tour de goûter l'expérience de la perfection. Mon monde se mêlera au tien, et peut être qu'il lui donnera un nouveau goût, mais c'est le tien qui doit vivre. Si tu le décides, le mien a assez duré. »

« Depuis combien de temps es-tu là toi ? » A cette question la jeune femme esquisse un sourire. Sans répondre, elle te prend par la main.

C'est alors le début d'une journée à danser sur la mer et à manger des nuages. Tu te laisses rouler dans les herbes folles des plaines, qui grandissent à chacun de vos rires.

Lorsque la nuit arrive, tu es essoufflé de bonheur. En t'étendant sur le sol doux et moelleux, tu remarques alors la porte qui pourtant était là depuis ton arrivée. Une grande porte à l'intérieur d'un arbre massif. La clef est déjà dessus, comme un appel. Tu sais qu'il n'y aurait qu'à la tourner si tu voulais partir.

Ta nuit, à l'inverse de tout ce que tu as vécu pendant cette journée, est faite de luttes et de questionnements intérieurs. Si tu restes, l'harmonie pourrait se prolonger. Mais quelque chose en toi bataille pour que tu l'entendes. Le doute veut avoir sa chance. L'imperfection aussi, et la spontanéité et l'imprévu... La quête de l'inconnu tambourine en toi.

Le matin, tu es décidé. Et juste avant le coup de midi, tu te tournes vers la jeune femme et tu la remercies. Elle te sourit, et au moment où tu vois le blanc de ses dents, la mer s'agite en rouleaux puissants et délicats, et les oiseaux qui vous entouraient jusqu'alors s'envolent dans un élan virevoltant. Tu t'approches du grand arbre et tu tournes la petite clef en bois dans la serrure. Tu ouvres la porte en grand...

Ségolène Marc

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #06

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand...

Et tu as déjà presque regretté ton geste.

Un éclair de lumière, vif, presque brûlant, vient d'inonder tes yeux sans te prévenir. Et tu n'as même pas essayé de reculer, comme figé, surpris, sidéré par l'agression des photons. Nagasaki, Hiroshima, en à peine le milliardième du fragment d'une nanoseconde, tu as imaginé la fin... L'instant qui te fait basculer vers l'éternité.

Et pourtant le silence te rappelle rapidement à la vie. Ton cœur bat, il prend le dessus sur tout le reste. La panique s'estompée peu à peu... Ton rythme cardiaque encore calé sur celui des derniers moments semble vouloir revenir à la normale, comme pour t'indiquer l'intégrité de ton corps. Orteils, doigts, genoux, hanche, poitrine, cou, tête, bras... tout est en place, pas de doute, tu es vivant.

Seuls tes yeux ne jouent pas le jeu.

Tu as beau retenter l'exercice des paupières fermées, sur ta rétine ne s'imprime qu'un blanc électrique, à peine vibrant.

Ta main est encore sur la poignée de la porte et tu ne peux plus te fier qu'à tes autres sens qui, étrangement, ne te mettent pas en alerte. Là dans le chambranle, ton aveuglement laisse pénétrer dans tes narines un fumet étrangement familier.

Tu te concentres pour en identifier les essences... Un mélange de bois poussiéreux, d'alcool à brûler, un parfum féminin vraiment âcre... En arrière-plan, un soupçon de sueur et de cuir et ce que tu identifies comme des vapeurs de plastique ou de vinyle. Tu la connais cette fragrance, c'est sûr.

Elle sent... elle te rappelle...

Tu n'as pas le temps de te questionner plus longtemps, on te tire par la manche. Une main sûre vient de t'agripper et te fait basculer en avant. Elle t'éloigne sans sommation de la porte. Elle t'impose une cadence que tu as du mal à suivre, même si tes yeux t'informent qu'ils sont prêts à reprendre leur rôle.

Des bribes de paroles te parviennent - moins compréhensibles que celles d'un groupe de hard en festival. C'est menaçant. Une silhouette se met à scintiller, une apparition géante. Tu bats des paupières pour te débarrasser du clignotement. Le mastodonte prend forme, immense devant toi. Il te semble même entendre une foule, une clameur, une sorte de liesse ou de rire qui envahit la pièce avec le retour de ton acuité visuelle et auditive.

Duchène ! Madame Duchène ! Elle est là, plantée devant toi, te surplombant de son mètre soixante. Les mains sur les hanches, le regard planté dans le tien. Tu te surprends, comme à l'époque, à fixer le poireau sur son nez pour échapper aux sermons quotidiens. Comme pour détourner ton attention des brimades. Autour de toi, tes camarades de l'époque sont hilares, comme en transe.

« Puisque vous avez décidé de vous enfermer dans le placard de la classe, allez me faire 200 lignes à votre place ».

Ton sang ne fait qu'un tour. Et tu remarques, posée sur le bureau de la maîtresse, la clef de la porte...

Tu t'en empires.

Tu cours, de toutes tes jambes devenues si petites.

Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand...

Nicolas Zabraniecki

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #07

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Ton sang ne fait qu'un tour. Et tu remarques, posée sur le bureau de la maîtresse, la clef de la porte...

Tu t'en empires.

Tu cours, de toutes tes jambes devenues si petites.

Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand...

Vite, tu passes la porte, tu entends dans ton dos « sortez de ce placard tout de suite ! ». Vite, tu refermes la porte. Stop, tu souffles. Silence. Tu respires. Tu te demandes bien pourquoi Madame Duchène avec son poireau sur le nez sont encore dans ta mémoire. Tu ne l'as eu que quelques mois, en remplacement de M. Bonnat. Ton instit, toujours très bien habillé avec petit veston chic mais toujours chaussé de bottes en plastiques vertes avec de la terre dessus. Tu n'as jamais su pourquoi d'ailleurs. Franchement, tu te dis que ces détails ont peu d'importance, mais tu t'en souviens. Pourtant tu n'as jamais aimé l'école. Est-ce que Duchène et son poireau sont toujours derrière la porte ? Les camarades hilares, aussi ? Tu écoutes. Aucun bruit. Tu ouvres d'un coup sec. Oui, ils sont là...mais figés, comme une image arrêtée. Elle, la bouche grande ouverte semblant dire deeeeeuuuuux ceeeeeennnt liiiiiignnnes et les gamins riant à gorge déployée. Mais tous, en arrêt.

Lentement, tu décides de rentrer à l'intérieur de ce souvenir figé. Le silence te fait du bien. Tu serpentes entre les tables. Marcus et Charles, tes potes de classe sont là. Avec la pointe de son compas, Marcus grave sur la table en bois DUCHÈNE LE GLAND. Vraiment, ses blagues ont toujours été nulles !

Tu marches entre les tables. Ton pied nu écrase une bille qui craque. Tu lèves le pied. C'est un m&m's bleu. Certainement un trésor du goûter échappé d'une poche de Charles.

Au premier rang, il y a Sandy ou...Sandra, tu ne sais plus son prénom. On dirait qu'elle tentait de gribouiller quelque chose sur un morceau de papier déchiré, à l'abri des regards. Tu t'approches et par-dessus son épaule, tu distingues un dessin. Un cœur ! Et au centre du cœur ? Ton prénom ? Tu n'en reviens pas ! Elle qui ne t'avait jamais adressé la parole de toute ta scolarité. Elle, dont tu ne sais même plus le prénom. Cindy ?

Tu regardes son visage. Un frisson s'empare de toi. Tu crois reconnaître cette femme avec un jean replié jusqu'au mollet, un débardeur rouge et des cheveux accrochés par un simple petit élastique jaune. Cette fille qui se cache des autres adolescents boutonneux est devenue cette femme avec qui tu as tremblé d'harmonie il y a quelques portes. Tu as envie de revenir en arrière, de repasser toutes les portes, les arbres et de t'excuser. Mais tu préfères laisser reposer ce souvenir. Laisser ce temps figé derrière la porte que tu refermes délicatement, la clef dans ta main et un sourire aux lèvres.

Tu es dans le kiosque Peynet, le kiosque à musique que tu connais sur l'esplanade du Champ de Mars.

Tu admires une nouvelle fois le paysage autour du kiosque.

Tu fermes les yeux et les ré-ouvrent une fois.

Tout est identique.

Devant toi, une paire de bottes en plastique vertes.

Bon. Tu les enfiles, elles sont à ta taille.

Ça tombe bien.

Sur le sol, une trappe en métal. Il est écrit : « NE PAS OUVRIR ».

L'aventure est grisante.

Tu tires sur la poignée qui grince fort.

Personne ne t'a entendu.

Alors, tu ouvres la trappe en grand...

Johanny Bert

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #08

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Sur le sol, une trappe en métal. Il est écrit : « NE PAS OUVRIR ». L'aventure est grisante. Tu tires sur la poignée qui grince fort. Personne ne t'a entendu. Alors, tu ouvres la trappe en grand... et tu sautes sans réfléchir, sans appréhension, comme si l'inconnu n'avait plus de secret pour toi.

Et splash ! Ta chute prend fin. Tu t'enfonces mollement dans la noirceur d'un liquide magmatique aux relents indéfinissables. Tu fais la planche pour ne pas couler trop vite. Ta pensée égrène le mantra de la panique : « reste calme, reste calme, reste calme... »

Tu sens l'épaisse mixture s'engouffrer dans tes bottes. Tu as peur de couler davantage. Tu te dis : « Je dois enlever ces saloperies de bottes vertes ! » Lentement, pour ne pas précipiter l'immersion, tu relèves ton pied pour attraper la botte et tu réussis à la saisir. Tu réalises alors que ce n'est plus une botte que tu tiens, mais le museau froid d'un alligator.

Tu hurles !

Tu hurles et ton cri strident désintègre la bête ! Formidable. Mais tu n'as pas le temps de te réjouir car tu constates que tu n'as plus de pied, plus de jambe. Ton hurlement a désintégré ça aussi ! Tu te retiens de crier une deuxième fois. Tu continues de t'enfoncer, mais peut-être un peu plus lentement. Tu voudrais tâter ton corps pour savoir ce qu'il en reste. Les larmes te montent aux yeux. Le stress est au maximum et tu n'arrives même plus à penser. Dans un dernier sursaut quelques mots se forment dans ton esprit « je voudrais que tout cela s'arrête, je voudrais sortir ... » Puis il n'y a plus rien. Seulement le magma. Mais tu n'en sens plus ni l'odeur ni la consistance initiale.

Le magma perd de sa densité, sa couleur s'éclaircit, jusqu'à la transparence. Une bulle se forme. Elle s'élève, avec la légèreté d'une bulle de savon.

Maintenant, tu flottes dans un liquide tiède et savoureux dont tu avales parfois quelques gorgées. Tout ce qui t'entoure est chaud, doux, nimbé d'une douce lumière rose. Tu sens comme une fine membrane qui t'enveloppe. Tu sais que tu as oublié qui tu es mais cela ne t'inquiète plus, tu te sens très bien comme ça. Une sensation intense d'amour te pénètre tandis qu'une chose d'une douceur infinie te caresse à travers la membrane. Tu entends une musique assourdie qui te détend, t'imprègne tout entier de ce même amour. Un puissant désir te saisit : tu veux voir ce qui est au-delà de ton cocon, tu veux voir ce qui caresse et chante dehors. Ton désir provoque un véritable tsunami qui bouleverse ton univers clos. Tu es pressé de toute part. La tempête dure un temps infini. Tu jaillis dans un nouvel espace. Tu fais face au froid, au bruit, à l'air qui te dessèche et tu cries. Tu t'endors enfin, épuisée.

Un son te réveille, le même que tu entendais dans ton nid douillet. C'est la voix de ta mère qui parle au téléphone. Elle dit : « c'est une petite fille, maman ! ». Quelque part, dans une maison de retraite, une main amaigrie raccroche maladroitement le téléphone. Bouleversée, une vieille femme très faible se met à pleurer. C'est Madame Duchêne, qui ne pensait plus avoir assez de temps devant elle pour devenir grand-mère. Elle est encore vivante pour voir sa petite fille et cette nouvelle dégèle son cœur glacé. La peur et la rage qu'il recelait depuis si longtemps se dissolvent doucement dans ce nouvel amour qu'elle sent monter en elle.

Toi, réveillée par cette voix familière, tu regardes avec curiosité autour de toi. Tu te sens vivante, intensément vivante et cela te suffit, te comble même. Tu bouges ton corps avec plaisir, tu attrapes un pied, ton pied. Une lumière au-dessus de toi t'éblouit. Tu clignes plusieurs fois des paupières, pour t'habituer. Tu fixes cette lumière qui te fascine. Son intensité diminue, son image se déforme. Elle s'agrandit étrangement, déchirant le plafond.

Cette lumière est une porte et déjà, tu pressens que tu pourrais la franchir. Ton désir t'attire vers elle. Tu y cèdes sans crainte. Te voilà aspirée.

Charlotte Morel

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #09

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Cette lumière est une porte et déjà, tu pressens que tu pourrais la franchir. Ton désir t'attire vers elle. Tu y cèdes sans crainte. Te voilà aspiré.

Tes yeux mettent quelques minutes à s'habituer.

D'abord de petites tâches floues et scintillantes apparaissent. Elles dansent en se frôlant sans bruit, s'approchent de toi et bientôt te recouvrent. Leur douceur t'effleure avant qu'elles disparaissent, s'anéantissent sur toi. Comme si ta peau, tes cheveux, tes vêtements les avalaient. C'est si agréable que tu en oublies que tu as peur.

Tu fermes les yeux et tu souris.

Tu respire doucement l'air froid qui te pique les joues.

Tu ouvres les yeux et tu vois alors l'espace blanc qui t'entoure.

À perte de vue, la neige.

Le ciel laiteux se confond avec le sol immaculé où tes pieds ont déjà disparu. Depuis combien de temps n'as-tu pas vu la neige ? Tu ne t'en souviens pas.

Tu décides d'avancer. Tes chaussures s'enfoncent et crissent sur le sol moelleux. Tu n'entends rien que ce crissement et le bruit de ta respiration. Tu ne vois rien que la neige et les flocons qui virevoltent autour de toi.

Rien.

Pas un arbre, un rocher, une forêt, une montagne, un étang, une église, un village, une école, une prison, un café, une usine, un parking, un cimetière.

Rien.

Pas un oiseau, un avion, un cours d'eau, un miaulement, un rire, une voix.

Rien ?

Tu entends quelque chose. Près de toi. Quelque chose comme un chant, une petite ritournelle haut perchée : « Je suis le petit chevalier... »

Une silhouette apparaît enrobée de flocons.

« Avec la terre dessous mes pieds... »

Un petit garçon s'arrête près de toi et te regarde.

« Rien ne peut m'effrayer... »

Ses cheveux sont roux, sa peau est noire, ses yeux sont verts. Il te regarde et il fronce les sourcils.

Tu le salues.

Il ne répond pas. Toi qui marchais tranquillement, sans pensées désagréables, te voilà inquiet devant cet enfant au visage fermé.

« Suis-moi. »

Sa voix est grave.

Tu le suis. La neige a cessé de tomber.

Il porte un sac à dos presque entièrement couvert de dessins. Un lit entouré d'arbres. Une voiture de course aux phares énormes dont le pot d'échappement crache des fleurs. Une sorte de gros lézard (Godzilla sans doute) avalant des poignées d'enfants rieurs. Un pin's d'Homer Simpson en pleurs. Plus quelques hiéroglyphes pour tes yeux d'adulte, noms de groupes braillards à la poésie incompréhensible aux plus de 17 ans. Et accroché à la fermeture éclair, un porte-clés en forme de trèfle à quatre feuilles. Tu souris, les enfants sont tous les mêmes.

Tu remarques alors qu'il ne porte qu'un tee-shirt et un pantalon léger, qu'il n'a pas de chaussettes dans ses chaussures de toile. Étrange qu'il n'ait pas froid. Tu ne réalises pas que toi non plus tu n'as pas froid, malgré ta tenue légère.

Vous marchez en silence pendant plusieurs minutes.

Autour de vous rien ne change.

Tout est blanc, indéfini.

Le garçon ne chante plus, il marche de plus en plus vite.

Tu l'appelles : « Ne va pas si vite, j'ai du mal à suivre ! »

« Il faut se dépêcher. »

Tu comprends au son de sa voix qu'il n'y a rien à répondre. Tu accélères. L'espace entre vous grandit malgré tes efforts; il marche et toi tu cours. Tu t'essouffles, tu trébuches.

« Attends-moi...S'il te plaît. »

Le garçon ne répond pas. Il avance.

Tu respires péniblement, tu t'arrêtes, tu poses tes mains sur tes genoux, tu laisses tomber ta tête en avant.
« Je ne vais pas y arriver. »
Tu te retournes, les traces de tes pas ont disparu.
Tu sais qu'il t'est impossible de faire demi-tour. Il faut que tu reprennes ta marche, que tu rejoignes l'enfant.
Tu regardes dans toutes les directions mais tu ne le vois plus.
Tu cries. Silence. Tu cries plus fort. Silence.
Tu décides d'avancer, tu ne peux pas rester ici.
Tu cries encore. Tu avances. Tu poses un pied devant l'autre. Tu trembles. Tu dis tout bas « Attends-moi, s'il te plaît. »
Tu te résignes, le garçon ne reviendra pas.
Tu avances lentement et tu vois que la neige autour de toi et sous tes pieds est devenue grise. Un vent chaud se lève qui la fait tournoyer. De gros blocs se détachent du sol et se dispersent en particules aériennes.
Ce n'est pas de la neige.
Autour de toi des ruines apparaissent et tu marches à présent sur du macadam défoncé. Le vent souffle en bourrasques et te crache au visage la cendre qui recouvre tout, immeubles et maisons déchiquetés, vestiges de statues, de trottoirs, résidus d'une ville qu'il te semble connaître par cœur.
Tu t'arrêtes, stupéfait. La cendre se colle à tes vêtements, à ta peau, elle rentre dans ton nez, dans tes yeux. Tu devrais suffoquer et pourtant non. Tes yeux rougis devraient te piquer et pourtant non. La cendre entre en toi comme en terrain connu. Semblable à l'air frais qui inondait tes poumons tout à l'heure, la cendre s'insinue en toi et s'y retrouve. Ton corps lui appartient.
Tu restes debout au milieu de ce qui devait être autrefois une route.
Le vent est tombé et la cendre semble à présent pleuvoir sur tout chose.
Tu ne sais plus quoi penser.
Tu as peur. Tu voudrais pleurer, tu trouves que ce serait de circonstance, mais tes yeux emplis de cendre restent secs.
Tu regardes autour de toi et tu commences presque à trouver ça beau, cette absence de vie, ce désastre. Tu te dis que si tu es le dernier homme, si tu dois mourir ici noyé de cendre, ta dernière vision sera celle d'un monde absolument dévasté, sans plus aucun espoir et que ce n'est pas si mal finalement, de finir ainsi.
Sans plus croire en rien.
Ça te paraît logique.
Tu es un homme de cendre au milieu d'un paysage de cendre et tout est pour le mieux.
Alors tu sens une main se glisser dans la tienne.
« Je t'avais dit de te dépêcher. »
La voix du garçon est douce à présent.
« Viens. Je te guide. »
Tu avances doucement en serrant bien sa main.
« Il n'y a aucun obstacle, fais-moi confiance. »
Tu n'as jamais eu autant confiance en qui que ce soit.
« Là où je t'emmène tout est possible encore. »
Tu souris sous la cendre.

Mélanie Menu

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #10

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu souris sous la cendre.

L'Enfant des Cendres... Tu le reconnais. Il parlait une langue étrange sur les planches... Tu te souviens du pire que passé, du possible antérieur, du présent lointain, du plus que perdu. Tu serres sa main un peu plus fort. Il fut un temps où tu avais appris ses phrases bizarres. Ça vous fait des souvenirs communs.

Cette fois vous marchez du même pas. Tu pourrais le suivre les yeux fermés mais la curiosité l'emporte. Pendant que tu songeais, vous avez pénétré dans un sas. Un sas qui s'ouvre sur un espace qui semble respirer, où vous flottez. Toujours reliés par la main, tu planes derrière l'enfant dans un espace qui se rétracte et se déploie rythmiquement. Vous volez sur une sinusoïde au gré des contractions. De la bouche de l'Enfant des Cendres s'échappe une matière d'ondes, des sortes de rébus ; mais à peine as-tu commencé à les déchiffrer qu'ils disparaissent derrière vous.

« Moins vite » dis-tu mais de ta bouche s'échappent deux billes d'agate jaspée qui vont rebondir sur un arc et s'évanouissent au loin. Comment lui faire comprendre que le vertige t'envahit ? Tu es mort de peur en avion et jamais tu n'as pu regarder le ciel par le hublot. Tu pourrais fermer les yeux mais alors comment pourrais-tu voir le décor et l'idée te traverse même que si tu céda à ta panique et fermais les paupières, tout s'écroulerait. Ce serait la chute sans fin, sans lui, sans l'enfant que tu as reconnu et qui est devenu ton guide.

Tu tentes un nouvel appel : tes lèvres s'écartent doucement, tu penses « où m'entraînes-tu ? » et sur le décor qui défile autour de vous se dessine un nouveau paysage, des taches de couleur se coagulent, des lignes s'élaborent et lentement devant toi apparaît une ville comme tu n'en as jamais vue.

Elle repose sur de hauts pilotis recourbés, sur les façades courent un grand nombre de galeries et de balcons d'où se penchent des personnages vêtus de soieries versicolores et qui semblent ravis de vous apercevoir.

Sous les pilotis s'étend un réseau de canaux bordés de yoles, de longues barges, de coracles en osier tressé, tout un marché de fruits, de poissons, de légumes, d'épices et de fleurs inconnues. Sur de grandes échelles en bambou monte et descend tout un petit peuple affairé chargé de ballots, de paniers et de caisses.

Sans te lâcher la main, l'enfant se dirige vers un filet qui s'étend au-dessus de toute la superficie de la ville comme un immense réseau où des oiseaux ont bâti leurs nids. Il en pend des cordages qui plongent de plusieurs dizaines de mètres vers les terrasses des demeures. Vous vous posez dans l'un des nids vides, le filet en tremble un peu.

« Voici Zénobie, la ville de tes désirs. Tu en connais le mot de passe. »

Perplexe, tu regardes l'enfant disparaître lentement comme le chat du Cheshire. Juste quelques grains de poussière, de cendre blonde, balayés par la brise. Quel mot de passe ? Tu es seul maintenant, seul avec des désirs à retrouver. Il ne te reste plus qu'à te glisser le long de la corde. Pas le choix.

Tu atterris sur un petit toit plat, la pierre est chaude sous tes pieds. Derrière une petite rambarde en fer forgé un étroit escalier en colimaçon disparaît dans les profondeurs de l'immeuble. Pas le choix. Tu descends.

Liliane Laurent

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #11

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu atterris sur un petit toit plat, la pierre est chaude sous tes pieds. Derrière une petite rambarde en fer forgé, un étroit escalier en colimaçon disparaît dans les profondeurs de l'immeuble. Pas le choix. Tu descends.

descends

descends

descends

escalier

descends

descends

descends

Tu penses :

« Mot de passe ? C'est quoi le putain mot de passe pour Zénobie ? Jamais eu le mot de passe ! C'est quel niveau de Zénobie ? »

plat

course

course

stop

marche

cube

cube

cube

marche

marche

stop

saute

caisse

saute

saute+marche

saute caisse

marche

marche

marche

marche

stop

précipice

petit pas

petit pas

petit pas

stop

précipice

regard baissé

redresse

regard baissé

redresse

regard baissé

redresse

musique au fond

au fond du fond

musique

tu tu tututudut

recule

recule

demi-tour

court
court
court
petit saut
stop
demi-tour
prise d'élan
court
court
court
musique de fond au fond
joyeuse musique de fond
accélération
bouton X
saute
saute
saute
nuage
rebond
précipice passé
stop
tunnel
saute sur tunnel
descend
noir
niveau - 4
pièce vide
bleue nuit
climat humide
musique de fond au fond
« goutte qui tombe »
drop
drop
drop
pièce vide avec un banc
sur le banc un sandwich et un livre
sandwich à gauche
livre à droite
sandwich
livre
sandwich
livre
choix
hésite
choix
hésite
choix
sandwich !
bouton Y
bon choix !
feu d'artifice.
Bravo ! le mot de passe était S.A.N.D.W.I.C.H
Société Anonyme et Nouvelle Des Welchs indépendants Chauds et Humides
« Tu joues à quoi Papa ?
- À Zenobi. 1996. Grand cru. T'étais pas née.

- Papa...
- Quoi...
- Papa ! Chiant, mou, pyjama, devoir, ennui... Papa !
- Quoi ? Tu vois pas que j'essaie de me détendre là ! C'est trop vous demander de me laisser cinq minutes ! Putain ! Je vous demande cinq minutes de repos, histoire de souffler un peu... Trop de stress ! Trop de putain de stress dans cette baraque ! Putain ! Du stress, du stress, du stress ! Vous foutez tous toujours du stress putain ! On va tenir comment là putain avec tout ce stress ? Toutes les cinq minutes on vient embêter les autres ! Cinq minutes ! Elle est où maman ?
- Ben quoi !
- Elle est où ?
- Elle te fait un sandwich.
- Ok mais elle est où, putain !
- Mais dans la cuisine tu crois quoi ?
- Je sais pas moi dans la chambre peut-être
- Et ben non ! raté ! dans la cuisine !

- Qu'est qui y a ? Pourquoi tu m'appelles ? Je suis dans la cuisine !
- Ok
- Je fais des sandwiches !!!
- Ok super merci

- Et toi tu fais quoi là ?
- Rien, je donne son sandwich à papa
- Va faire des devoirs !
- Quoi ?
- Va faire tes devoirs. On te demande de faire tes devoirs.
- Ok je donne juste un sandwich à papa
- Mais moi je t'ai rien demandé
- Pourquoi tu l'empêches de faire ses devoirs ?
- Qui ? moi ? Je l'empêche de faire ses devoirs ? Je l'empêche de rien moi ! Je joue à Zénobie grand cru 1996 ! Cinq minutes ! Je prends cinq minutes !
- va dans ta chambre !!!
- Qui ?
- Vous foutez pas de ma gueule !
- Mais personne se fout de ta gueule putain !!!
- Ça suffit maintenant
- Et puis...

merde

merde

tu dis : « merde putain »

tu rages

tu brises

tu casses

et merde

porte

clac

porte

couloir

couloir

couloir

La porte

tu saisis la poignée

Tu ouvres

Et pour la dernière fois tu gueules

Et merde ! Putain merde !

Tu claques la porte derrière toi.

Guillaume Durieux

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #12

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu claques la porte derrière toi.

Lampée d'air frais. Tu déglutis. Il pleut noir ; des trombes et des trombes d'eau. Le déluge, version Hollywood.

Et merde !

Tu as laissé tes bottes vertes dans le magma... Et il pleut. Tu as laissé ta vie à Zénobie et la porte derrière toi est close. Ta vie pour un sandwich !

Tu te rassures comme tu peux ; au moins tu as un pyjama. Pas le choix, tu avances. En pyjama mouillé, le cheveu gras et le stress collé au corps. Le premier connard de sociologue, d'ostéopathe, de militaire, de médecin qui te dit que le stress n'est qu'une construction sociale, tu le lamines. Sauf qu'à première vue et de toute façon sans rien y voir parce qu'il pleut, il n'y a rien qui semble prendre forme humaine. Pas grave, tu gardes ta colère. Elle te fait avancer.

Les chutes d'eau deviennent plus fortes. Sacrifier l'essentiel. Tu t'en fous, y'a personne, tu enlèves ton pyjama. Te voilà nu comme un vers, dans des cordées d'eau, à essayer d'y voir plus clair. Mais tu ne te focalises que sur tes pieds. Tu penses aux galets blancs, au sable brûlant, à la douceur de la cendre, au macadam défoncé, à la brûlure de la neige, aux dents de la mer et au magma.

Tu marches beaucoup.

Et tu te rends compte que tes pieds sont assez satisfaits d'être mouillés, lavés, et que le sol est d'un moelleux incomparable. Les talons fendillés, les gerçures à vif s'apaisent et se réconfortent dans une crème boueuse. Tu fermes les yeux. Un peu de paix. La détente. Tu la sens ? La détente du temps et des pieds. Tu respires. Tu cherches à écouter. Quelque part, un peu plus loin, le son de l'eau se fait plus percutant. Tu décides d'avancer dans cette direction. Tu as ton pyjama dans la main, ce qu'il en reste, tu en fais un turban, version bollywood.

C'est étonnant comme tu glisses. Tu marches et tu glisses en même temps. Sans tomber. C'est plutôt agréable. Autour, une obscurité épaisse, tu devines des ombres d'arbres, de la roche, des fougères mais l'eau floute ta perception. Ah ! Sentir, oui tu peux sentir. Terre trempée, cuivre, charbon et...

Putain, c'est quoi ça ? Quelque chose d'un peu poisseux te touche. Tu t'arrêtes, aux aguets. Zénobie, à côté, c'était le paradis. Deux yeux jaunes percent. Tu ne distingues que ces deux yeux jaunes. Un loup ? Un génie ? Un feu follet ? Ça bouge. Tu commences à percevoir une forme, petite, toute petite, un pelage de suie qui malgré la pluie semble tout à fait mis en plis, des oreilles dressées, un nœud rose sur la tête... Un yorkshire ? Tu secoues la tête et clignes des yeux. Mais c'est bien ça, un yorkshire qui montre ses dents. Tu n'as pas peur d'un yorkshire ? Si ? Tu détestes ces bêtes a priori, ta fille t'en réclame un depuis des lustres, tu l'as amenée chez un véto pour qu'elle voit les maladies et les bêtes piquées, et depuis elle t'en réclame un empaillé. Peu importe. Ce yorkshire est bien vivant. Il ronronne maintenant. Tu t'accroupis, tends la main et il fait exactement ce pourquoi il est là : il la lèche. Tu prends conscience à cet instant de l'absurdité totale de la situation: plan large, un homme nu enturbanné est accroupi devant un yorkshire poli et policé, dans des trombes d'eau d'un endroit totalement insaisissable. Tu ne veux pas penser, tu fermes la porte à tous canaux de réflexion, tisser les phrases sans parvenir à un texte, la langue est râpeuse, elle égratigne la paume, tu commences à avoir froid, tu te dis qu'il faut y aller, tu dois partir et rapidement. Tu prends le chien, tu ne peux pas marcher avec sans glisser, tu le mets en équilibre sur ton turban, tu avances les mains en croix vers le son plus puissant de l'eau. C'est une cascade, tumultueuse et bouillonnante. Elle est vertigineuse.

Un scintillement lunaire attire ton regard. Tu t'approches. Il s'agit d'une corde sur la roche jouxtant la cascade. Deux options s'offrent à toi : tu laisses le chien, tu mets ton turban en pagne et tu grimpes. Tu gardes le chien et tu montes nu. Tu ne sais pas si tu peux le prendre. Tu ne crois pas que ce soit possible littéralement et littérairement. Même si te séparer là maintenant de ce foutu clebs, ça te fait mal au cœur. Tu le poses, tu évites de penser que Zénobie ferait un parfait nom de chien, il faut savoir quitter, tu défaits ton turban, tu le noues en pagne, tu as toujours détesté monter à la corde, tu montes.

Marina Quivoij

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #13

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu montes. Tu grimpes. La corde enroulée autour des pieds tu fais face à la roche. Tu te hisses, une main puis l'autre. Très vite le vertige se joue de toi, il te prend au dépourvu mais tu le défies, dents serrées, front altier. Ton cœur ne doit pas franchir le tunnel de ta gorge et venir rouler jusqu'à tes lèvres. Tu dois le contenir tout en veillant à ne pas scruter le vide qui enfle dangereusement sous ton corps en tension. Surtout ne te laisse pas attendrir par les aboiements du chien. Tiens fermement ta pitié en laisse. Tu vois, c'est plus facile que tu ne le croyais : tu n'entends déjà plus les appels de l'animal, étouffés par le grondement de la cascade. Des gouttes d'eau viennent fondre sur tes lèvres. Une eau tiède et parfumée comme tu n'en avais jamais connue. Pétilante et musicale. Oui musicale ! Son refrain s'élève de la vasque où s'écrase le flot endiablé. Trois vers à peine, indéchiffrables mais familiers, trois vers incantatoires pareils à une consolation qui te viendrait de l'enfance. La corde est rêche entre tes mains. Elle agresse et entame la peau. Ça brûle. La douleur te secoue et contre toute attente t'extirpe du malaise que tu sentais venir. Tu ne t'es pas évanouie mais tu ne cries pas victoire. Tu grimpes. Une main. Puis l'autre. Un dernier effort et te voilà au sommet de la roche. Tu te laisses glisser sur le granite, le regard attiré par la mousse humide qui le recouvre. Elle est d'un vert presque jaune, phosphorescent. Tu t'y enfonces avec gourmandise et tu t'endors très vite. L'enfant des cendres vient visiter tes rêves. Il t'agace avec ses rébus. Tu le repousses gentiment. Il se laisse faire. Sa petite main s'agite en guise d'adieu. Tu ne le sauras jamais mais au pied de la cascade, il va bientôt croiser le chien abandonné et lui donner le nom de Zénobie. La pluie te réveille, elle mordille ta peau avec ferveur, la chatouille avec ses doigts de fée. C'est une pluie de printemps qui semble contenir toute la pluie des soixante printemps de ta vie. Elle forme un rideau opaque couleur argent a priori infranchissable, mais en t'approchant tu distingues une masse rectangulaire prise dans les plis du rideau : une porte. Tu l'ouvres sans peine et la refermes vivement dernière toi, pour ne pas te laisser perturber par les aboiements du chien qui se font entendre à nouveau. Ce sont des aboiements de joie, car vois-tu l'enfant de cendres vient de déposer un baiser sur le museau humide du Yorkshire. Mais ça tu ne la sauras jamais.

La porte du rideau de pluie franchie, te voilà au seuil des mangroves de Bhitarkanika, près du delta du fleuve Brahmani qui vient grandir ici et se perdre dans le golfe du Bengale. Une vieille créature debout sur la proue d'un bateau à quai se livre à un monologue enragé, collection de formules magiques, de noms de poètes, russes pour la plupart, de citées englouties, de promesses non tenues. Elle balbutie des phrases sans verbe, comme si elle voulait t'offrir la possibilité de conjuguer l'avenir. Mais tu n'y comprends rien. Tu la vois soudain fléchir ses genoux, se pencher vers la surface du fleuve et doucement, tout doucement, se glisser dans l'eau. Elle disparaît en douceur. Tu pourrais même dire qu'elle se dissout. Dans l'eau. Pas un papillon ne moufte. Les libellules se figent en plein vol et toi tu avales ta salive. Mais la vieille créature n'en a pas fini avec toi, elle refait surface. Elle chevauche l'une de ces tortues géantes à la carapace olivâtre dont on raconte qu'elles descendent de l'accouplement d'un dieu païen et d'une algue marine. D'un clin d'œil, elle t'invite à la rejoindre. Vos doigts s'attrapent, se soupèsent, se reconnaissent. Tu avances une jambe, puis l'autre. C'est plus facile que sur la corde. Tu te glisses derrière elle. Tu es complètement détendue. L'animal s'éloigne de la berge, tu es surprise par la douceur des écailles de sa carapace, elles agissent comme un baume sur la peau de tes mains douloureuses. Vous ne parlez pas. Tu fermes les yeux. Tu les fermes le reste du jour, toute la nuit qui suit et tout le jour d'après. Tu les ouvres quand la créature te pince la joue et te montre un chemin de terre rouge à travers la forêt de mangrove. La tortue te dépose en douceur. Le chemin avance à travers une végétation de plus en plus dense et te conduit jusqu'à une trouée circulaire où se tiennent un petit temple, une vieille maison de maître aux fenêtres de pierre sculptée, un jardinet et une serre. La porte de la serre est entrouverte. Tu l'ouvres complètement. C'est là !

Michèle Cabrera

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #14

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

La porte de la serre est entrouverte. Tu l'ouvres complètement. C'est là ! Tu te retournes, espérant que la tortue est toujours derrière, t'accompagnant du regard, de loin, de son pas ancestral et laborieux. Mais elle t'a déposé.e depuis longtemps et tu n'es plus, pour elle, qu'un épisode parmi tant d'autres dans sa vie de centenaire. Tu avances dans la serre où l'humidité se dispute à la chaleur. Il fait moite et poisseux. Les derniers rayons du soleil pénètrent ton nouvel abri. Il fait nuit. Tu ne sais pas quoi faire... Tu t'accroupis dans un coin, observant ton nouvel environnement. Tu habitues ton regard à l'obscurité naissante. Tu laisses les sons de la nuit pénétrer tout ton être. Au loin, tu crois entendre le yorkshire et le souvenir de ce chien te frappe droit au cœur comme si c'était le tien. Tu décides de faire le tour du propriétaire, attentif aux signes. Tu interrogues les plantes et elles semblent te répondre. Elles t'encouragent par un imperceptible mouvement de leurs feuilles, par un frisson délicat de leurs branchages, par le parfum de terre et de humus qui s'infiltré dans tes narines. Tu as l'impression d'être dans une forêt. Les vibrations t'indiquent le chemin et te confirment qu'il ne s'agit que d'une escale. Tu n'as pas terminé le voyage. C'est ce qu'elles te disent. Quelqu'un t'attend. Alors, tu te laisses guider par les bruissements, par les jappements lointains. On dirait que ton corps comprend d'instinct. Il sait malgré l'obscurité. Il sait malgré le silence.

Soudain tu entends de sourds gémissements. Tu t'arrêtes. Tu ne reconnais rien de l'espace où tu évolues à tâtons. Un couloir sans forme et sans couleur, sans matière sans perspective ni horizon. Les gémissements, accompagnés d'une respiration haletante te sortent de ta rêverie. Qui est là ? Personne ne répond. Tu continues d'avancer. Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Un son te parvient, comme un souffle froid et lointain. « Oui » entends-tu dans une expiration. Cette réponse t'attrape aux tripes, te noue le ventre. Tu transpires. La sueur coule le long de ton torse, de ton sexe. Tes pieds sont humides. Tu aimerais bien pisser, mais tu ne sais pas où. Tu ne veux pas faire dans ton froc. Et ton regard dans l'obscurité s'arrête. Il est là. Ou elle. Tu ne sais pas bien. Impossible de définir qui se trouve couché sur le sol face à toi. Un homme ? Une femme ? Tu réalises que ces différenciations n'ont pas de sens. C'est une présence, une force, une masse qui est couchée à tes pieds. Tu te baisses. La peur a disparu. C'est de toi dont on a besoin. Ça, tu le ressens. Intensément. Instinctivement, tu t'assieds à côté et tu la prends dans tes bras. Lui ? Elle ? Tu ne te souviens plus la dernière fois que tu as pris quelqu'un dans tes bras. Tu n'arrives pas à parler, saisi.e par l'émotion de l'instant. La forme respire. Encore. Doucement. Difficilement. Tu ne peux que la protéger dans tes bras et la bercer tendrement. Tu penses à des gestes d'enfance. Aux bras adultes qui t'ont protégé.e, consolé.e, câliné.e. Tu ne sais plus bien finalement qui berce qui. Qui aide qui. Tu as l'impression que les corps sont poreux, siamois et que tu donnes autant que tu reçois. Tu ne sais plus qui est qui, du vivant et du mourant. Que le cœur qui s'apprête bientôt à s'éteindre pour l'éternité, c'est peut-être le tien. Alors tu te mets à fredonner car tu sais que la fin est proche et que tu n'es plus seul.e. Qu'on a besoin de toi. Tu fredonnes cette comptine lointaine et t'étonnes de t'en rappeler. Mélodie entendue bien avant la naissance, baignant dans le lac intra-utérin. Et alors ton chant en appelle d'autres. Tu n'es plus seul.e à bercer. D'autres bouches, papillons luminescents, s'entrouvrent sur la mélodie et se répondent en échos. Ta bouche rencontre d'autres bouches, certaines familières, d'autres inconnues. Toutes chantent et partagent cette incantation du lointain et te donnent de la force. Bientôt ce sont des centaines de bouches réunies qui fredonnent avec toi, comme un chœur funèbre, pour accompagner cette âme qui expire dans tes bras. À moins que ce ne soit toi qu'on accompagne. Un dernier souffle comme une main qui se serre, comme un remerciement éternel. Tes larmes coulent. Les bouches, lucioles fugaces, ont disparu. Le silence règne. La mélodie s'éteint. Même si tu ne crois pas en dieu, tu improvises une prière pour le repos de l'âme. Tu remercies pour l'amour partagé. Il n'y a plus personne avec toi, comme si tu t'étais assoupi.e et que tu avais rêvé. Tu te lèves. Ton pagne est trempé. Tu te déshabilles, éponge ton visage et ton torse. Et tu continues d'avancer, nu.e, le cœur qui irradie d'amour. Le ciel s'éclaire peu à peu. Des escaliers montent. En haut, la lumière est intense. Tu as peine à garder les yeux ouverts. Tu avances lentement, protégeant ton visage de ta main.

Penda Diouf

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #15

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Le ciel s'éclaire peu à peu. Des escaliers montent. En haut, la lumière est intense. Tu as peine à garder les yeux ouverts. Tu avances lentement, protégeant ton visage de ta main. Tout devient rouge, puis jaune. Tu fermes les yeux. Les couleurs s'impriment sur ta rétine quelques secondes avant de s'estomper. Elles emplissent ton espace intérieur. Tu clignes doucement des yeux pour les ouvrir mais il est encore trop tôt. Alors tu avances à tâtons.

Une vague de chaleur te submerge. Une chaleur familière, qui pourtant n'est pas celle du soleil, à laquelle tu t'attendais. Tu la connais, tu la cherches, tu la désires, cette chaleur. Tu desserres les lèvres pour l'aspirer, la jauger, la faire entrer en toi. Cette odeur sucrée, un peu âpre, cette humidité dans l'air... Et si c'était la chaleur d'un corps ? Cela fait si longtemps que tu n'en as pas touché. Tu n'arrives pas à y croire. Et pourtant, un bras te frôle. Puis un autre. À moins que ce ne soit une épaule, une main, un regard ? Les yeux plissés tu ne distingues pas grand-chose, à part ces auréoles rouges, jaunes, vertes puis bleues qui tachent l'air devant toi. Elles illuminent par touches cette masse de corps informe dont tu fais désormais partie. Des semaines que tu n'en avais pas vus, pas pris, pas sentis. Des semaines que tu étais privé.e d'odorat, au contact de ce qu'on appelle le grand air, certes, mais qui ne sent rien. Tu avais rêvé de voyages lointains, célestes. Et voilà que tu vagabondes parmi les corps.

Vous êtes des centaines. Tu es loin de chez toi, tu ne connais personne mais tu n'as pas peur. Les autres te manquaient tellement, tu brûles à l'idée de les frôler, de les toucher. « Je peux, je peux », tu te dis. Tu brûles d'envie qu'un.e inconnu.e vienne t'embrasser. Qu'il ou elle caresse tes lèvres du bout de sa langue. Cette pensée te fait frémir.

Tu distingues des murs, des limites lointaines, très lointaines, noires et indécises. Le plafond est trop haut, il n'existe pas. Tu t'en fous des limites maintenant, tu avances.

Un bruit sourd se fait entendre. Personne ne semble s'en étonner sauf toi. Tu te figes. Tu entends des sifflements de joie, des cris d'excitation. Ce son grave, tu le sens monter le long de tes chevilles puis gronder dans ton bas-ventre affamé, dans tes poumons figés remplis d'air, dans ta gorge sèche qui se dénoue.

Puis la masse se met en mouvement. Des bras, des coudes te frôlent de nouveau, te cognent, même. Alors tu balances tes hanches à ton tour, tu secoues tes épaules d'avant en arrière. Tu dessines des cercles avec ta tête en suivant le bruit. Une mèche de cheveux inconnue se colle à ta nuque. Le temps que tu te retournes, elle a disparu. Tu reprends tes pas, tu as besoin de te concentrer un peu, cela fait si longtemps que tu n'avais pas fait ça, que tu ne t'étais pas autorisé.e un tel abandon. Tu fermes les yeux de nouveau, tu décolles tes bras de tes flancs. Puis ce sont les pas de danse qui te prennent, ça y est, leur mécanique t'embarque. Des battements réguliers et des arpèges ont succédé au bruit sourd.

Soudain, une main saisit la tienne, là, sur ta droite. On te tire hors de la foule, hors de ta transe. Tu ne résistes pas longtemps, tu te laisses attirer.

Te voilà sur une scène, vide. La main t'a lâché.e. Tu n'oses pas bouger, les projecteurs t'éblouissent. Tu te sens comme un lapin sidéré par la lumière des phares, au milieu d'une départementale. Tu t'accroupis pour ramper. Tu rampes dans le noir et la poussière, tes pupilles se dilatent, tu recommences à voir. Là-bas, dans les coulisses, tu aperçois une porte qui mène à une loge.

Mathilde Ramadier

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #16

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Là-bas, dans les coulisses, tu aperçois une porte qui mène à une loge.

Le ventre noué, tu te diriges vers la porte. Tu y lis ton nom inscrit à la craie sur une petite ardoise.

Tu en déduis que ce qui se trouve derrière cette porte t'est réservé, que ce quelque chose t'attend.

Forcément. Tu inspires profondément puis tu entres.

Une petite pièce – pas plus de deux mètres sur trois à ton avis – aux murs blancs, meublée sommairement. En face de toi, une autre porte, avec la mention « issue de secours » en lettres blanches sur fond rouge. Sur ta droite, un porte-cintre sur lequel tu décides d'accrocher ta veste.

À ta gauche, contre le mur, un grand miroir cerné de petites ampoules à l'éclairage doux.

Sous le miroir, une petite table en bois blanche, sur laquelle reposent un pinceau, quelques tubes et petits pots de couleurs ainsi que des boules de coton. Devant la table, une chaise en métal noir. Cette loge est une image d'Épinal. Cela t'amuse.

Tu t'installes sur la chaise, face au miroir. Tu découvres ainsi ton visage.

Un maquillage sobre sur un fard blanc léger. Les yeux soulignés, les sourcils rehaussés, les lèvres peintes d'un noir profond. Au coin gauche supérieur de celles-ci, une mouche, noire elle aussi, dessinée.

Tu es une sorte d'Auguste, sans nez rouge. Ton téléphone vibre dans la poche de ton pantalon.

Tu décroches :

« Allô ?... Bonsoir... Ça va. Et toi ?... Non, tu ne me déranges pas, je suis seul... Non, à vrai dire je m'ennuie. Je m'ennuie terriblement... J'ai l'intime conviction de faire fausse route, de perdre mon temps... Mais j'ai beau tenter d'écouter mon cœur, je ne l'entends pas. Je suis fatigué, perdu et fatigué... Oui, tu as probablement raison, mais j'ai peur : de tout vouloir changer peut revenir à ne rien changer du tout... Et les autres... Je dis : « les autres ». Les autres me pèsent... Je sais. Je sais que je ne peux pas continuer sans les autres, mais j'en ai assez... Orgueilleux ? moi !? Si je suis orgueilleux alors le monde entier l'est. Et encore, faut-il que j'en aie un peu d'orgueil pour survivre dans cette société ingrate, dans ce pays moribond en lesquels je ne me reconnais pas, auxquels je n'appartiens pas... Partir ? Pour aller où ? Faire quoi ? Me retrouver seul encore à affronter de nouveaux regards ? de nouveaux jugements ? Si je devais partir je saurais plus ce que je fuis que ce que je cherche... J'ai l'impression d'être inadapté à la vie.... Que j'arrête de me plaindre ?... Que j'arrête de me prendre la tête ?... Que je fasse des efforts ? Et pourquoi pas des sacrifices pendant que t'y es ? Tu m'emmerdes. Tu m'emmerdes ! »

On a coupé à l'autre bout du fil. Silence, vide sidéral. Soudain retentissent des applaudissements derrière la porte par laquelle tu es entré. C'est le public qui t'appelle. Alors, avec un peu de coton et une lotion douce et parfumée, tu nettoies ton visage. Ainsi démaquillé, tu te souris avec tendresse, comme à un enfant timide. Tu es maintenant prêt. Tu te lèves, enfiles ta veste et sors par l'issue de secours pour tourner le dos aux « bravo ! ».

Christophe Pardon

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #17

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu es maintenant prêt. Tu te lèves, enfiles ta veste et sors par l'issue de secours pour tourner le dos aux « bravo ! » Cette porte porte bien son nom de porte : « issue ». Oui ! Tout de suite tu es dehors, au grand air, une place immense déserte s'étend devant toi. Tu prends une grande inspiration pour te sentir là, complètement là. C'est la nuit, encore. Tu lèves les yeux, et le ciel est noir de chez noir, avec toutes les nuances qu'offre le Noir Soulages. O ! Cette couleur porte bien son nom : C'est beau ce ciel ! Ça soulage ! Comment est l'air ? Tu dis : « il est frais, et ça sent la terre après la pluie. » Oui, tiens, tu as raison, l'air est bien plus frais que dans d'autres paysages que tu as traversé et, la vache, tu as couru sous une pluie dingue tout à l'heure ! Nu ! On devrait faire ça plus souvent dans la vie courir nu sous la pluie ! Tes oreilles bourdonnent encore des battements réguliers et des arpegges entendus tout à l'heure dans le théâtre.

Mais sur cette place, il n'y a pas un bruit. C'est comme si quelque chose attendait.

Tu regardes alentour, tu cherches ce qui te fera courir courir courir à perdre haleine. Tu es toujours « prêt ». Parce que c'est ce que tu préfères dans la vie. Le Mouvement ! Mais contre toute attente, dans cette fraîcheur noire d'encre, tu te surprends à te demander à toi-même de t'allonger là : « Allonge-toi là ! » Quelques instants, hein, pas longtemps. Tu hésites, mais tu insistes, alors tu t'allonges.

Ton regard se perd alors dans ce ciel qui s'ouvre comme un champ chromatique. C'est une promesse ce ciel, comme la deuxième partie de l'écriteau de la porte que tu viens d'emprunter pour sortir du théâtre : « ...De secours ».

Un ciel de secours.

Tu te concentres sur cette idée-miracle et tu fais le point : tu es myope, alors tu tends la main, tu tâtes le sol qui est assez moelleux, il faut le dire, et tu attrapes une paire de lunettes justement à ta vue. Et, oui, tiens, tu inventes un point-là, une étoile à toi, qui se met à scintiller précisément, avec netteté, dans le ciel.

Soudain, tu penses non mais c'est dingue dingue dingue cette sensation absolument concrète de voyager dans des concepts philosophiques ! Tous les êtres que tu as rencontrés : la Tortue ancestrale, Madame Duchêne, Marcus, Charles, le chien Zénobi, l'enfant des cendres, la vieille créature... Youpla ! Tu planes dans Lévinas là ! Mais c'est tellement concret que tu n'en reviens pas ! Oui : « ton futur est redevable à autrui. » oui : « L'autre est un mystère en tant qu'autre. » Il y a aussi cette phrase qui te fait du bien en repensant à cette fille au jean replié jusqu'au mollet, au débardeur rouge, et aux cheveux accrochés par un simple petit élastique jaune : « l'infini c'est le visage, qui déchire le sensible ». Youpla ! Tu planes total !

Tu te concentres alors pour retrouver dans ta mémoire les sons que tu viens d'entendre dans ce théâtre. Tes mains t'aident, tâtent la poche de ta veste et en sortent le programme de la soirée :

Concert Chopin : 12 études opus 10.

Ni une ni deux, l'étude numéro 3 en mi majeur envahit ton corps. Tu te mets à onduler sur le sol. Et tu ris en te rappelant à quel point les corps étaient en liesse dans ce théâtre, en transe, en écoutant cette musique. Tu te dis que c'est comme ça, oui ! que tu aimes écouter Chopin : en mouvement, transcendé par le rythme de cette musique charnue charnelle pleine de ruptures de surprises, cette musique oscillant entre des paysages monumentaux de grand canyon, et des paysages qui pourraient être comme des criques délicates et secrètes. Tu vois bien ces paysages précisément, et tu les aimes, comme ils se déploient dans cette Étude numéro trois. Soulages, Soulages, ça soulage ! Mais soudain ta danse au sol se charge de panique, d'urgence et de terreur, tu te sens attaqué par une horde de microscopiques microbes qui ont grimpé sur toi lors de ce voyage avec ta peau au contact des autres peaux, et ils agrippent à tes mains et se mettent à les croquer et tes lunettes sont maintenant des microscopes, tu les vois très nettement ces petites bêtes, et ça, ça c'est une vision terrifiante !

Alors tu fermes les yeux, tu ouvres le robinet, et tu te laves les mains tranquillement. Au-dessus, en dessous, la paume, les pouces, les poignets, méthodique.

Tu peux maintenant rouvrir les yeux. Toute la famille microbe est partie. Et tu ris à nouveau, mais cette fois-ci d'une sorte de soulagement, des larmes coulent de tes yeux. Soulages, Soulages, ça soulage ! Tous les diaphragmes de l'univers se relâchent. Et ton corps est une flaque.

Mais voilà que dans ton état de flaque tu sens que tu es aspiré par le sol. Tu tentes de t'accrocher mais tu n'as plus de mains ! Et tu plonges ! Tu coules ! Oui ! Tu traverses tout un gâteau-pièce-montée de strates ! Le manteau de la terre, la croute terrestre, tu passes par toutes les couches, toutes les matières ! humus-humousse au chocolat, sable-crème au beurre, argile-praliné, biscuit-calcaire... et soudain ...

Incroyable ! Tu atterris dans un endroit inespéré ! Si familier... et pourtant ...pourtant...

Léopoldine Hummel

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #18

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Incroyable ! Tu atterris dans un endroit inespéré ! Si familier... et pourtant... pourtant...

Flash ! Une lumière t'aveugle. Un tourbillon de pensées se bouscule dans ton esprit.

Tu inspires profondément. Soulages, Soulages... Non ! Plus de noir, plus de flaque, plus de perte de contrôle ! Fini les jeux, les créatures étranges, les pyjamas, les sandwiches et les jeunes filles en débardeur rouge.

Un air vif et froid te fouette le visage, pénètre violemment dans tes poumons, alors qu'il t'avait semblé plonger vers le centre de la terre.

Une pointe d'inquiétude te serre la poitrine, mais elle se résorbe rapidement dès l'instant où, sans réfléchir, tu bondis. Tu sens tes pieds qui te portent, tes jambes qui s'agitent, ton corps qui se met en mouvement.

Un détail attire toutefois rapidement ton attention : la texture du sol. Papillonnant des paupières, tes yeux commencent à peine à s'habituer à la luminosité ambiante du lieu.

Soudain, un grand éclat de rire derrière toi te fait sursauter, trébucher et tomber de tout ton long sur ce sol étrange et... humide. Incrédule, la moitié de ton visage collé par terre, tu savoures pendant quelques secondes cette matière froide qui s'accroche à ta joue, à ton nez. Tu souris.

Neige.

Tu te retournes péniblement pour faire face à une silhouette familière, qui te tend la main. Tu n'hésites pas, et pose ta main – gantée ?! - dans la sienne.

- Eh bah ça, c'est la chute la plus ridicule de la saison ! s'exclame la silhouette, vêtue d'un manteau et d'un pantalon de ski colorés.

Tu reconnais son air moqueur et le grand sourire qui illumine son visage, sous son casque et son masque. Tu lui donnes un petit coup de coude, qu'il te rend immédiatement. Ton acolyte te fait un signe de la tête, en désignant quelque chose un peu plus haut.

Dépêche, c'est bientôt la fin de la journée ! Faut absolument qu'on profite à fond de cette putaaaain de neige !!!

Bien sûr, tu as le droit à un dernier petit coup dans l'épaule, mais tu n'y fais pas attention. Tu as juste envie de rire, tu te sens euphorique. En trois grandes enjambées, tu attrapes le snowboard indiqué par la silhouette, sans t'étonner d'être revêtu d'une combinaison de ski.

Tu observes les sapins autour de toi.

La silhouette te fait signe de la suivre en agitant son bâton de ski et en braillant des choses incompréhensibles. Tu hoches la tête, tu t'élances dans la pente enneigée et tout s'accélère.

Le vent s'accroche à tes cheveux, siffle dans tes oreilles, t'accompagne pendant cette descente épique. L'adrénaline monte, monte, monte. Tu as envie de hurler de joie, c'est irrésistible !

En compagnie de ton acolyte, tu perds la notion du temps. Tu vales, slalomes, flottes, swingues, sautes, tournes, touches, glisses, surfes...

Jusqu'à ce que tu sois à bout de souffle.

Et tu recommences.

Peu à peu, la lumière du jour décline et, quelques mètres devant toi, ton acolyte s'arrête devant une forme massive, éclairée par deux petites lanternes. Tu entends de la musique, des rires, des bavardages, des bruits de pas.

Les fenêtres illuminées de l'intérieur projettent des éclats colorés sur la neige.

- Tu viens ?

Perdu dans la contemplation du paysage et l'écoute du brouhaha, tu n'as pas vu que la silhouette familière a enlevé ses skis, grimpé les quelques marches en bois et ouvert une porte. Elle s'engouffre maintenant dans ce que tu devines être un chalet, en te faisant signe de te dépêcher. Tu te dis que vivre cette journée était à chaque instant comme revivre un souvenir.

Le temps que tu déchausses, la porte s'est déjà refermée. Peu importe, toujours le sourire aux lèvres, tu montes avec confiance sur la terrasse du chalet et tu tends la main vers la poignée.

Louise Robert

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #19

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Le temps que tu déchausses, la porte s'est déjà refermée. Peu importe, toujours le sourire aux lèvres, tu montes avec confiance sur la terrasse du chalet et tu tends la main vers la poignée.

Tu sens le métal givré sous ta main quand tu abaisses la poignée. Tu franchis la porte sans hâte et tu te retrouves à l'intérieur. Noyée dans les arpegges et les battements de la musique qui te parvient désormais plus nettement, tu reconnais les voix de chacun. Ne tenant plus au milieu de tout ce monde, tu quittes ta tenue étouffante au plus vite. Un son de fontaine mâtiné d'un bruit de pluie t'attire : tu te mets à courir dans cette direction. Tu te trouves maintenant au fond du chalet, la chaleur du bois qui brûle dans la cheminée t'arrête un instant, juste devant une porte entrebâillée.

Tu franchis son pas en espérant retrouver une silhouette familière. Or, c'est un refuge abandonné qui s'ouvre devant toi : une alcôve délicieusement sombre et carrelée qui semble t'inviter à entrer avec une intention précise. Tu laisses la porte se refermer derrière toi. Tu suis ton désir et tu pénètres dans cette atmosphère humide et chaleureuse. La texture du sol sous tes pieds adoucit ta peau fatiguée. Tu évolues sur des lignes de pierres calepinées. Ton corps se relâche. Tu t'assois sur le rebord lisse d'une baignoire puis tu l'enjambes sans te poser aucune question. Tes pieds nus se réchauffent.

Tes jambes se prélassent maintenant jusqu'à mi-mollet dans une eau noire bientôt éclaircie par une mousse brillante. Comment y installer ton corps tout entier ? Tu sembles perdue : si peu d'espace mais autant de positions possibles. La couche d'air vaporeuse rend l'alcôve opaque à ton regard. Plus d'hésitation : tu t'immerges dans cette chaleur pénétrante.

Tu oublies le temps. Le niveau de l'eau est monté jusqu'au seuil des sirènes : tes jambes disparaissent. Tu imagines des silhouettes aquatiques et tu te laisses envoûter par leur charme. Ton corps se déroule et d'une extension du pied, tu brises la banquise de mousse légère et tu coupes le robinet.

Soudain, le souvenir de ta baignoire sabot parisienne déplie tes jambes plus vite qu'un réflexe. Tu rouvres le robinet, à toi les bulles. Le niveau de l'eau monte. Tu te laisses flotter, à présent, lovée dans les bras de Jacob Delafon. Tu interpelles chaque flacon autour de toi : Corinne, Jacques, le Petit Marseillais ...

Ils sont alignés sur le rebord comme des petits soldats avec leurs cocardes bleu, blanc, rouge. Mais leurs bleus n'ont rien de comparable à la couleur de la mer profonde. « Fabriqué en France », inscription d'un bleu délavé comme la couverture de ton cahier de brouillon 96 pages Seyès, du rayon « 1er prix », offert à ton anniversaire, si proche de la rentrée des classes.

Tu t'amuses des emballages bilingues qui se la jouent international en français : SAY YES! Tu te dis que cette pièce regorge également de vocables utiles au scrabble : mitigeur, lavabos, vasques...

Les yeux clos, tu essayes maintenant de les ignorer. Les flacons apprêtés se préparent pour une chorégraphie olympique. Les danseuses sont prêtes à plonger une par une dans la piscine sur laquelle tu règnes.

Tu fermes les yeux plus forts. Vêtue d'un tutu de mousse française, tu glisses dans une chambre obscure et l'image se retourne...

Patrick YIU

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #20

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu fermes les yeux plus fort. Vêtue d'un tutu de mousse française, tu glisses dans une chambre obscure et l'image se retourne...

Tout est sens dessus dessous. Le plafond est sous tes pieds, le plancher au-dessus de ta tête. L'eau a remplacé l'air. Tu es immergée dans l'eau, et tu en distingues la surface sous tes pieds. Tu te tiens debout, les membres en apesanteur, tes cheveux flottent autour de toi, petites pieuvres lascives. Ton joli tutu de mousse a fondu. Adossés contre un mur, comme s'ils t'avaient suivie, tu reconnais les flacons de savon, flous, immobiles, sagement alignés sur un rebord large. Ils n'ont pas plongé. Allez, sautez, bande de trouillards ! Les objets n'en finiront jamais de te décevoir. Tu dois bien admettre que leur inertie te soulage. Attention, penser : « Soulages » pourrait te faire repartir dans un nouveau trou noir, et zou, tagada, tagada, dans quelle aventure irais-tu encore cavalcader ? Tu accepterais volontiers une petite pause.

Tu expires lentement, yeux ouverts dans l'eau. Tu regardes avec amusement tes cheveux serpenter autour de toi. Tu inspires lentement... Allons bon, voilà que tu inspires sous l'eau ! On ne te la fait pas, à toi ! Coutumière des rêves marathoniens, tu te dis que celui-ci est particulièrement gratiné, qu'il faudra bien tout noter au réveil, mais que tout de même, il mobilise la totalité de ton psychisme et de ton énergie, que c'est pas des conditions pour dormir et que tu te réveilleras encore plus fatiguée que la veille, et que vivement que tu sortes du lit, que tu enfiles fissa ton jean et une paire de baskets, les cheveux emmêlés, les yeux bouffis, quelques pièces au fond de la poche, que tu ailles choper un croissant à la boulangerie, t'installer au comptoir du p'tit Café d'en bas, feuilleter le journal, commenter les nouvelles avec le serveur dont tu ne connais pas le prénom mais qui a de sacrés beaux yeux, tout de même.

Ta pensée ne te sauve pas. Tu es toujours dans cette chambre obscure emplie d'eau, expirant et inspirant vainement dans ta prison aquatique. Tes larmes ont l'impudence de se confondre avec l'eau qui t'entoure. Alors c'est donc ça. Tu vas devoir poursuivre, te plier à la règle, passer de seuils en seuils sans rébellion possible, ressasser encore tes souvenirs, renouer avec de vieilles connaissances, te coltiner des punitions déjà purgées, te vautrer dans la neige, la cendre ou le sable, être encore le pantin d'un démiurge sadique qui te trimballe dans les tréfonds de son imagination, sans plus de ménagement pour ton désir simple, celui de humer le fumet d'un expresso matinal, servi avec élégance et de beaux yeux en prime.

Tu tapes des pieds, de rage. Aïe ! Merde, en plus ça fait mal ! Tu as marché sur un petit objet dur qui a roulé un peu plus loin, en cahots maladroits, ralenti par le poids de l'eau. Tu plonges pour le récupérer. C'est un petit sifflet de maître-nageur, attaché à une fine cordelette de cuir, sur lequel est gravé : « Passe, passe, passera... ».

Tu te résous à obéir aux événements, à ne plus leur résister. Tu trouveras peut-être cette force un peu plus tard. Tu regardes autour de toi. Bleu, blanc, rouge, les flacons de savon français sont toujours au garde à vous. « A vos marques, prêts ?! » Tu siffles un grand coup, l'eau se trouble soudain, un tourbillon se forme, tu te sens violemment aspirée par des courants contraires...

Violette Bernad

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #21

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

« A vos marques, prêts ?! » Tu siffles un grand coup, l'eau se trouble soudain, un tourbillon se forme, tu te sens violemment aspirée par des courants contraires...

C'est extraordinairement violent : tout, tout, tout s'est mélangé, tous les mots de Gala, Marie, Annie, Ségolène, Nicolas, Johnny, Charlotte, Mélanie, Liliane, Guillaume, Marina, Michèle, Penda, Mathilde, Christophe, Léopoldine, Louise, Patrick et Violette.

Tous leurs mots se dirigent, dans la figure monstrueuse d'un typhon, vers la grille de la bonde de fond, luxe béton 11/2-2, avec vis astral, et

toi, te tien. Tu te ton toi,

tes Tu Tu tu Tu ton Tu te toi, t' tes tu

Ton ton tes tu tu t' Tu t' tu ton tes tes ta te tu

ton tien, tien tu tu toi ? Tu t' tu ton tes tes tu te,

tu réussis à traverser la grille de la bonde de fond, luxe béton 11/2-2 avec vis astral.

De l'autre côté, tombant du plafond comme une fine pluie filtrée, il ne reste que

Toi tes tu te tu tu t' Tu tu tes tes te t' tienne ta te ta

Tu tu te Te t' Tu t' Tu Tu tes toi. Tu tu te toi ! tu te

ton ton tu te tu tu ton tu t' tu Tu ta tu Tu tu te te tu tu ta t' tu te te t' Tu toi : t' Tu toi. Tu ton tu tes ta Tu Ton Tu t' tu te Tes tu tu tu tiennes. tiennes, tu Tu tes Tu Tu tu tu tututu te

Tu tu t' tes tes , t' Tu ton tu . Tu tu tu toi, ton Tu. Tu te ta tu Tes

t' ta tu te Tu Tu t' t' Tu tu ton toi ta tu ta ta tu t' Tu t' Tu ton Tu Ton (ton relevé d'identité complet est disponible en annexe)

et quelques mots amis t'accompagnent. Il s'agit de :

tumultueuse tortue tutu tunnel tunnel

Au fond d'une sorte de soude blanche et lumineuse, tu te rassembles et te relèves.

Tu portes un **tutu** et tu es Tilly Wedekind.

Comme dans un tableau de Gilles Aillaud, à quelques mètres de toi, une **tortue** est à moitié immergée dans l'eau du bassin qui occupe toute la surface du sol, recouvert de mosaïques aux couleurs pâles.

Un **tunnel** voûté perce le mur gauche de la soude, ouvrant vers une lumière chaude et légèrement tremblante.

Ta vie fut **tumultueuse** mais tu dois emprunter une dernière fois ce **tunnel**.

Alexandre de Dardel

L'ÉCHAPÉE INTÉRIEURE ANNEXES

19 PREMIERS EPISODES

Ton relevé d'identité complet

Tu t'. Tu tu ... Tu te ton .

toi, te

Tu t' ta tu te , tu

te toi te . Tu ta tes tu . Tu . Tu ta Tu ta tes tu Tu tu ton

, tu : tu . Tu ton tu

tes tu toi. Tu

ta te te Tu tu Tu ton Tu te

Gala Ognibene

Tu Tu tu Tu ton Tu te toi, t'êtes tu Ton ton tes tu tu t'
Tu tu toi
Tu
Tu
Tu te de ta ton , tu te ta tu tu
Tu
ton tu Tu ton toi, tu
Tu Tu Tu toi ta . Tu ta Tu te Tu ton tu tu

Marie Philit

Tu ton tu tu
Te tu toi. , tu
tu tu tu tiennes. tiennes, tu
Tu t'-tu tu toi Tu tu
Tu Tu ta tu toi, tu tes tu Tu t' Tu Tu
tu Tu Tu t' tu
Tu

Annie Perrier

t' tu
Tu toi, . Tu te tes toi : te
Tu
tu te te Tu tu toi.
tu
Tu t' tu ton tes tes ta te tu ton tien, tien tu tu toi? te
Tu te
tu t', tu ton Tu tu
Ta tu tu toi tu toi.
tu tu te tu te tu Tu t' tu Tu

Ségolène Marc

Tu t' tu Tu
tu ton tes te tu tu te te Ton t' ton, tu tes
Tu ta
Ta tu te tes te ton tes
Tu te tu Tu te
Tu te te t' te t' t' tu tes t'
te Tu te toi. te ton
toi, te tien. Tu te ton toi, tes
Ton tu
Tu t'
Tu tes
Tu tu

Nicolas Zabraniecki

Ton tu
Tu t'
Tu tes
Tu tu tu tu tu tu Tu Tu te ta Tu Ton Tu tu te tu t' tu ? Tu Tu
tu te Tu tes ! Tu Ton Tu tu Tu t' Ton Tu t' ta tu Tu toi. Tu tu Tu t' tu tu ta
Tu tu Tu Tu toi, Tu ta Tu t', tu

Johanny Bert

Tu t' tu tu toi.
Ta .Tu t' Tu Ta
Tu tes Tu Tu tu ton tu Tu tu
Tu
Tu ton tu te tu tu Ton Tu te Tu t' Tu ton te tu ton tu
tu tu t' Tu t' Tu tu tu t' tu te te te Tu te, t' te tu ton tu Ton ton Tu Tu Tu te tu Tu t'
te tu ton ta
Toi, tu toi. Tu te te te Tu ton tu ton toi t' Tu t' Tu te
tu tu Ton t' Tu Te

Charlotte Morel

tu tu Ton t'. Tu Te
Tes
toi te t' toi. ta tes tes tu tu
Tu tu
Tu te
Tu tu t'
tes -tu Tu t'
Tu Tes Tu ta Tu toi.
Tu toi.
toi te
Tu
Toi te
Tu tes Tu
Tu toi tu ta
Tu
Tu Tu tes toi tu Tu t', tu
te
Tu tu t', tu tes tes tu ta
Tu te tes
Tu t' tu ta tu
Tu tu
Tu Tu
Tu tu
Tu Tu Tu Tu Tu te
Tu te
Tu tu toi
toi tu te te
Tu t' tes ta ton tes Tu Tes te toi tes toi Ton
Tu
Tu
Tu Tu tu tes

Tu toi tu Tu te tu tu ta
te
Tu tu tienne.
t' te
te
Tu
Tu t'
Tu

Mélanie Menu

Tu Tu Tu te Tu tu
Tu tu tu tu
« -tu ta t'Tu tu Tu -tu te tu ta tu ton
Tu tes tu -tu? » toi tu
te tes Tu tu Tu te te
Tu tes Tu

Liliane Laurent

Tu tes Tu
Tu
tu tu tututu
tunnel
tunnel
« Tu T' Tu
te tu tu
toi tu tes te tes t' tu
ta ta
tu
tu
tu
tu
tu
Tu tu
Tu toi.

Guillaume Durieux

Tu
Tu
tu
Tu toi.
Tu
Tu tes Ta , tu tes tu toi
Tu te tu tu tu te tu
tu ta te Tu t' tu ton Te tu te tes Tu ,
Tu Tu

tu te tes Tu Tu ? t' Tu Tu t' te te Tu Tu Tu ton tu
tu Tu tu tu ta tu
te Tu t' Tu Tu t' tu tes Tu Tu Tu Tu ta t' tu t' Tu t' Tu Tu tu tu tu te tu
tu tu tu ton, tu *tumultueuse*
Tu t' ton toi: tu tu ton tu Tu tu Tu tu Tu te te Tu tu tu ton tu tu tu

Marina Quivoij

Tu Tu tu Tu te toi, te tu Ton ta Tu ton
te ta Tu tu tu tes tu te tes te t' tu Tu t' tu Tu
te Tu te Tu t' tu t' tes t' Tu Tu
te ta ta t' tu Tu toi te tu tu
te t' tu . Tu . Tu toi tu ta
toi, t' Tu Tu te Tu tu tes Tu Tu Tu te te *tortue* te te Tu

Michèle Cabrera

Tu Tu te la , t' t' tu Tu ton Tu Tu t' ton Tu ton Tu ton tu te Tu Tu te t' tes Tu t' te
. Tu te t' tu te ton
tu . Tu t' Tu tu te ta Tu te tu t' te Tu ton ton . Tes Tu tu Tu ton ton . Tu toi. Tu tes
Tu te toi , tu , tu t' tu tes Tu te tu tes Tu Tu tes Tu t' . Tu . Tu tu tu Tu tien tu te
tu tu toi. Tu t' t' ton Tu . Ta te toi, tes toi . Tes tu tu . Tu toi, tu t' tu . Tu te Ton .
Tu te ton ton tu Tu Tu ton ta

Penda Diouf

Tu Tu ton ta Tu ta ton Tu tu te tu t' Tu tu tu Tu toi. tu Tu te tu toi. tu tu
tu . Tu tu Tu toi, tu tu te tu tu te Tu t' tes te Tu Tu t' tu toi. Tu te Tu tu tes ton tes
ta te te tu tes ton tu tes Tu ta ta tu te Tu tes tu te tu tu t' Tu tu tes tes te t' tienne
ta te ta Tu tu te Te t' Tu t' Tu te Tu t' Tu tes tu , tu

Mathilde Ramadier

tu te Tu Tu t' t' Tu tu ton toi ta tu ta ta t' Tu t' Tu ton Tu Ton ton Tu toi?... tu
tu t' Tu Tu tu t' tu ton tu te Tu Tu te ta

Christophe Pardon

Tu Tu te
tu toi. Tu te Tu Tu tu tu tu Tes
Tu tu te tu tu tu te te toi- t'-toi Tu tu tu t'
Ton tu
Tu te tu tu tu tu ta tu toi,
tu tu tu tu ton te Tu
Tu te ta tu Tes t' ta
ton Tu te tu te Tu te tu Tu tu ta tu te toi ta tes tu

tu tu tu te
Tu tu tes ton ton tu tu Tu t' tu tu ! tu ! ! Tu tu
! Tu

Léopoldine Hummel

Tu t'
Tu te tes t'
te tu Tu tes te tes ton ton tes toi te ton ton tu ta ton . Tu
Tu te te Tu ta
Tu Tu te Ton te
, tu tu Tu , tu te tu t'
Tu toi.
te Tu tu t' tes tes , t' Tu ton tu . Tu tu tu toi, ton Tu .
- Tu tu tu te te . Tu te tu , tu tu

Louise Robert

tu tu tu
Tu ta tu Tu tu te te tu tu ta t' tu te te t'
Tu toi: t' Tu toi. Tu ton tu tes ta Tu Ton Tu t' tu te Tes
Tes ton Tu ton tu t'
Tu tes Tu tu te Ton tu tu
ta tes Tu toi Tu te Tu toi
ton
Tu t' Tu te
tu tu
Tu tu

Patrick YIU

Tu *tutu* tu
tes ta. Tu tu tes Tu te tes toi, Ton tu te Tu te te tu Tu
Tu Tu tes toi. Tu tu te toi! tu te ton ton tu te tu tu ton tu t' tu
Ta te Tu ta Tes t'
Tu te tes te te te ton
Tu Tu Tu
Tu te Tu Tu Tu tu te

Violette Bernad

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #22

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Ta vie fut tumultueuse mais tu dois emprunter une dernière fois ce tunnel.

OK, vas-y alors ! Go !

Mais au moment où tu franchis le seuil de ce tunnel, surgit de nulle-part, un violent torrent d'eau t'emporte. Go ! Go ! Go !

Et pendant une seconde, tu crois que tu vas finir noyé.

But your head emerges hors de l'eau. Elle est bien vissée sur tes épaules ! Il y a juste l'espace pour que tu puisses respirer.

You can breathe again, but cet air te reste dans la gorge. Il a un goût d'encens et de moisi, de cathédrale. Tu craches. Spit it out.

L'eau baisse. Tu avances. Tu avances vite. Tu t'aperçois que tu es maintenant vêtu.e d'une sorte de cape blanche en soie... silky... silky... ça va bien avec le tutu. Elle flotte, s'agrandit, diaphane, autour de toi, comme une raie gigantesque, so élégant. Tu tends tes mains pour en attraper les bords. Tu veux l'enrouler autour de toi. Tu réalises que ce n'est pas de la soie, mais une sorte de matière visqueuse qui fait un bruit de succion entre tes doigts – SQUELCH !...

What ?

Tu ne marches pas, non, tu glisses ! Slipping and sliding. Comme sur une planche de skate. Mais là, il n'y a pas de roulettes, c'est une vieille planche en bois rugueuse qui glisse sur l'eau mousseuse. Tu sens la texture du bois avec tes doigts de pieds qui en explorent la surface comme s'ils avaient des yeux.

Don't look down !

Tu crains de perdre l'équilibre si tu baisses la tête. Tu gardes les bras ouverts et tu plies un peu les genoux, le buste légèrement penché vers l'avant. Tu surfes. La planche te transporte le long du tunnel. Tu te balances d'un côté et de l'autre. Tu vas de plus en plus vite. Tu sens l'air ébouriffer tes cheveux et faire voltiger ta cape qui progressivement se désagrège en lambeaux dégoulinants.

Tu glisses. Et tu réalises que les parois du tunnel sont recouvertes de milliers de petits crochets en métal. Sur tous ces crochets sont fixées des milliers de montres ticktocking rageusement. Tick ! Tock ! Tick ! Tock ! Tick ! Tock ! C'est assourdissant ! Tu voudrais te boucher les oreilles, mais tu risquerais de perdre l'équilibre...

« Yeeahh ! Carnaby Street ! I'll buy it ! »

« How did you do that ? Tu as déjà Piccadilly Circus ! Passe-moi les dés. Je veux Tinubu Square. »

« Mais tu es ailleurs, ma biche ! »

Tu distingues des voix dans le vacarme des montres. Mais qui parle ?

Le courant ralentit et le tunnel s'élargit. Le « tick tock » des montres est derrière toi maintenant. Ta planche glisse lentement sur la surface de l'eau. Elle cogne soudain contre une autre planche. Puis une autre. Tu découvres alors des dizaines de planches serrées les unes contre les autres, si serrées entre elles que tu pourrais sauter de l'une à l'autre. Sur chaque planche, il y a quelqu'un qui joue au Monopoly. Au Monopoly, oui. Mais chacun a son propre plateau et joue tout seul.

Who's talking ?

« Tu l'as vu ? She was drinking a cocktail, all pink avec des paillettes roses et vertes qui flottaient dedans. »

« But who ? »

« Il est recommandé de s'exposer au soleil. »

« You're out of your mind. »

« Oh, tu le sais, ne me le cache pas, tell me, you KNOW, ça nous fera gagner du temps. »

« Save time ? What time is it in fact ? »

Tu ne vois plus de montres, tu aurais dû au moins noter l'heure en passant, stupid idiot.

« Une précaution à ne pas négliger est d'avoir toujours de l'argile prête à l'emploi. »

« Oh really ? »

Soudain, plus d'eau. CRASH. Tu t'écrases brusquement contre la personne devant toi. Tout le monde s'empile. Les joueurs de Monopoly s'entassent les uns sur les autres. Le sol est recouvert d'une vase blanchâtre dans laquelle vous vous enfoncez. Ici l'argile est bel et bien prête à l'emploi. Elle recouvre un amas de membres gesticulant comme des statues mobiles et luisantes.

Vous êtes sortis du tunnel pour débouler dans une vaste clairière. Les plateaux de Monopoly avec leurs pions (les petites bottes, le chapeau haut de forme, la voiture, le fer à repasser, le dé à coudre, les petites maisons et les hôtels, le trois-mâts et les billets) sont soudain soufflés par une grande tornade. Puis plus rien. No more wind. Tu ris. Tu te relèves recouvert.e d'une fine poussière blanche. Des papillons viennent se poser sur toi. Tes poils se hérissent. Tu frissonnes. Les papillons s'envolent.

De derrière toi, par-dessus ton épaule, un bras te tend un manteau d'étoffes multiples cousues de fil de cuivre. Tu remarques que la main qui tient le manteau est longue et fine avec des doigts qui se délient gracieusement comme ceux d'une danseuse de flamenco. Tu prends le manteau et l'enfile d'un geste ample. Les poches sont remplies de scones au curry et aux graines de fenouil. Le parfum du curry aiguise ton appétit. Tu voudrais te retourner pour voir qui t'a offert ce manteau. Mais tu n'as pas le temps. La main aux doigts gracieux pointe son index vers le Sud...

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #23

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu voudrais te retourner pour voir qui t'a offert ce manteau. Mais tu n'as pas le temps. La main aux doigts gracieux pointe son index vers le Sud...

Et tu cours. Tu cours comme tu n'as jamais couru. C'est ce que cet index pointé t'inspire. Il t'invite à vivre plus vite et plus fort. Alors tu cours. Toutes ces aventures n'ont fait que creuser l'estomac de tes désirs oniriques.

Soudain, tu te prends de plein fouet un rideau à lanières en plastique souple et, en le franchissant, tu te retrouves dans une cuisine. Tu ralentis ta course à contrecœur pour regarder autour de toi. Les commis vont et viennent dans une valse gastronomique millimétrée et fascinante. Ton appétit pour les rêves augmente encore. Ton accoutrement extravagant fait râler et on te prie d'enfiler au plus vite un masque et des palmes, comme l'exigent les règles d'hygiène des établissements étoilés. Sitôt dit, sitôt fait, on te les enfle à ta place. Pas simple de courir accoutrée de la sorte. Alors tu te débarrasses du masque et des palmes, mais aussi de ton manteau, dernière entrave de tes voyages passés, dans un geste vigoureux qui le fait atterrir sur des steaks en pleine cuisson. Le chef se souviendra du délicat fumé qu'il dégage et n'hésitera pas à s'approprier l'invention pour son prochain plat du jour. Tu prends appui sur le plan de travail et tu te jettes à travers une fenêtre.

Et tu roules. Et tu roules encore. Plusieurs révolutions sur toi-même plus tard, tu es fatiguée de te laisser rouler et tu te redresses pour dévaler la pente sur tes deux jambes. Recouvrer la vue te permet d'admirer les deux rangées de platanes géants entre lesquelles tu t'avalanches. Tu cours de plus en plus vite. Les saisons se mettent alors à défiler en accéléré. Les feuilles ardentes tombent et recouvrent ton corps d'une jolie robe sylvestre. Suivante ! La terre gèle sous tes pieds et les flocons te font un beau manteau de neige. Encore ! Chemisier de bourgeons et jupon de pétales roses. L'herbe fraîche qui repousse n'a pas le temps de te chatouiller les pieds, tu vas trop vite. Dans la chaleur estivale, tu te sens soudain pousser des ailes. Au loin, la route qui file entre les deux rangées de platane se redresse. Elle forme un tremplin. Irradiée par le soleil vigoureux, tu t'envoles. Quelle étrange sensation de ne plus sentir le sol !

Mais tu n'as pas le temps de battre des ailes. Deux mains te saisissent les poignets. Tu lèves les yeux pour voir qui t'a attrapé en plein vol. Un jean replié à mi-mollet, un débardeur rouge... Tu t'attends à voir l'élastique jaune qui attache les cheveux mais le regard grave de la femme que tu reconnais immédiatement te saisit d'effroi.

« Je crois qu'il est temps de faire une pause. » dit-elle calmement.

Elle se met à te faire tourner à une vitesse incalculable pour te propulser le plus loin possible. À l'instant où elle te lâche, la réalité se tord autour de toi et tu atterris brutalement sur le siège passager en skaï rouge d'une cabine de poids lourd. Tu portes le plus banal des t-shirts, assorti au plus banal des pantalons de pyjamas. Tu te tournes vers le conducteur et tu découvres qu'à la place de sa tête, brille une ampoule allumée. Ses filaments incandescents regardent défiler l'autoroute grise. « L'Ampouleur » scintille en morse pour te parler et tu le comprends sans efforts : « Regarde la route, ça t'évitera d'avoir la nausée. »

Tu suis ses indications. Étonnamment, l'atmosphère grisâtre des paysages qui défilent t'apaise. Ce manque de couleurs te calme. La radio passe de vieux airs nostalgiques sans noms. La route est vide. Un panneau indique la prochaine sortie d'autoroute à 20 kilomètres.

Lino Morteveille

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #24

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

La radio passe de vieux airs nostalgiques sans noms. La route est vide. Un panneau indique la prochaine sortie d'autoroute à 20 kilomètres.

Tu te laisses bercer.

Pour la première fois depuis que tu as quitté ta chambre, tes muscles sont en paix, cédant à la pesanteur et s'incrutant profondément dans le siège de skaï rouge. Une langueur envoûtante plane dans la cabine, accentuée par la suave mélodie de la radio et le cahot ronronnant du poids lourd. Tu as chaud. Mais ce n'est pas désagréable. La nuit est tombée et tu ne l'as pas remarqué. La route hypnotique défile sous tes yeux. Seule demeure la lueur de l'Ampouleur qui chantonne en morse sur les airs jazzy qui emplissent la cabine. Celui qui avait sa chemise de camionneur canadien sur le dos –il portait vraiment cette chemise rouge de camionneur canadien ou tu l'as rêvé ?- a désormais revêtu un délicat peignoir en soie brodée couleur rubis, tout en conduisant. La moiteur de l'instant te plonge dans une ivresse songeuse. Tu ris. Un rire de plaisir, comme totalement shooté.e. Tu ne maîtrises même plus ce gloussement jouissif qui te soulage de ta course effrénée depuis tant d'heures, de secondes, de jours. Tu as perdu le compte.

« Tu as mis quoi dans ta clim ? Tu y distilles de l'opium ou bien quoi ? ».

Tu ris de ta propre blague. Les vagues de bien-être te caressent et te submergent.

L'Ampouleur se tourne vers toi et te scintille : « Tu peux aller te détendre dans ma cabine si tu veux. La prochaine sortie est fermée. On en a encore pour un bon moment ». Et il monte le son de sa radio, qui diffuse à présent une version années 20 de L'Amour est enfant de bohème... en Chinois ! Jamais tu n'aurais imaginé qu'on traduirait Carmen. Où es-tu ? Dans un poids lourd canadien ou un bordel indochinois ? Le ronron de la route te ramène dans le truck.

Respectueusement, tu écarter le rideau carmin qui te donne accès à la cabine de l'Ampouleur et tu peux enfin donner asile à ton corps épuisé sur sa couche accueillante. L'espace est entièrement capitonné de satin grenat et tu t'y sens en sécurité.

Tu as chaud.

Tu veux ôter ce pyjama qui te sert de vêtement mais tu n'y arrives pas. Il y a quelque chose qui coince. Et toi, qui planes langouressement, tu n'arrives pas à résoudre l'énigme. Tu te remets à rire. Tu reprends à zéro. Tu descends délicatement les mains vers ce pyjama, tu ôtes une jambe, puis la deuxième, et pourtant tu es incapable de le détacher de ton corps. Tu es sûrement affalé.e sur un pan du tissu et tu tires, de toutes tes forces, avec une main, puis la deuxième, puis la troisième...

WHAT?

STOP !

...

What is this fucking crap?!

Tu reprends ton geste, plus délicatement, mais en étant désormais concentré.e sur chaque indice sensoriel transmis à ton cerveau. Une jambe, la deuxième, et le tissu ne vient pas.

Tu pars en exploration avec une, deux, peut-être trois mains qui sait ?, et HOLLY CHRIST !!! Une autre jambe ! Et une quatrième ! Pas prêt de se retirer ce pyjama ! Et tu as effectivement trois mains, au bout de trois bras, et même une quatrième main qui se cache, trop pudique pour participer à ton exploration sensorielle.

Ce n'est pas désagréable. Ces deux fois quatre membres sont à toi et semblent bien cohabiter. Fonctionnent-ils deux par deux ? Sont-ils la duplication mitosique les uns des autres ? Et surtout : d'où viennent-ils ? Ces questions te traversent à peine tellement la moiteur du moment te maintient ensorcelé.e. Avec prudence, tes vingt doigts remontent jusqu'à ton visage, et tu as la rassurante surprise, après analyse méthodique des renseignements digitaux, de retrouver le tien.

Et le reste ?...

Où allais-tu, quand tu as été interrompu.e?

Là, oui.

C'est comment ?

...

Ta poitrine est bien là. C'est a priori la tienne. Poitrine de femme, non ?

Sauras-tu explorer plus bas ?

Tes mains nécessairement allaient prendre ce chemin-là.

L'entre-jambe, la tienne, est dotée d'un sexe d'homme.

Une poitrine de femme, quatre bras, quatre jambes, et un sexe d'homme.

Tu approfondis ton exploration.

Bingo ! Un sexe de femme.

Tu n'es même plus tétanisé.e mais en plein émerveillement devant ton propre corps, merveille absolue de la nature. La couche sur laquelle tu es étendu.e se soulève et franchit le satin du plafond du truck de l'Ampouleur. Elle est propulsée dans le ciel tel un ascenseur sur la base de lancement de Cap Canaveral. Parmi les nuages, l'aube naissante apparaît et, assombrissant le ciel, l'énorme tête de Madame Duchène avec son poireau sur le nez, qui te hurle au visage :

« DEVIENS CE QUE TU EES !!! Vous avez quatre heuuures !!! Deux cent liiiiiiiiiiiiiiiiiignes !!! »

Sans hésiter une seconde, tu saisis de tes quatre mains le drap qui recouvre ta couche et te jettes dans le vide. Si toutes ces mains doivent un jour t'être utiles, c'est maintenant ou jamais.

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #25

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Sans hésiter une seconde, tu saisis de tes quatre mains le drap qui recouvre ta couche et te jettes dans le vide. Si toutes ces mains doivent un jour t'être utiles, c'est maintenant ou jamais.

Il faut tout de même reconnaître qu'en te balançant ainsi dans les nues, après tout ce que tu viens de traverser, jamais tu n'aurais imaginé chuter de la sorte : une vulgaire pièce de monnaie fendant l'air de tout son poids, comme celles que l'on lance au fond des puits en faisant un vœu. Tu arraches le drap que le vent de la chute plaque sur ton visage, pensant combien tout ceci est grotesque. Une si fougueuse aventure assassinée par « CETTE PUTAIN DE GRAVITÉ... c'est trop bête, trop simple... TROP CON ! » Mais force est de constater que la physique et ses lois implacables ne semblent rien vouloir te concéder. « QUELLE CHUTE DE MERDE ! Ironises-tu, QUELLE CHUTE DE MERDE ! »

Sourd.e du ronflement grave de l'air envahissant tes oreilles, tu perçois à travers tes paupières serrées l'écume des vagues se rapprocher à toute allure. L'eau n'est plus très loin, la fin est proche. Tu vas, dans quelques secondes, te pulvériser dans le bleu d'une mer ou d'un océan dont tu ignores même le nom. Ridicule. Mais comment diable en es-tu arrivé.e là ? Quelle mouche t'a donc piqué.e d'ouvrir cette fichue porte ? Que fuyais-tu ? Qu'espérais-tu trouver derrière ? Des réponses sans doute, bien sûr, quoi d'autres ? Et bien tu es servi.e, au lieu de réponses te voilà allourdi.e de questions dont chacune accélère ta descente. « PAUVRE CON.NE »

Tu fermes les yeux, et à la façon d'une vie défilant avant de s'achever, l'entière narration de ton délire se rappelle à ton ultime souvenir : la chambre, la clé, la porte... les cigales, la crique... la femme au débardeur rouge... la classe, le placard... Madame Duchène... la cendre, les galets, Zénobie... le Yorkshire, la tortue... l'Ampouleur, le plafond du truck... la couche, le drap... et ce qu'il faut bien te résoudre à nommer : ton suicide. Le film est complet et tu as honte. Honte de t'être laissé.e embarquer, d'avoir cédé au délire et à la folie. À l'espoir. Mais après tout, te résignes-tu, cela devait bien s'achever un jour, et cette fin en vaut bien une autre « BORDEL ». Toutefois, avant de regarder la mort au fond des yeux, il te faut maintenant rouvrir les tiens.

La lumière t'aveugle mais tu peux sentir combien l'eau est proche, la fin imminente, et t'en remettant à l'inéluctable tu te dis que finalement, la mort n'est pas si laide. D'autant que tu n'es pas seul.e. Autour de toi, tout est là : la chambre, la clé, la porte... le labyrinthe, l'échelle... Madame Duchène... la cendre, les galets, Zénobie... l'Ampouleur, le plafond du truck... la couche, le drap. Tout est là, même le Yorkshire et la tortue. Concret et impalpable, ton délire flotte autour de toi, simplement, sensiblement, tombant à tes côtés. Tout, sauf elle : la femme au débardeur rouge.

Alors, étrangement, par-delà le fracas du vent, tu entends soudain avec une netteté parfaite, plus bas, tout en bas, une voix qui t'appelle - et tu reconnais cette voix, c'est celle de la femme au débardeur dont tu sais maintenant comment la nommer. Tu pointes ton regard en direction de la voix, et, à travers tes yeux plissés, distingues avec une infinie clarté un point rouge sur l'étendue bleue. Un bateau ? Une île ? Non, une bouche. La bouche de celle qui te chuchotes à l'oreille : « rien n'est terminé, tout peut continuer, j'ai les réponses à tes questions, viens à moi... mais avant, que dirais-tu de m'embrasser ? » Alors, les lèvres carmin s'arrondissent pour recevoir ton baiser, pour te laisser passer. Et plongeant dans l'abîme, au cœur du puit charnu, tu fais un vœu.

Frédéric Coutisson

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #26

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Alors, les lèvres carmin s'arrondissent pour recevoir ton baiser, pour te laisser passer. Et plongeant dans l'abîme, au cœur du puits charnu, tu fais un vœu.

Ton vœu se réalise, tu es entré dans sa bouche. Cette femme t'a avalé. C'est con, c'est ça qui t'est venu. C'était une manière de ne pas mourir. Une dernière volonté. C'est plus noir que ce que tu ne l'imaginais. C'est plus désagréable aussi. Tu ne sais pas pourquoi tu as fait ce vœu. C'est idiot, jamais aucun de tes vœux ne s'était réalisé jusqu'à aujourd'hui, alors tu as fait le premier qui te passait par la tête. Maintenant tu te dis que tu aurais dû demander des ailes pour ne pas t'éclater sur la surface de la mer. Mais ces lèvres qui te tendaient les bras !... C'est comme si tu n'avais rien décidé. C'est elle, c'est la femme au débardeur rouge qui te voulait, tu ne pouvais que te laisser entraîner vers elle. L'intérieur d'une femme tu as connu, naître tu as connu, mais là c'est autre chose. Tu es entré par un baiser et tu vas être digéré. Tu descends dans la gorge, elle te serre comme un étou. Il y a beaucoup de bruits, tu entends un cœur qui bat, c'est assourdissant, ce son t'englobe, tu ne sais même plus comment tu t'appelles. Les intestins sont immenses, tu marches dedans à grandes enjambées et cela te soulage, car tu avais des fourmis dans les jambes. Les fourmis de tes jambes te regardent, elles te disent « au revoir ». Ça y est, tu as été totalement digéré. Plouf.

Tu ne sais plus trop ce qu'il reste de toi. Tu es littéralement dans le caca. Soudain, des trombes d'eau. Pris dans un tourbillon, tu es aspiré dans le réseau labyrinthique de la tuyauterie de l'immeuble. Ça ressemble un peu à ce que tu viens de vivre l'instant avant, sans le bruit du cœur. C'est comme la suite logique. L'eau de l'égout finit par te rejeter dans un fleuve. Le courant est fort, mais rien de comparable avec le tourbillon qui t'a entraîné jusque-là. Tu n'as presque plus peur. Tu dérives dans la Saône qui va se jeter dans le Rhône. Tout est devenu plus clair, tu n'as plus peur. C'est calme. Un peu plus loin, sur une péniche, une femme te regarde. Tu la reconnais. Elle porte un jean retroussé sur les mollets. Mais pour l'instant tu n'as pas envie de t'arrêter. Pour l'instant, tu respires et ça faisait longtemps. Le fleuve t'emporte et te lave. Tu sais que tu peux lui faire confiance, tu peux même t'endormir. Le fleuve te jette dans la mer. Tu regardes autour de toi et tu plisses les yeux : le soleil te gêne. Alors tu le fixes et c'est toi qui l'éblouis ! Il se détourne et il dit : « Tant d'aplomb chez un homme, c'est impressionnant... Quelle liberté ! ». Tu dis que tu n'as pas fait exprès, que tu n'as pas eu le choix. Tu as fait un vœu et il s'est réalisé. Le soleil te demande comment tu as fait, parce qu'il aimerait bien que ça lui arrive à lui aussi, un vœu qui se réalise. Tu lui dis que tu as fait comme d'habitude avec les vœux, sauf que cette fois-là c'était juste au moment de mourir et qu'en fait, tu aurais préféré devenir un goéland. Alors le soleil te dit que tu n'as qu'à frôler la mort à nouveau. Mais tu n'as plus envie. Tu regardes la ligne d'horizon et tu nages pour aller voir ce qu'il y a derrière.

Jeanne Garraud

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #27

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu regardes la ligne d'horizon et tu nages pour aller voir ce qu'il y a derrière. Grisé par l'excitation, tu ne prêtes pas attention à l'ombre qui grandit et qui recouvre bientôt l'immensité azur autour de toi. C'est quand le grondement sourd parvient à tes oreilles que tu te retournes. Une vague gigantesque déferle sur toi, si haute que le soleil jaloux a disparu derrière. Tu veux hurler mais déjà le Léviathan d'écume s'effondre et t'emporte dans un torrent de rage. Les ténèbres, puis le silence.

La chaleur sur ta nuque. Tu ouvres péniblement les paupières. Ton corps nu est étendu sur un sol caillouteux. Tu es pris d'un haut-le-cœur et tu vomis dans un rûle un peu d'eau salée. Tu te figes un instant pour reprendre ton souffle. Depuis combien de temps es-tu échoué ici ? Tu prends appui sur tes mains et tu te relèves doucement. Une douce brise caresse ton visage et se faufile entre tes doigts. Tu te sens envahi par un étrange et intense sentiment de plénitude. Une plénitude comme tu n'en a pas ressentie depuis une éternité. Tes yeux se sont habitués à la clarté. Tu prends le temps de contempler ce monde nouveau dans lequel tu viens de renaître. Peut-être une île, où est la mer ? La terre ocre séchée trace à perte de vue d'indéchiffrables sillons. Le ciel infini est constellé de nuages cotonneux, tous absolument identiques, dont les ombres précises et mouvantes dessinent sur le sol un troupeau avançant dans une cérémonieuse procession. Au loin, tu devines l'ondulation de centaines de collines.

Dans cette vaste arène désertique se dressent ici et là de hautes formes familières et massives. Leurs silhouettes monolithiques se découpent dans le ciel. Ces imposants monuments de pierre aux formes humaines occupent l'espace comme une forêt clairsemée. D'où tu te trouves, tu ressens leur puissance, leur poids, leur éternité. Ton corps est parcouru d'un frisson. Une force nouvelle semble t'envahir. Cette force que tu croyais avoir perdue lors de ta noyade. Avec lenteur, tu entames ta marche sur les veines de ce monde singulier, en direction de la statue la plus proche.

Ta conscience se dilue dans un indéfinissable rapport à l'espace et au temps, et tu ne saurais dire la durée de ta progression. Dix minutes, cinq heures ? Peu importe puisque te voilà au seuil du fracas de schistes gris qui surgit du sol. Tu lèves très doucement la tête, en prenant le temps de contempler les moindres aspérités du monument. La statue doit mesurer 50 mètres. La pierre est parcourue de craquelures innombrables qui miment les rides du temps. Elle représente un corps de femme enveloppé dans un voile d'où jaillissent d'imposantes et rassurantes mains posées l'une sur l'autre. Tu continues de lever la tête... Tu ne sens même pas les larmes couler sur tes joues brûlantes quand tu reconnais le visage monumental penché sur toi. Ce regard bienveillant qui te fixe, tu le reconnaitrais entre mille. Il a peuplé ton enfance. Il a fait de toi ce que tu es aujourd'hui.

— Je t'attendais, dit la Statue d'une voix douce et céleste.

Un crépitement attire ton attention. À la base de la sculpture, entre deux entailles rocheuses, une ouverture à ta dimension s'est créée. Tu t'approches et tu découvres les premières marches d'un escalier qui descend dans la cavité. Tu relèves la tête vers le visage de la statue en quête d'une réponse. Mais les yeux se sont refermés. Tu es parcouru d'un nouveau frisson. Tu sèches tes larmes et, résolu désormais à être maître de ton destin, tu poses le pied sur la première marche.

Pierre Magne

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #28

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu poses le pied sur la première marche, extrêmement lentement, puis la deuxième, à même vitesse (si tu peux appeler ça vitesse). Ce serait con de se fouler une cheville maintenant (tu te foules très souvent la cheville, tes amis ont même élaboré une théorie selon laquelle ce serait pour toi une stratégie d'évitement, ta manière de montrer que tu préfères les apéros aux promenades – est-ce que tu vas revoir un jour tes amis ?). Au fur et à mesure que tu descends l'escalier ouvert sous la statue, tu accélères, malgré tout. Tu as envie d'arriver quelque part et tu te dis – c'est une promesse – que tu t'arrêteras dans l'endroit où te mène l'escalier, oui, tu t'installeras même, quelle que soit la nature du lieu.

L'escalier se poursuit, d'une régularité étonnante pour une construction souterraine plongée dans le noir. Tu n'as pas trébuché une seule fois. Tes chevilles ? Des machines à descendre, parfaitement huilées. Tu es une randonneuse adaptée aux dénivelés, il faudra que tu le dises à tes amis (est-ce que tu vas revoir tes amis, un jour ?). Tu te demandes quand même si ça va finir bientôt, parce qu'aucune lumière ne t'annonce une ligne d'arrivée et que, toi, tu as des projets. S'arrêter, c'est un projet.

Tu rêves de déboucher sur une petite île, tu te vois déjà en Robinson, tu scierais des arbres pour te faire une cabane, tu commencerais un feu en utilisant un verre de tes lunettes (car tu as appris quelques épisodes plus tôt que tu étais myope), tu utiliserais la sève pour coller des morceaux de trucs, tu ne sais pas quoi, tu trouveras, tu tisserais des feuilles de palmier pour te faire des pagnes, un parasol, des sacs, un toit et même une nappe de fête pour les grandes occasions car bien sûr que tu vas rester dans cet endroit suffisamment longtemps pour qu'il y ait de grandes occasions, tu en as fait le serment, et si Madame Duchêne, la tortue ou la fille à la bouche immense débarquent (ou peut-être... tes amis ?), elles débarqueront chez toi. Tu seras la maîtresse du jeu, tu leur montreras où sont disposés les objets et comment faire le tour de ton île. Tu pointeras du doigt les oiseaux et tu leur auras donné des noms, tu sauras les reconnaître, tu les salueras au petit matin d'un tendre « Bonjour Zénobie » ou d'un énergique « Salut Marcus ! ».

Tu as perdu le compte des marches (Cent-cinquante ? Deux-cents ?) Une peur enfantine commence à monter avec des chuintements. C'est un coup à te dérégler les chevilles, ça. Tu cherches à l'étouffer mais elle s'esquive, trouve de nouveaux chemins dans ton corps chaque fois que tu la bloques. Bientôt, tu ne peux plus faire autrement que t'entendre la petite voix, ta propre voix, celle de ton enfance : est-ce qu'on va arriver à la boule de feu ? Maman, et si je creuse jusqu'à la boule de feu, je vais brûler ? Je vais brûler, Maman ?

Encore des marches. Tu essaies de te raisonner : tu as grandi, tu es une adulte. Tu sais pertinemment qu'on ne peut pas atteindre, comme ça, la boule de feu au centre de la Terre. Mais à force de descendre... Respire, merde, et concentre-toi sur les mar-
C'est vraiment bête.

Tes chevilles vont bien mais tu viens de prendre en pleine face ce qui, d'après le son, est une porte métallique. Tout en insultant sa mère (oui, tu as vraiment mal, oui, tu en veux à la mère de la porte), tu poses la main sur la poignée dans un geste rageur.

Alice Zeniter

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #29

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

...Tu poses la main sur la poignée dans un geste rageur. Tu l'ouvres, mais saisie d'effroi, tu la refermes. Ce n'est pas ton île derrière la porte, non. Il n'y a rien que tu ne puisses construire, tisser et créer à la sueur de ton front. Rien de tangible. Ce n'est pas non plus le centre de la terre, teinté d'une inquiétude familière qui en serait presque chaleureuse... Respire, merde ! Ta gorge est nouée. Concentre-toi. Qu'as-tu-vu ? La lumière t'a aveuglée une fois de plus et tu n'as rien vu. Rien, il n'y avait rien à voir. Rien. Rien à sentir, rien à toucher. Nulle part où poser les pieds. Du vide. Tu as mal au cœur. Respire merde ! Cela ressemblait à un gouffre... Une chute ? Oh non pas encore !

Ce voyage semble se désagréger, une chute sans fin semble se préciser. Non tu n'as pas envie de ça... Y a-t-il un autre choix ? Que de descendre et chuter sans fin ? Tu aimerais retourner dans ta chambre. Tu aimes la randonnée pourtant, l'aventure, mais tu as toujours eu le vertige...

Tu as mal au cœur, tu te laisses tomber sur les marches, abattue. La tête appuyée contre la porte, fatiguée, tu essayes de mettre de l'ordre dans tes idées. Non tu n'ouvriras pas cette porte, tu n'iras pas là où l'on veut t'obliger à aller, t'obliger à *fuir*. Là où l'histoire s'effrite... Tu veux trouver un autre chemin, ton chemin. Celui qui fera de toi - qui sait ? - une Robinsone. Ton regard se pose sur l'escalier qui remonte à la surface, celui que tu viens de descendre. Sombre et mystérieux, tu le touches, il est froid et humide. Mais il est là, solide et te propose son appui. Revenir en arrière et chercher une autre issue...

Avec le sentiment coupable de braver un interdit, tu te lèves et remonte prudemment de quelques marches. Le plafond te semble plus bas et tu dois te voûter. Tu montes. L'étau dans ta poitrine se desserre. Les marches sont humides et la pierre transpire, mais toi tu respirez. L'espace semble se resserrer à chaque marche et se refuser à toi. Mais toi tu souris. Braver l'interdit ! Quelle aventure excitante ! Tu continues. L'espace se resserre encore, tu tâtonnes le long des parois et tout à coup une pierre cède et te déséquilibre. Ton cœur se met à battre ! Un passage ? Un *autre* chemin !

Cécile Delabroy

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #30

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu tâtonnes le long des parois et tout d'un coup une pierre cède et te déséquilibre. Ton cœur se met à battre ! Un passage ? un autre chemin !

Aïe ! La pierre a cédé, ça t'a déséquilibrée et tu t'es étalée de tout ton long. Une douleur aigüe t'élance dans le bassin, comme une flèche aiguisée. Tu redresses la tête et tu vois la porte métallique que tu avais laissée derrière toi, tout en bas de l'escalier. Tu ne comprends pas. La porte que tu avais refusé d'ouvrir est à nouveau là, devant toi, juste devant ton nez.

Putain ! Mais c'est à devenir folle !

La rage, la revoilà (tu jures encore sa mère !), il ne manquait plus qu'elle !! Tu ne vas quand même pas te résoudre et céder à tes humeurs, fussent-elles passagères. Allez, debout, te dis-tu, et te voilà de nouveau décidée.

Aïe ! Aïe ! Putain, mais c'est pas vrai ! Ta cheville... Elle se dérobe encore à ta volonté !

Et encore une fois, tu t'effondres.

Tu ne vas pas le leur dire à tes amis (est-ce que tu vas les revoir un jour, tes amis ?) car là, pour une fois, sûr, aucune stratégie d'évitement ou je ne sais quel acte manqué ! Cette fois, tu t'es vraiment cassée la figure, et c'est bien réel !

Mais c'est à devenir folle !

Tu ne vas pas croupir là, ramassée sur toi-même, toute contrite dans cet escalier nauséabond et face à cette porte de forteresse.

Tu saisis la poignée de la porte de métal et tu la secoues violemment. Mais la porte reste close. Alors tu pousses, tu gesticules, tu cognes dans cette porte. Tes gestes désordonnés, ridicules rendent ton impuissance encore plus cruelle. Ils. Mais, brusquement, de manière totalement inattendue, la porte s'ouvre en grand et tu tombes. Tu chutes dans le vide.

C'est à devenir folle !

Voilà maintenant que la porte file à toute vitesse, elle devient ridicule, ridiculement petite. Elle disparaît. Au loin s'échappe avec elle l'escalier et la statue de schistes gris, qui te sourit, comme un mirage, une apparition.

Bon... C'est pas si désagréable finalement cette chute... L'air est souple et chaud. Il te porte comme un amant céleste.

Tu arrives même à te redresser et tes mouvements se coordonnent. Oh, mais ta cheville... Voilà qu'elle ne te fait plus mal, mais vraiment, plus mal du tout !

Tu sais que c'est à devenir folle, mais... Il semble bien que tu marches... Dans l'air ! Ou plutôt sur l'air... Et tu montes, on dirait (ça, il faudra que tu le racontes à tes amis, il faut vraiment que tu puisses les revoir un jour).

Tu montes et pourtant, ça ne te demande aucun effort ! Pas de tension, pas de résistance musculaire. Rien que du plaisir, du pur jus de plaisir ! Tu montes encore et encore.

Peu à peu le décor change. C'est d'abord flou. Des teintes verdoyantes, végétales. Et puis ça se précise.

Mais, oui, c'est une forêt, les arbres apparaissent distinctement. Tu es au beau milieu des arbres... C'est vraiment à devenir folle, tu as l'habitude maintenant. Et, sans trop savoir comment, te voilà assise sur la branche d'un eucalyptus, à quelques mètres du sol.

Lydie Fayolle

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #31

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Mais, oui, c'est une forêt, les arbres apparaissent distinctement. Tu es au beau milieu des arbres... C'est vraiment à devenir folle, tu as l'habitude maintenant. Et, sans trop savoir comment, te voilà assise sur la branche d'un eucalyptus, à quelques mètres du sol.

Caressé par des rameaux odorants aux feuilles bleutées... Ton corps pèse dangereusement sur le bois qui te porte, aussi descends-tu avec adresse sur la branche inférieure, en éraflant ta peau de lait contre l'écorce fibreuse de l'arbre parfumé. L'essence est d'abord fraîche et boisée puis piquante, lorsqu'elle se dépose au fond du nez. Tes bras enserrant le tronc grisâtre et droit qui griffe ton ventre à mesure que tu te laisses descendre vers le sol. Dans un bruit sourd, tes pieds heurtent un tapis de mousse humide. À travers le feuillage abondant se détache en filigrane une tache rouge. Un divan. En moins de temps qu'il ne faut pour questionner la présence d'un tel objet au sein d'une forêt tropicale, te voilà allongée sur le velours capitonné.

Enveloppée d'une nature luxuriante, ta nudité se détache brillamment au sein de riches nuances de verts. Alors seulement, la faune se dessine. À plumes, à poils et à peaux luisantes, les créatures te fixent en silence. Là, deux lionnes pacifiques. Derrière toi, la trompe élastique d'un éléphanteau ; là-bas, un macaque doré en face d'un oiseau de paradis et plus bas, un serpent ocre-rouge. Paisible bien que désarmée, tu observes tes compères bestiaux avec bonté. Voilà que ta présence dans ce tableau foisonnant semble en compléter l'équilibre. L'atmosphère est lourde et chaude si bien que l'humidité perle déjà au creux de tes seins. Quant à la luminosité, elle est jaune et douceuse, tamisée par la canopée. Immobiles jusque-là, les animaux tressaillent à l'unisson quand une note piquante vient percer votre tranquillité.

Une musique envoûtante qui s'échappe d'une musette invisible éveille tes sens indolents. Caché dans l'ombre, un personnage sylvestre et sombre joue une salve de notes aux sifflements délicieux. Chacune des créatures de ce tableau incongru se laisse bercer par la mélodie fantastique aux accents hypnotiques. C'est alors que tu comprends la composition d'une telle scène. Te voilà transportée au sein même de la toile la plus célèbre d'Henri Rousseau.

Mais à peine le mystère dévoilé, le serpent se tortille et semble se transformer. L'éléphant se dégonfle et s'envole en chuintant comme un ballon de baudruche. Les plantes merveilleuses se retrouvent empotées, les lionnes s'aplatissent, le singe et l'oiseau somptueux se métamorphosent à leur tour mais en quoi ? Dans cet évanouissement surréaliste, il ne reste plus que toi, affalée sur le divan écarlate.

En équilibre au seuil de tes paupières... tu constates que ces dernières se rapprochent dangereusement. Tu es déjà en route vers un autre voyage, le temps n'a plus de prise, l'espace se distend. Ainsi débarquée dans la pénombre, des parois moelleuses et pourpres se dessinent autour de toi.

Hestia Maillet-Contoz

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #32

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Ainsi débarquée dans la pénombre, des parois moelleuses et pourpres se dessinent autour de toi. À ce moment précis de ta vie suspendue, tu vois rouge ou quasi (magenta à 82%, jaune à 74% et noir à 54%) et tu hurles : asseeeeeez ! Les expéditions hallucinées, le retour infini du refoulé, les acrobaties, les cacophonies, le gluant, le puant, le cendré : c'est pas bientôt fini ? Le confinement est pesant, mais l'échappée n'est pas à ce prix.

Tu réclames le connu des chemins parcourus. Manosque-des-Plateaux, ici son ruisseau ; au loin, le blé haut. Ça, oui. Les gens du pays, tu viens à eux d'un pas tranquille, les yeux baissés, tout éblouie de soleil. Tu les salues d'un mouvement de tête visible de vous seuls et cours te cacher dans la colline pour écouter les bruits de la terre et du vent. Savent-ils que tu y guettes le renard de printemps ? Avant la nuit, tu cales ton piège d'un geste sûr. Et de tes doigts graciles, tu reviendras plus tard tordre le cou de la bête qui se meurt. Du sang froid, de la réflexion et aucune imagination.

« L'imagination, c'est pour les cons, » assènes-tu à la mère Duchène qui passe par là, avec ses pinceaux (était-ce des poireaux ?) et son douanier Rousseau. L'imaginaire, et pour quoi faire ? Dans ta vie à toi, tout est blanc et lisse. Une chambre calme aux volets clos. De la méthode, de la rigueur, du repos. Et la contemplation de la petite mécanique du monde. Le ballet inanimé de ce qui connaît sa place et ne se plaît qu'à l'endroit désigné, destiné. Le va-et-vient des questions qui ont toutes une réponse, même à l'alinéa, en minuscules caractères, oui là, tout en bas. C'est petit, mais c'est écrit. Et le silence. Le silence d'une pièce bien rangée, d'une tâche terminée, d'une consigne respectée. De la discipline, de la distance et de la propreté. Ton fantasme (un peu flippant) devenu réalité. Confinééééé... Délivrééééé...

Et pourtant – au lendemain de ton grand soir, te voilà : descendue de ta colline, ta renarde sous le bras, en bottes boueuses, turban crasseux et peignoir grenat. Te voilà en étoile de mer à te rouler par terre et à pleurer la mamma (qui ne viendra pas). Te voilà à supplier qui pourra ou voudra te sortir de l'enfer de nos portes, trappes, escaliers, chutes et fracas.

Lasse de tant de luttes, tu pleures ce qui résiste et renonce à la fois. Tu pleures la perte de la mémoire et de la certitude de soi. Tu pleures des exemples inimitables – et inutiles – de vertu. Tu pleures toutes ces vies douces, indolentes et faciles que tu n'as pas vécues. Tu pleures et tu oublies que depuis Napoléon, il n'y a plus de révoltes, il n'y a que des révolutions.

Alors, ces larmes, qu'en fait-on ? Pour ta cousine Alice, une potion ? Une eau merveilleuse pour la vieille créature et sa flotte de tortues ? Un philtre d'amour qui te fera poursuivre le premier être venu ? À cette idée, du mur qui se lézarde, jaillit Zénobie.

Florence Prieur

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #33

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

À cette idée, du mur qui se lézarde, jaillit Zénobie.

Le chien ? Non, la ville de tes désirs. Alors d'un seul coup comme par magie, tes larmes s'effacent, tes yeux s'ouvrent avec béatitude. Tu y es revenue, enfin. Toutes les saugrenuités de tes expéditions prennent enfin un sens, cette quête t'amène ici, là où tu es bien, là où le plaisir chante et la lumière est si vive qu'elle te masque la vue. Pas de chance, tu n'as pas pensé à prendre tes RayBan. Avec toutes ces émotions épiques ton esprit s'est embrouillé. Qu'à cela ne tienne, tu vas aller t'acheter dans le premier magasin venu une paire de binocle ou un couvre-chef dernier cri. Tu es visiblement dans la ville de tes désirs, alors tes désirs sont des ordres, n'est-ce pas ?

Pourtant, tu déchantes assez vite : de pas en pas, tu ne crois pas âme qui vive, pas un chien, pas un chat, pas un rat, pas une miette. Boulangerie, pâtisserie, quincaillerie, supermarchés, boucheries, papeteries, sandwicheries, théâtre, musées, drogueries, tabac-presse, vendeurs de cigarettes électroniques, fleuristes, station-service, coiffeur, salon de thé, restaurants, fromagerie, librairies, toutes les devantures te montrent porte close. Tu te sens alors un peu flouée : la ville des désirs sans aucune possibilité matérielle, tu t'es clairement fait arnaquer. Alors que ton esprit médite sur le juste désir décroissant et la simplicité ordinaire, tu sursoutes au son d'une voix familière et criarde. Ton corps se crispe, tu sens la sueur perler, tu voudrais faire demi-tour, mais tu es entraînée malgré toi vers la fenêtre ouverte surplombée de lierres d'un imposant bâtiment arborant la devise liberté égalité fraternité. Tu te penches à la lucarne et tu la vois, Madame Duchêne, face à une classe disciplinée, vêtue d'uniformes bleu marine et kaki. Un sympathique dress-code. L'impitoyable professeure tient à la main un vieux Bescherelle aux pages effritées, à la page verbe pronominal du premier groupe à tous les temps confondus, « se confiner ». Face à elle, une armée de robots entêtés récite « Je me confine, tu te confines, il se confine, nous nous confinerons, vous vous confinez, ils se confineront ».

STOOOOOOP !

Tu ouvres les yeux, hors d'haleine, la gorge sèche, le sang bat dans tes veines au rythme d'une musique endiablée. La pièce où tu te trouves est éclairée timidement par une lampe de chevet constituée d'une grosse ampoule ronde et d'un socle entouré d'une corde d'escalade. Tu aurais pu te dire que c'est d'un bien mauvais goût, mais la lumière dégagée par l'ampoule est agréable, apaisante, alors ce n'est pas vraiment un problème. Au-dessus du lit, des dessins d'enfants, des cartes postales jaunies, une statue romaine dans son plus simple appareil, un portrait de chef indien, une queue de baleine plongeant dans l'eau. A tes côtés, une petite princesse dort, elle porte une jupe parsemée d'étoiles, une licorne arc-en-ciel sous le bras, et respire profondément.

Assoiffée, tu te hisses difficilement hors du lit, tu marches à tâtons vers un long couloir obscur au fond duquel tu devines une faible lueur. Attirée comme un aimant vers cette source lumineuse, tu marches, tu marches, tu marches...

Laetitia Latapy

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #34

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Attiré comme un aimant vers cette source lumineuse, tu marches, tu marches, tu marches...

Tu regardes autour de toi. Tu devines une pièce exiguë, sans vie, juste éclairée par une lumière tamisée qui émane d'une petite lampe posée en son centre. On perçoit mal les parois. Il n'y a pas de plafond.

Tout est confus, tout est froid.

Tu te demandes comment en sortir ? Tu décides d'en faire le tour. Tu poses ta main sur un mur et tu avances. Tu longes la paroi doucement, tu la caresses presque de ta main. Ce mur te semble familier.

Tu tournes vite en rond. En carré, plus précisément. Il doit pourtant bien y avoir une sortie. Tu accélères.

Tu te mets à courir de plus en plus vite. Tu as soudain une vision de ton poisson rouge, Arthur. Lui aussi tournait dans son bocal comme un lion en cage. Tu réalises que vous tournez tous les deux dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, toi et Arthur. Ça te dérange presque. C'est même exaspérant. Pourquoi sommes-nous obsédés par les rituels ? Pourquoi répétons-nous encore et toujours les mêmes gestes ?

Pourquoi choisissons-nous toujours la même place à la table du dîner ? Pourquoi enfilons-nous toujours nos chaussures dans le même ordre, la gauche et puis la droite ? Pourquoi tournons-nous toujours dans le même sens dans un bocal ? Ou dans une petite pièce obscure ? Ça rend dingue la routine ! Tu changes de sens, comme ça, pour voir. Et tu la vois, là, sur le mur en face de toi. Tu t'approches, tu te mets face à elle.

15 cm en hauteur, 10 cm en largeur, jaunie par le passé, un cadrage optimal, fond blanc. Le visage sourit, illuminé par un éclairage latéral. Des yeux verts. De grands yeux verts. Ils te scrutent, ils t'observent. Une coiffure blonde, tirée en chignon à la Kim Novak, dans Vertigo. Ce regard, mais quel regard. Ça devient gênant, il ne te lâche pas. Tu fais un pas en arrière. Il est encore là posé sur toi. Tu t'avances. Toujours là. Tu te décales, il te suit. Il faut t'y soustraire, ça finit par t'effrayer la façon dont ce regard te fixe. Tu reprends ta course. Toujours plus vite. Tu repasses devant Kim et tu accélères à nouveau. A bout de souffle, tu t'arrêtes devant la photo vieillie. Tu y penses. C'est elle, ça ne peut être qu'elle. Cette fille qui était là, à ton chevet, quand tu t'étais subitement réveillé du coma artificiel dans lequel on t'avait plongé. C'était il y a des années. Un des fléaux du siècle, qu'ils disaient. Un truc que beaucoup n'avaient pas vu venir et qui a finalement trouvé le moyen d'atterrir chez toi. Tu ne sais pas trop comment il est rentré. Un virus. Une vraie saloperie. Tu ne te souviens de pas grand-chose. Juste des yeux de la fille quand tu t'es réveillé. Tu parles à la photo. Tu lui dis merci. Elle ne répond pas mais là au fond de son regard, tu entrevois le début. Le début de la suite. Ses yeux fixent un point derrière toi. Tu te retournes et tu découvres un passage obscur. Tu t'y engouffres.

Un gars te réveille un peu brutalement. Tu sens sa main qui secoue ton épaule. « Vous allez bien ? Vous avez l'air fatigué ». Autour de toi des montagnes à perte de vues. Tu es là, encore endormi, adossé à un rocher. Tu t'es arrêté là. Ça faisait 12 heures que tu courrais. Tu as la vague impression de sortir d'un rêve. Tu l'as lu dans un bouquin. Quand tu cours depuis trop longtemps, tu perds tout sens de la lucidité. Ton esprit vagabonde. Tes mouvements deviennent saccadés, quasi mécaniques mais ta pensée, elle, elle s'évade.

« Vous courez depuis trop longtemps, il faut vous arrêter » te dit le gars. Tu lui expliques que non, tu ne peux pas. Courir c'est le sens de ta vie. Tu te l'es promis un jour à la sortie d'un hôpital. Ne jamais arrêter de courir. Alors tu te lèves, tu titubes un peu mais tu repars. Là devant toi tu aperçois la fille de la photo.

Tu t'imagines la rattraper mais tu ne peux pas. Elle disparaît soudain.

Tu t'approches de la falaise. On est en été. 18H17. Des nuages menacent. Une échelle caresse le flanc de la montagne. Tu mets ton pied sur le premier barreau. Tu as peur mais tu descends.

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #35

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu t'approches de la falaise. On est en été. 18H17. Des nuages menacent. Une échelle caresse le flanc de la montagne. Tu mets ton pied sur le premier barreau. Tu as peur mais tu descends.

Le premier barreau est enduit d'une substance odorante, graisse marine, couleur de rouille, des paillettes oxydées s'échappent du tube métallique, sensation de perdre ton visage, il coule il s'émiette il se disperse sur la plage en bas et tu te demandes si ta mère ou Madame Duchêne seraient encore capable de te reconnaître si elles te croisaient par hasard au coin d'une rue ou sur le goudron d'une route – est-ce que tu iras encore par les routes ? – tu n'as pas le temps de laisser cette question se déplier dans ton ventre comme un vieux chat lascif, ton pied a vrillé, ça glisse, ça glissait, ton pied a perdu le contact avec l'échelle, tu es en train de tomber, tu ne sais pas vraiment si tu as le temps de te le dire, te dire ça : je tombe, le temps ne passe plus pendant la chute, devenu de l'air dans le ventre, je tombe, tu tombes, et tu viens de toucher terre, ce n'était pas très haut, tu poses ta main sur l'échelle, c'est maintenant que tu as peur, tes jambes flageolent, la plante de tes pieds irradient dans le reste de ton corps, tes coudes, ça t'étonne, tu as les pieds dans les coudes c'est étrange, chaud partout sur la peau.

Elle est là, devant toi, elle te regarde. Elle porte un jean replié jusqu'au mollet, un débardeur rouge, et des cheveux accrochés par un simple petit élastique jaune.

Tu en as marre des chimères et des mirages, marre des rêves et des projections, tu en as marre de te raconter une histoire et des cauchemars, tu voudrais que la peau de cette apparition soit une vraie peau, que ses cheveux sentent le bitume et le diesel, tu voudrais que rien ne soit idéal, que quelque chose de très quotidien très ordinaire se passent entre vous deux, du ridicule ou du tragique, pas de virtuel surtout pas de virtuel, tu en as marre d'être constamment ballotté d'une porte à une autre – fatigue des couloirs peuplés de fantômes et de souvenirs, fatigue des clés qu'il faut toutes essayer comme Alain Delon quand il vole une DS dans un film de Melville, fatigue de ta solitude de samouraï, fatigue des échelles et des chausse-trappes, fatigue des collines et des tempêtes – tu voudrais te faire insulter, bousculer sans excuse, tu voudrais entendre des gens râler et courir dans les couloirs du métro qui pue, tu voudrais te faire éclabousser par un poids-lourd dont le conducteur chauve viendrait de jeter son mégot dans le caniveau, tu voudrais glisser sur une merde de teckel à poil ras, tu voudrais des incidents techniques et des incidents voyageurs, des pannes et des bouchons, tu voudrais des injures et des regards mauvais, hostiles, tu voudrais le luxe de pas de regards, aucun regard, tête plantée sur le sol et tes pieds qui foncent, foutez-moi la paix, tu voudrais sentir que les autres te gênent t'empêchent, tu voudrais qu'un scooter passe au rouge, pouvoir lui hurler la pire des horreurs, tu voudrais pester contre le fumeur et lui prendre une taffe, tu voudrais calmer ton exaspération pour ce corps lymphatique qui te retarde à la caisse d'une librairie, d'un cinéma, d'un théâtre, d'un opéra, d'un magasin, d'une échoppe, d'un stand sauvage, d'un étal douteux, tu voudrais hurler sur les clients du bar d'en bas qui sont bourrés comme tu sais pas quoi, les rejoindre, tu voudrais du bruit, de la fureur, une vie pas qu'un destin, tu voudrais la lumière d'août sur les boulevards de ceinture, marre qu'on répare les vivants, tu voudrais des souris et des hommes sur la place, tu voudrais suivre les pistes de la Grande Ourse avec des grands, des ragazzi, des femmes non-rééducatibles, tu voudrais qu'on t'enseigne encore une fois l'art de te perdre dans une boutique obscure.

Lacération du ciel, un éclair, le tonnerre frappe, il est 18H16, c'est toujours le printemps, impression que les aiguilles de ta montre – qui porte encore des montres ? – tournent à l'envers. L'orage a éclaté. Tu es peut-être encore vivant, tu n'en es pas très sûr.

Ce que tu vois ressemble à – une chambre, mais pas la tienne.

Plus de barreaux, plus de falaise, tu pensais descendre – tu remontais.

Tu sens une pression sur tes phalanges.

Elle est là, devant toi, elle te regarde.

Elle ne porte pas de jean replié jusqu'au mollet, pas de débardeur rouge, et ses cheveux ne sont pas accrochés par un simple petit élastique jaune.

Elle est entièrement recouverte de plastique.

Tu ne devines que ses yeux mais tu la reconnais.

Kim Novak.

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #36

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu ne devines que ses yeux mais tu la reconnais.

Kim Novak.

Et le plus dingue, tu te diras plus tard, après le déconfinement et tout ce qui s'ensuit – la reprise d'activité fulgurante, les sanctions à l'égard du personnel soignant qui avait eu l'effronterie de rappeler au gouvernement ses promesses, la course à la consommation et l'abandon de tout rêve d'un monde plus vert, plus équitable et plus responsable... – le plus dingue, donc, fut que, derrière son masque FFP3, tu l'aies reconnue. Parce que le plus souvent, le cinéma d'Hollywood te laissait indifférente. Mais à 13 ans tu séchais les cours de travaux manuels pour les projections des Hitchcock en copies neuves dans une salle humide du quartier latin. Et là, c'était bien l'énigmatique blonde de Sueurs Froides.

Pour montrer qu'elle ne t'impressionne pas, tu engages la conversation.

- Moi aussi, j'aurais pu faire du cinéma.

Kim-en-plastic n'est pas très éloquente, mais tu as tellement envie de conversation après six semaines à tourner dans un trois pièces à Montélimar, que tu insistes.

- Franchement, j'étais douée. Seulement, pour l'examen du conservatoire, j'avais une scène à la con dans une pièce des années 50 dans laquelle je devais fumer. Seulement tu vois, je voulais pas fumer pour de vrai parce que j'étais asthmatique et la prof ne m'a pas laissé présenter ma scène. Mais j'aurais pu.

Comment interpréter le silence de Kim ? Douteux, cynique, impressionné ?

- Bon, faut dire, j'étais petite. Pas très longiligne. Des traits un peu quelconques. Mais au cinéma, y a pas que le physique qui compte.

Silence dubitatif. Kim se garde de partager son opinion. Tu promènes tes yeux autour de la pièce. Quatre murs jaunis, un bureau en métal, deux chaises, une armoire à rideaux cabossée. Un décor de salle d'interrogatoire dans le pur style Bucarest 1982... ou Pretoria ou Santiago du Chili. Au cinéma, les salles d'interrogatoire se ressemblent toutes. Dans la vraie vie, tu n'en as jamais vu.

- J'aurais pu être réalisatrice aussi. Ou scénariste, j'ai une bonne oreille pour le dialogue. Mais mon père voulait que je reprenne la boîte.

- Do you ever take responsibility for anything ?

La poupée parle ?

- Vous voudriez que je prenne mes responsabilités pour quoi, au juste ?

- Your failures. Your inability to follow anything through.

- Vous débarquez de votre ranch de lamas dans MON échappée intérieure pour me faire de la psycho à deux balles ?

- Tu viens de dire que t'en as marre des chimères et des mirages, non ? Get yourself a life.

Touché. Parce que quand tu repenses à Charles aux espadrilles rayées, tu sais qu'il avait de grands espoirs pour toi. Et aujourd'hui tu donnes soixante heures chaque semaine des plus belles années de ta vie à pondre de l'optimisation des coûts pour un marchand d'engrais.

- Ok, après la pandémie, je change de vie.

Et là, t'y crois. Déjà, tu arrêtes de te fouler les chevilles. Pour construire quelque chose d'utile, de beau pour l'oiseau.

Tu vas coudre, peindre, danser, marquer l'humanité, protéger les pangolins et les requins, inventer la machine à capter le CO2, ramener la paix au Yemen, vider les camps de réfugiés...

Tant de résolutions te soulagent. Tandis que tu te sens grandir, embellir, devenir quelqu'un, un vêtement soyeux t'enveloppe, le vêtement follement classe d'une femme qui en impose, qui a du répondant, qui compte plus de suiveurs sur Instagram qu'une vedette sur le déclin. Tu sens éclore une âme de leader. Incessamment, tes discours enflammeront les foules.

- Why not start now ?

- Now ?

Elle est folle, now c'est pas possible, on est confinés, les hôpitaux saturés, la courbe du virus vertigineuse. Now tu as le frigo à remplir, du PQ à dénicher, les cours de Pilates à suivre, tes parents à rassurer, une nouvelle plateforme de visio à tester. Mais pendant que tu cherches une explication parfaitement convaincante, retentit le « ping » d'un ascenseur. Dans le mur à ta droite, s'ouvre une porte.

- So ?

Face aux yeux défiants de Kim, tu avales tes excuses.

La porte coulissante révèle l'intérieur d'un ascenseur d'hôtel de la belle époque. Un groom sorti de Grand Budapest Hôtel incline légèrement la tête.

- Kakoy etazh?

- Le bureau du DRH, s'il vous plaît.

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #37

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

La porte coulissante révèle l'intérieur d'un ascenseur d'hôtel de la belle époque. Un groom sorti de Grand Budapest Hôtel incline légèrement la tête.

- Kakoy etazh?

- Le bureau du DRH, s'il vous plaît.

Le groom ferme alors les yeux et aussitôt l'ascenseur s'ébranle. Lorsqu'il rouvre les paupières, la porte s'ouvre et tu peux sortir.

Tout en te saluant d'un léger signe de tête, il te tend un objet étrange.

C'est un kaléidoscope magique.

Tu le portes à tes yeux et le tournes lentement, tu entends d'abord le léger crissement des petits cristaux colorés qui glissent doucement, puis tu te retrouves plongé dans l'univers inconnu et nouveau formé par leur agencement hasardeux.

Te voilà debout sur une surface extrêmement soyeuse qui pourrait être un immense pétale d'anémone mauve, tu ne sais pas trop.

C'est très doux sous tes pieds alors tu marches longtemps. Parfois tu enjambes ou contournes d'énormes perles de rosée dans lesquelles dorment d'adorables créatures à la peau diaphane.

Tu t'approches d'un cheval à la robe de velours noir. Ses sabots transparents brillent, ses deux yeux grands et profonds observent au loin.

Tu comprends que tout l'univers se reflète dedans, comme dans deux lacs opaques et transparents.

Tu y vois le ciel entier, les nuages, les feuillages des arbres, tous les chemins possibles, ainsi que toutes les montagnes.

A la surface du regard toute pesanteur a disparu, terres et roches vibrent en devenant légères.

Tu regardes aussi au fond des yeux du cheval.

Tu vois beaucoup de formes silencieuses et sages, comme des pierres rondes, une chouette d'ébène et même un cœur en ivoire.

Tu ressens une joie immense en contemplant tout cela, et tu as l'impression de comprendre.

« Quelle est ma question ? », te demandes- tu alors.

Tu ne parviens pas à t'en souvenir. Ce n'est pas grave, tu te sens bien, ici.

« Lequel des deux s'est éloigné de l'autre ? », te demandes- tu encore, en t'apercevant que le cheval noir a disparu.

Mais cela aussi, c'est sans importance.

Tu réalises que de toutes façons, grâce au kaléidoscope magique, tu peux comprendre.

Tu le places devant tes yeux et attends que les minuscules morceaux de verre finissent de chuchoter et de donner naissance à un petit vitrail rond, fait d'arabesques et d'entrelacs.

Tu entends alors battre dans l'air des rythmes africains. Des percussions frappent contre la peau tendue du ciel bleu et fendent les nuages avant de les éloigner.

Non loin de toi, assises sur un banc de bambou, deux jeunes japonaises éclatent de rire. Elles prennent des poses d'adolescentes alanguies par l'odeur sucrée des cerisiers, et font des selfies.

Tu trouves que c'est drôle. Tu as envie de leur prêter le kaléidoscope, mais tu as peur de les contrarier.

D'ailleurs, en t'approchant, tu réalises que ce ne sont que deux figurines de cire contenues dans une bulle de verre très fine.

« Comme c'est curieux ! », te dis- tu. Et en te demandant si tu rêves, tu portes le kaléidoscope magique à tes yeux, tu le tournes et observes les menus cristaux colorés qui vont te conduire ailleurs.

Magalie Tharaud

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #38

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

« Comme c'est curieux ! », te dis- tu. Et en te demandant si tu rêves, tu portes le kaléidoscope magique à tes yeux, tu le tournes et observes les menus cristaux colorés qui vont te conduire ailleurs.

Devant ton regard médusé, ils se déplacent tranquillement en dessinant d'agréables fresques diaprées. Puis, peu à peu ils se mettent à suivre un mouvement cadencé de plus en plus rapide, avant de se lancer dans une étonnante danse frénétique. Pour l'accompagner, les percussions africaines reviennent mais leur rythme est obsédant. Boum boum boum boum - boum boum boum boum ! Tétanisés, tes yeux ne peuvent plus se détacher de ce tube qui semble soudain vouloir t'emprisonner de l'intérieur. Tel Kaa, le serpent au regard hypnotiseur, le kaléidoscope te renvoie l'image de deux yeux cristallins inquiétants qui t'envoûtent lentement, inexorablement. Tout à coup, l'emprise puissante te fait chavirer de l'avant. Tes yeux te brûlent, tu veux les fermer...c'est impossible ! Tes pupilles se dilatent... tu penses qu'elles vont exploser ! Ton corps se dérobe, se désunit de toi, une force incontrôlable l'aspire vers le tube... Vidée de toute substance tu te sens glisser comme grains de sable dans un sablier, et tu ne peux rien faire contre.

Puis à l'intérieur, la machine s'accélère, elle te fait tourner de plus en plus vite dans une spirale aux couleurs rouge sang et noir funeste. Tu n'es plus qu'un regard, spectatrice d'un grand vide qui te happe et t'avale goulument. Si tu avais encore ta tête, tu sentirais qu'elle tourne, qu'elle tourne, qu'elle tourne douloureusement comme un manège infernal ! Tu n'as qu'une envie : que tout s'arrête ! Mais au contraire, tout s'accentue ! Des images incohérentes se heurtent à toi, te bousculent, tes yeux ne semblent plus où donner de la "tête" ! Tu traverses une pièce douillette, parfumée d'encens où de drôles de personnes à moitié dévêtues suivent une séance de méditation, de bien-être, de développement personnel sans se préoccuper de destins tragiques au dehors...tu as juste le temps de les trouver bizarres -quand même-. Tu croises une silhouette pressée, étonnante elle aussi...elle ne marche pas, elle ne court pas : elle vole ! Le regard épouvanté, essoufflée, elle fuit une ombre gigantesque effrayante qui veut l'engloutir. Tu ressens à son passage toute la détresse que peut vivre un être qui perçoit que la fin est proche, et l'étincelle de survie qui jaillit malgré tout. Tu as soudain le sentiment que ces images ne te sont pas inconnues... mais... tu n'as pas le temps de réfléchir ! Tu n'es qu'un grain de sable qui continue sa course folle dans cet engrenage diabolique. Ça tourne, tourne, tourne à n'en plus finir dans ce monstrueux colimaçon rouge et noir menaçant ! Visions achevées, scènes rapides continuent leur folle projection...sur une plage, une femme marche, les pieds ne frôlant pas le sol, elle se baisse et creuse un trou, en sort un drôle d'animal qui lui est totalement inconnu, elle se dit qu'elle aimerait bien le montrer à son fils... plus loin, un concert inattendu de Johnny (va savoir ?!) elle se dit qu'elle aimerait le dire à sa sœur super-fan ...

Arrêt sur image : ces moments, tu les as vécus, non ? Sinon, comment un simple regard peut-il percevoir des pensées ? Mais le tourbillon une fois de plus freine tes pensées en t'entraînant toujours plus loin, plus vite, comme dans une descente aux enfers. Tu crois vivre alors tes derniers instants et tu te dis : autant fermer les yeux et attendre que tout soit terminé !

C'est alors que la machine infernale semble se calmer. Le rouge sanguin s'éclaircit, le sinistre noir laisse place à des nuances de gris de plus en plus clair... le manège ralentit et stoppe enfin ! Tu ouvres grand les yeux... devant toi une lumière éclatante mais pas aveuglante t'offre peu à peu un tableau réconfortant : le visage souriant et apaisant de tes parents venus d'au-delà les cieux pour t'apporter une ultime caresse apaisante pour l'Après. Ton regard veut les rejoindre, mais tu restes prisonnière de ce maudit tube, qui tout à coup se remet en branle et te fait repartir en arrière à une vitesse vertigineuse.

Mais à présent, c'est une force aimante et enveloppante qui te tire vers le haut pour aller transmettre ton message d'Espoir. Une paix contagieuse s'est installée en toi, ton regard va retrouver ton corps, tu le sais...il te suffit de te laisser emporter toujours plus haut...

Nasséra Ferchiche

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #39

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Mais à présent, c'est une force aimante et enveloppante qui te tire vers le haut pour aller transmettre ton message d'Espoir. Une paix contagieuse s'est installée en toi, ton regard va retrouver ton corps, tu le sais... il te suffit de te laisser emporter toujours plus haut...

Tu fermes les yeux et attends le prochain arrêt. Tu as l'esprit apaisé. Tu es maintenant persuadé que tout ce que ce tube pourra t'apporter te sera bénéfique.

Tout est devenu calme autour de toi. Tu réalises que tu t'es endormi. Combien de temps ? Impossible de le savoir. Quand tu ouvres les yeux, tu fais face aux parois rouges de ce qui ressemble à une caverne très exigüe. Ces parois se soulèvent puis s'abaissent à un rythme régulier. Tu te demandes si en fait de parois il ne s'agirait pas de membranes appartenant à un être vivant. Tout ton corps est enveloppé d'une substance chaude. Il fait plutôt sombre. Tu te sens bien, comme si ta place avait toujours été ici. Ton esprit n'a plus conscience de l'existence d'un passé ou d'un futur. Il est tout entier consacré au présent. Tu aimerais pouvoir rester dans ce lieu pour l'éternité.

Mais soudain un rugissement retentit. Il te paraît extrêmement familier. Une deuxième voix te parvient de manière lointaine mais tu ne perçois que des syllabes indistinctes : « ou... ééé... a..a » Et soudain tu comprends que tu dois quitter ce lieu de toute urgence. Tous les flux énergétiques des membranes qui t'entourent t'ordonnent de partir. Ton corps et ton esprit ont inconsciemment compris qu'il était nécessaire de leur obéir. Les rugissements reprennent à intervalles irréguliers. Une source lumineuse te permet de découvrir l'existence d'un tunnel. Il ne te reste plus qu'à ramper en direction de cette lumière. Tu te laisses guider par cette voix qui te paraissait indistincte mais dont le son se fait de plus en plus proche. Le chemin est laborieux et tu es épuisé, mais tu sais que tu ne peux t'accorder aucune pause. La volupté dans laquelle tu te trouvais plongé précédemment n'est plus qu'un lointain souvenir et plus jamais ton corps et ton esprit ne retrouveront un tel état. Tu parviens enfin à extraire ta tête de cette cavité suivie par le reste de ton corps qu'une paire de mains gantée vient réceptionner. Tes yeux sont accaparés par une lumière blanche qui se trouve au plafond de cet environnement nouveau et tu ne parviens pas à en détacher le regard. Tu sens soudain comme une irrépressible envie de pleurer. Ton corps évacue un torrent de larmes et de cris qui semble ne jamais pouvoir s'arrêter. Tu as l'impression que toutes les peines du monde utilisent ton corps comme porte de sortie. Tes yeux quittent alors le plafond pour s'intéresser au contenu de cette pièce. Celle-ci est recouverte de carreaux d'une pâle blancheur et en son centre se trouve un lit dans lequel une lionne est allongée sur le dos. Sa crinière est trempée de sueur. Ses pattes avant sont recouvertes d'un drap bleu. Ses yeux sont rivés sur les tiens et un amour infini transparaît dans son regard. Elle rugit à nouveau mais contrairement aux rugissements précédents, celui-ci ne traduit pas de la souffrance mais une immense joie.

Puis tes yeux se posent sur le visage connecté aux mains gantées qui te tiennent. Tu fais alors face à la plus belle créature humaine que tu n'aies jamais contemplée. Tu chercheras en vain tout au long de ton existence les mots adéquats pour décrire le visage de celle qui te jette un sourire plein de bienveillance. Le flot de tes larmes ne cesse de s'écouler le long de tes joues si bien que la salle se trouve remplie d'une mare profonde d'environ un mètre. La femme te dépose alors à la surface de cette mare. Tu n'en avais pas pris conscience jusque-là mais ton corps est minuscule. Tu dois mesurer à peine plus de 40 centimètres. Ton instinct te dit de plonger, alors tu plonges. Tu explores les bas-fonds de cet étang salé et te retrouves face à une petite porte derrière laquelle les échos d'une fête te parviennent.

Marc Péguy-Nauroy

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #40

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu explores les bas-fonds de cet étang salé et te retrouves face à une petite porte derrière laquelle les échos d'une fête te parviennent.

Après toutes ces émotions, tu hésites un peu à rencontrer du monde, mais la curiosité est trop forte. Tu ouvres la porte. Tu découvres que tu es dans l'avenue Bourghuiaba à Tunis, en pleine fête de la musique, au milieu d'une foule qui danse et chante. Tu as retrouvé une taille normale, la joie autour de toi est communicative. Tu as envie de t'abandonner au mouvement, mais une main attrape la tienne et te tire. Tu n'arrives pas à voir le visage de cette femme, mais tu y devines un sourire. Elle va vite, te fait remonter l'avenue, tourner à gauche puis à droite, tu reconnais, tu sais, tu vas au Marché Central, tu retrouves les étals de fruits et légumes si bien rangés, chargés de couleurs et de vie. Tu entends les échanges, les sons de cette langue que tu n'as jamais oubliée. Vers le fond de grandes tables sont recouvertes de pétales de roses, tu as envie d'y enfouir ta tête, de te laisser embaumer par ces odeurs et la douceur des fleurs. Tout est si doux.

Mais la main te tire à nouveau, elle t'emmène à la Porte de la Mer-ou Porte de France-, où les enfants jouent avec les jets d'eaux et vous vous engouffrez dans la médina. Il y a toujours les marchands de souvenirs, ceux de foutas, de bijoux. Sur la gauche, tu marques une pause le temps d'attraper un makroust et de le laisser fondre et couler dans ta bouche. Les odeurs et les goûts n'abandonnent jamais le corps qui les accueillent. En haut, face à la mosquée Zitouna, tu reprends ton souffle. Tout va vite, trop vite. Tu supplies, tu as besoin d'une pause. Alors la main t'attrape à nouveau et te fait monter sur les toits. Des habits y sèchent, dansent au mouvement du vent léger qui berce. C'est bientôt l'heure du coucher de soleil. Les lumières de la fin de journée sont celles que tu as toujours préférées ici. Tu respirez, pleinement, pour la première fois depuis ton arrivée.

Et toi alors qui es-tu ? Toi qui me tires et m'entraînes dans ces souvenirs, dans ces rues à la poussière jaune qui m'ont abritée plusieurs semaines et que j'aime tant. Qui es-tu ?

Alors la femme, sans répondre, se retourne et tu réalises que c'est toi. Personne d'autre. Toi qui te fais face à toi-même. Alors tu te parles. Tu entends les sons profonds de celle que tu es, celle qui te rappelle que tu, nous, sommes constitués de toutes ces parcelles de nous. De tous ces morceaux de cœurs que nous avons laissés tout au long de notre vie. Éparpillés au gré des rencontres, des villes, des lieux qui nous ont touchés, que nous avons aimés. Et qu'il est bien idiot de s'en tenir éloigné, surtout en ce moment. Comme une négation d'une partie de soi. Elle te rappelle, que nous sommes pluriels, que nous sommes les voix des êtres qui arpentent nos vies, que nous sommes les sons d'avant, des peuples d'ailleurs, des villes pas encore visitées. Et que notre force réside juste là. Aux milieux de ces parcelles qu'on nous pousse à séparer, à diviser. Sois multiple pour devenir une. Tes yeux s'embuent de larmes, toi qui pensais à tort qu'il te fallait toujours choisir pour être. Et l'image de toi s'efface, te laissant seule sur les toits blancs de Tunis, le coucher de soleil qui t'ouvre ses portes. Te voilà apaisée, bercée par les sons de cette langue que tu reconnais, que tu comprends parfois, mais ne parles pas. Tout est différent, pourtant tout est à sa place. Il est des lieux que l'on ne quitte jamais.

Tu prends en toi ces voix, les odeurs, les couleurs, l'ambiance de la fête au loin qui continue depuis l'avenue, les endroits que tu n'as pas encore revus -le parc du Belvédère, le TGM qui emmène à la Goulette pour mettre les pieds dans l'eau, les fleurs de jasmin et d'oranger du jardin, l'appel du muezzin- mais chaque chose en son temps. Le voyage n'est pas fini, pouvoir se retrouver dans la multitude de ses parcelles éparpillées, est parfois long. Le soleil et ses lumières commencent à disparaître derrière les vêtements qui dansent. Une pièce de 1 dinar tombe dans tes mains. Pour la suite ça sera pile ou face. Tu embrasses pleinement Tunis une dernière fois, de tout ton être, et tu lances fort la pièce...

Mathilde Sotiras

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #41

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Une pièce de 1 dinar tombe dans tes mains. Pour la suite ça sera pile ou face. Tu embrasses pleinement Tunis une dernière fois, de tout ton être, et tu lances fort la pièce...

Tu rattrapes la pièce. Un bruit comme un vrombissement te monte aux oreilles. Ta vision se fait floue, l'air autour de toi se refroidit, tu fermes les yeux une seconde et portes les mains à ton visage pour dissiper cette sensation de malaise. Tu ouvres les yeux à nouveau. Tu te trouves dans un habitacle d'environ 1 mètre carré 100/100 plastique. Tu regardes avec étonnement ton visage dans le miroir, et tu comprends que tu es dans une cabine wc.

Tu appuies non sans une certaine appréhension sur le bouton « Flush » au-dessus de la lunette des toilettes, et le bruit caractéristique se fait entendre. C'est celui de la chasse d'eau des toilettes d'avion. Un son que tu as toujours associé à une chute, un appel du vide. Comme si le contenu de la cuvette était brusquement aspiré pour se dissoudre en tourbillon sous les airs.

Tu sors précipitamment des toilettes, en espérant que personne ne remarque cette peur ridicule. Tu te trouves maintenant à l'arrière d'un avion en plein vol. Tu te retournes et vois deux hôtesses de l'air absorbées dans une discussion qui semble très sérieuse. Tu essaies d'en saisir le sujet mais l'une d'entre elle te remarque tire avec une moue rageuse un épais rideau en velours bleu.

Tu te retournes alors vers l'avant de l'appareil et commences à avancer. Classe économique. L'avion est à peu près à moitié plein. À la recherche d'un indice, tu regardes les passagers. Il y a des couples, des jeunes, des vieux, des familles. Mais rien aucun détail particulier ne te frappe. Tu notes seulement que la plupart est en train de dormir. Tu fouilles dans ta poche et trouves un billet avec inscrit ton nom et 12 A. Alors tu te diriges vers ta place en espérant trouver en 12B une personne de ta connaissance. Sur ton chemin tu croises un petit garçon qui occupe l'entièreté du couloir. Il exécute pirouettes et arabesques et essaye d'attirer l'attention de sa mère qui semble plongée dans un magazine. L'enfant croise ton regard, effectue devant toi son plus beau saut, puis s'efface sur demi-pointes, les bras en couronne et l'air malicieux.

Tu es presque arrivé en 12 A et tu remarques que l'avion pique légèrement du nez. Tu as toujours eu peur en avion et un frisson te parcourt l'échine.

Arrivé au niveau de ta rangée, tu regardes successivement le 12 B, C, D, E, F, sans trouver aucun visage connu. Tu t'assoies tout de même à côté d'un homme approchant la cinquantaine, court sur pattes avec un petit ventre très rond au-dessus de sa ceinture.

Tu as l'impression que l'avion pique de plus en plus vers l'avant, alors n'y tenant plus tu demandes d'une voix très nonchalante à ton voisin :

« - Excusez-moi est-ce que nous devons atterrir bientôt ? Et l'homme te répond le plus calmement du monde.

- Non pas du tout. Vous me posez cette question parce que l'avion pique du nez ?

- Oui voilà mais je me disais que ça n'était qu'une impression certainement.

- Non non on pique carrément du nez. Vous n'entendez pas que les moteurs sont éteints ?

- Mais ça veut dire qu'on risque de s'écraser !

- Ah ça c'est certain.

- Mais alors pourquoi vous êtes si calme ?

- C'est que je n'ai pas de parachute, alors vous voyez je ne peux pas faire grand-chose. »

Durant toute cette conversation une hôtesse de l'air passe avec un chariot dans le couloir. Elle vend des produits en duty free. Lorsqu'elle te dépasse tu te rends compte qu'elle ressemble à ta grand-mère jeune, telle que tu l'as vu sur les photos.

Alors tu te lèves et la suis. L'hôtesse tire le rideau qui sépare la classe économie, de la business classe. Tu te glisses derrière elle et t'assoies vite sur le premier siège vide. Une autre hôtesse est déjà en pleine démonstration de sécurité. Elle explique comment déclencher un parachute, devant 10 passagers business harnachés.

Horriifié, tu fouilles sous ton siège mais tu ne trouves qu'un gilet de sauvetage. L'hôtesse avertit les passagers qu'ils ouvriront les portes de secours avant dans 5 minutes. Tu commences à chercher frénétiquement le parachute, mais tu te fais remarquer. L'hôtesse arrête sa démonstration et te demande de sortir ton billet. Tout le monde te regarde. Tu refuses, tu essaies de gagner du temps, tu argumentes, tu dis que tu vas prévenir tous les passagers de la classe économie. Ton seul but maintenant : que cinq minutes s'écoulent. Tu y mets toutes tes forces, comme pour les derniers 100 mètres d'une course. Tu réussis : cinq minutes se sont écoulées, la porte avant est ouverte, les passagers commencent à sauter. Tu décroches la seule et unique droite de ta vie dans le nez de l'hôtesse de l'air, te précipites vers l'avant-dernier passager qui se prépare à sauter, t'accroches à lui et le pousses hors de l'avion.

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #42

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu décroches la seule et unique droite de ta vie dans le nez de l'hôtesse de l'air, te précipites vers l'avant-dernier passager qui se prépare à sauter, t'accroches à lui et le pousses hors de l'avion.

Projetés dans les airs, vos deux corps s'imbriquent dans une danse mortelle. Il hurle, se débat. Tu t'agrippes à lui de toutes tes forces. Un instinct de survie dont tu te croyais dépourvu s'empare de toi. Tu n'as jamais eu aussi peur. Tu ne veux pas mourir. Pas maintenant. Lui non plus. Il se débat, te frappe. Vos deux corps enchevêtrés tombent dans le ciel à une vitesse vertigineuse. Il est tout ce qu'il te reste. Tu encaisses ses coups. Tu le serres au-delà de tes forces. Ton corps s'imprime dans le sien. Il te mord violemment. Tu ne sens pas la douleur, seulement ses dents pénétrer ta chair. Tu le mords à ton tour. Le goût de son parfum emplit ta bouche. Tu ne peux plus respirer. Tes doigts s'enfoncent dans son dos. Tes jambes encerclent son bassin. Tes yeux remontent vers son visage et se plongent dans les siens. L'air fouette vos corps déformés par l'attraction terrestre. Ses yeux te supplient. Il semble encore plus terrifié que toi. Ta main glisse vers la poignée de son parachute.

Tu tires dessus.

Alors que la voile de son parachute se déploie dans un fracas assourdissant, tu t'abandonnes. Tu le laisses planer. Seul. Ton corps a quitté le sien sans que tu le veuilles. Il a accepté avant toi l'injustice. Tu vois au-dessus de toi d'autres corps se sauver, accrochés à des voiles tendues par la gravité. Tu t'éloignes d'eux à 50 mètres par seconde. Ils deviennent de plus en plus petits. Tu ne peux pas t'empêcher de les regarder. Tu ne veux pas te retourner. Tu préfères ignorer la terre qui t'appelle à elle par une loi irrésistible. Tu écarter les bras et les jambes. Tu ralentis ta chute. Tu voudrais voler. Dans tes rêves, d'ordinaire, tu sais voler. Tu en es incapable. Les battements de ton cœur accélèrent jusqu'à l'implosion. Tes yeux quittent d'eux-mêmes la vision de l'injustice, des larmes les fuient pour rejoindre les nuages, ils se plongent dans le soleil. Transpercé par sa lumière, ton système nerveux se pulvérise pour t'offrir le spectacle de mille souvenirs qui envahissent ta rétine extatique.

Tu les vis à nouveau.

Tu les ressens.

La poitrine de ta mère, ses lèvres sur les tiennes, ses doigts dans tes cheveux, les bras tatoués de ton père qui te plongent dans une piscine, son corps massif de ferrailleur qui te guident face au haut fourneau d'une décharge, une odeur de poussière brune, de rouille et de métal envahit tes narines, l'aluminium et le plomb coulent comme lave en fusion dans des moules à lingots, ton premier jour d'école, ses larmes et ses rires, la sensation déjà d'être différent, d'avoir quelque chose à cacher, les insultes et les humiliations dans les vestiaires du collège, les visages des agresseurs, des bourreaux, de ceux nés avec un parachute se rappellent à toi. Tu t'affranchis de ce spectacle. Tu leur pardonnes. Tu les oublies. Tes larmes appartiennent aux nuages. Les mains consolantes des amants aux noms oubliés caressent alors ton corps, le goût de leur bouche envahit tes papilles, leurs souffles glissent sur ta nuque, leurs pupilles éjaculantes se dilatent dans les tiennes, tes doigts agrippent leurs cheveux, le pouls de ta mère ralentit sur son cou, tu l' observes, fasciné, jusqu'à l'arrêt total, ton père, écroulé sur le sol, pleure comme un enfant, le vent souffle dans les branches du saule pleureur planté le jour de ta naissance, une liberté qui ne te quittera plus t'envahit, toujours la même, dans les rues de Londres, de Bucarest, de Lisbonne, de Bangkok... Et tu penses à toutes ces autres rues que tu ne verras jamais et qui te manquent sans les connaître, à toutes ces libertés que tu ne t'es pas offertes. Tu ne veux pas laisser fuir les rues de Londres, c'est là où la liberté est née.

Tu figes le souvenir, tu le remontes et tu le rejoues.

Ta mère vient de mourir. Un amant ennuyeux te conduit dans un bar en sous-sol de Soho, tu souris poliment au videur et tu descends les marches du club vers une piste de danse où les corps se pressent et gesticulent sur I Gotta Feeling des Black Eyed Peas. L'amant ennuyeux te prend une bière au bar, tu t'assois à une table avec lui et tu regardes les autres s'amuser, tu les envies, tu n'as aucune envie de danser, tu en es incapable. Et là. I Gotta Feeling.

Tu le vois. Tu ne le connais pas mais ton seul et unique désir est à présent celui-ci. I Gotta Feeling. Tu n'as jamais vu danser quelqu'un comme ça. Tu n'as jamais vu des yeux comme les siens. Il te regarde. I Gotta Feeling. Tu lui souris. L'amant ennuyeux le remarque et s'efface élégamment. Tu vois l'apparition se diriger vers les toilettes. Tu engloutis ta bière et tu le suis. Tu te mets à la pissotière libre à côté de la sienne. Tu n'arrives pas à pisser. Tu te sens ridicule. Tu n'oses pas lever les yeux sur lui. Il a déjà fini, se lave les mains et sort. Tu te laves à ton tour machinalement les mains en te regardant dans le miroir. Tu te trouves sordide. Tu sors des toilettes et le cherches du regard. Il a disparu. Tu dois lui parler. C'est plus fort que toi. Tu te dis qu'il est peut-être sorti fumer une cigarette. Tu griffonnes ton numéro de téléphone sur un morceau de papier, traverses la piste et remontes à la surface. À l'extérieur, à l'exception du videur, la rue est déserte. Aucune apparition en vue. Tu fais quelques pas frustrés en scrutant les briques rouges de Lisle Street, éclairées par la lumière criarde des néons, et tu descends à nouveau les marches du club. En bas de l'escalier, il est là. Il te regarde. Il te sourit. Tu chiffonnes en dissimulant dans ta main le morceau de papier sur lequel tu as griffonné ton numéro. Tu le salues en anglais. Tu prends une grande inspiration et tu lui demandes s'il sort fumer une cigarette. En montant vers toi, il te répond que oui. Ton cœur bat top fort. En descendant lentement vers lui, tu lui dis que tu ne fumes pas. Son sourire s'élargit, magnifique. Tu ne parviens pas à soutenir son regard incandescent. Tu baisses les yeux. Vos corps se rapprochent. Tu relèves la tête, tes lèvres tentent un nouveau sourire mais restent figées. Une seule marche vous sépare. Il la franchit et te colle contre le mur. Sa langue plonge dans ta bouche. Tu glisses dans sa main le morceau de papier qu'il conservera toujours dans son portefeuille et sortira à chaque fois qu'il racontera votre rencontre à vos ami.e.s. Tu t'accroches au goût de ce premier baiser. I Gotta Feeling.

Tu te dis que c'est tout ce qui compte. I Gotta Feeling. Tu te libères des parachutes. I Gotta Feeling. Tu te libères de l'envie d'avoir voulu en posséder un. I Gotta Feeling. Tu te libères de toutes les luttes stériles d'avoir voulu appartenir aux mondes qui ne sont pas les tiens. I Gotta Feeling. Tu te libères de tout ce temps perdu. I Gotta Feeling. Et tu visites en rêve toutes les rues que tu ne connais pas. I Gotta Feeling.

Tu commences à apprécier la chute.

Noir.

Ton corps est collé au fond d'une piscine. Tu ouvres les yeux. L'eau entre dans tes narines. Tu bois la tasse. Tu te débats pour remonter à la surface. L'air emplit tes poumons. Là, au bord de la piscine, quelqu'un te tend la main. L'eau sur tes yeux déforme sa silhouette. Tu ne sais pas qui c'est. À bout de souffle, tu nages en direction de cette main tendue...

Yann Verburgh

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #43

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Ton corps est collé au fond d'une piscine. Tu ouvres les yeux. L'eau entre dans tes narines. Tu bois la tasse. Tu te débats pour remonter à la surface. L'air emplît tes poumons. Là, au bord de la piscine, quelqu'un te tend la main. L'eau sur tes yeux déforme sa silhouette. Tu ne sais pas qui c'est. À bout de souffle, tu nages en direction de cette main tendue...

STOP. Impossible d'aller plus loin. Mu par le puissant appel de tes sens en éveil, ton instinct te souffle de ne pas saisir cette main qui se tend. L'espace autour de toi et la matière qui te porte s'effondrent à nouveau. Tu t'enfonces un peu plus dans les profondeurs de ton être. C'est le moment de TA rencontre... Autour de toi se joue un combat acharné : tout n'est que vie grouillante insufflée par ton élan de vie, particules essentielles et mouvantes s'écoulant inexorablement vers un ailleurs qui t'attire irrésistiblement. Emporté par le flux tourbillonnant, c'est ton esprit qui chavire et s'accroche à l'espoir d'atteindre cet inconnu...

PAUSE.

Le temps s'arrête, c'est la fin de ce nouveau voyage. Te voilà enfin arrivé, coquille d'huître échouée, rescapée des tumultes des vents et des marées. Une brise pure et légère parcourt ton visage s'insinue en toi et caresse doucement les parois de tes poumons endoloris, arbres de vie trop longtemps privés d'air. Savourant avec délectation cet instant de calme, tu rouvres enfin les yeux, ébloui par la beauté du nouveau monde qui t'entoure. Tu t'abandonnes à la contemplation d'une nature luxuriante dont les camaïeux verdoyants et gracieux t'émerveillent. Chaque détail de ce paysage, à sa manière, en se parant de la douce lumière de ce jour singulier, te salue et semble t'inviter à le rejoindre. Soudain, une nuée multicolore de lépidoptères s'envole. Électrons libres, aiguilles folles d'une boussole désorientée, ils t'invitent dans leur sillage. Tu te délectes avec eux d'un capiteux parfum. Les molécules odorantes envahissent ce qui reste de ton humanité et dans un long frisson, te parcourent de la pointe des pieds à la plus fine écaille de tes cheveux.

REGARDE.

Spectateur de ta vie, tu assistes à TA renaissance. Au chant mélodieux d'un oiseau, chaque segment de ton corps endolori s'anime enfin un par un. Quelle sensation étrange... tu rayannes... la nature végétale te va bien. Tu te lèves. Au loin tu l'aperçois, paré de mille couleurs, l'oisillon céleste. Il t'indique le chemin. Centimètre après centimètre, tes pieds s'extirpent des racines profondément ancrées dans ce sol nourricier. Tout ton être lutte et pourtant s'accroche : c'est TA terre. STOP. Tu te retournes une dernière fois et tu contemples cet espace vert et tranquille. Le ruisseau qui dans ses eaux inhospitalières t'a conduit jusqu'ici est redevenu calme. Le sol, qui t'a toujours semblé si insignifiant, devient l'espoir d'un nouveau monde. Mais toi, fidèle à ta nature paradoxale, tu voudrais fuir, parcourir d'autres espaces de liberté encore. La peur te prend aux tripes. Tu fais volte-face, malgré tout.

Tu fais volte-face et RIEN. Étendue désertique contrastant avec la fertile luxuriance où tu te trouvais l'instant d'avant. Ici c'est l'absence de vie qui te fait tourner la tête. Rien... nulle chose sur laquelle poser ton regard. Rien. Que veux-tu faire maintenant que tout reste à faire ? Et pourtant loin, très loin, tu sembles discerner un minuscule espoir de vie... Tu foules les aspérités de ce sol lunaire aux éclats acérés et froids. Ils te lacèrent la chair, mais tu avances courageusement et plein d'espoir vers ce qui te semble être une oasis dans cet amas rocheux.

Marion Sirop

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #44

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu foules les aspérités de ce sol lunaire aux éclats acérés et froids. Ils te lacèrent la chair, mais tu avances courageusement et plein d'espoir vers ce qui te semble être une oasis dans cet amas rocheux.

« Oui, il n'y a pas d'autres choix que d'avancer courageusement et plein d'espoir, sinon mourir là. » Mais tu ne veux pas mourir, tu n'es pas arrivée jusqu'ici pour abandonner. Tu n'as pas vécu toutes ces histoires, ces rebondissements, tu n'as pas traversé tous ces paysages, saisis tous ces parachutes pour crever ici au milieu de nulle part dans ce désert. Tu vas marcher coûte que coûte vers ce qui semble être une oasis.

C'est un ciel clair rempli de l'éclat d'une lune énorme. Sa lumière inonde l'immensité. C'est un ciel plein d'étoiles. Il fait froid, l'air est vif. Il te faut profiter de cette lumière pour avancer. Avancer avant que le jour se lève, que le soleil ne te rende vulnérable, avancer sans être vue ... Tu déchires ton foulard pour te protéger les pieds de ces pierres anguleuses qui jonchent le sol. Tu prends une grande inspiration et go ! go ! go ! Tu as presque envie de courir tant l'impatience te prend le ventre, tant la curiosité te pique. Dans cette nuit diaphane, seuls le bruit de tes pas sur les cailloux et celui de ton souffle court brisent le silence. Lorsque tu t'arrêtes on entendrait presque la terre tourner.

Silence.

Soudain ... tu entends un frémissement, comme une brise, puis un bruit sourd surgit ... il vient de loin. Au fil de tes pas, ça se rapproche. Le frémissement lentement devient vrombissement. Tu marches. Maintenant c'est un halo poussiéreux que tu perçois très loin. Tu stoppes net pour écouter. Est-ce ton imagination ? Est-ce la faim et la soif qui te taraudent qui transforment ta perception du réel ? Tu reprends la marche, tu accélères, tu n'as plus mal aux pieds, tu veux voir ce qui approche ... c'est encore trop loin, trop confus.

La masse poussiéreuse semble grossir. Le vrombissement s'intensifie, se fait plus grave. L'air siffle. Tu te mets à plat ventre, les bras en croix, une oreille collée au sol. Ton corps tout entier est secoué par la vibration. Qu'est-ce que c'est ? La terre tremble. Que faire ? A 360° il n'y a nulle part où aller pour s'abriter. Tu décides d'avancer, continuer et tu te dis intérieurement : « Je n'ai pas peur ! Non !!! je n'ai pas peur !!! » Tu marches, tu cours et tu n'as pas peur et tu te le répètes encore et encore. La masse poussiéreuse remplit maintenant l'horizon, le vrombissement se fait assourdissant. Des silhouettes se dessinent, le vrombissement c'est un galop... Des chevaux, des dromadaires aussi ou seraient-ce des chameaux ? Des cris ! tu entends des cris, c'est ça ! des cris qui impulsent les montures. Ce sont des cris de femmes. Elles jaillissent de la poussière par centaines. Le spectacle est impressionnant, puissant, grandiose, imposant, saisissant !

Le galop se rapproche et la horde finit par s'arrêter à quelques dizaines de mètres de toi. Tu restes là, bouche bée, étourdie, ébahie face à tant de majesté. Il y a là tous les peuples de la terre, sous tes yeux, réunis. Des femmes, il n'y a que des femmes. Alors que lentement la pluie de lune fait place à la douceur de l'aube, la diversité des costumes, des coiffes, des tatouages et des montures contraste avec la nudité du décor. La richesse des regards et des attitudes, ensemble sous la même bannière paisible, est éblouissante. Le cliquetis des bijoux danse avec le souffle haletant des pur-sang. Unité.

Une gazelle se dirige vers toi et te tend un alezan. Sans un mot, tu t'exécutes et au son de stridents « yaaah, yaaaah !!! » tu t'envoles avec elles dans ce flot de poussière, de musc et de chair. Où vas-tu ?... Qu'importe ! Tu entendais des cris ? Là, tu entends leurs chants. Ce sont les chants du ciel et de la terre, qui ensemble mais pas à l'unisson appellent à l'aube nouvelle dans la folie du monde.

Après des heures, peut-être des jours et des nuits, le galop devient trot. Puis, un matin, le voile de poussière se dissipe ... Tu entres.

Sophie Charbit

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #45

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Après des heures, peut-être des jours et des nuits, le galop devient trot. Puis, un matin, le voile de poussière se dissipe... et le rugissement des sabots résonne différemment : c'est une vallée. C'est de là qu'elles viennent, de cette vallée qu'elles ont quitté pour cause de Grande Lune. C'est là qu'elles reviennent aujourd'hui, pour la cinquième saison de cueillette et de récolte qui démarre demain.

Les hommes attendaient leur retour. Tu vois qu'il n'y a pas d'enfants, c'est un peuple sans enfants, tu n'imaginai pas que cela soit possible. Tous se retrouvent dans une immense joie, s'embrassent et se tiennent longuement : le périple a été long cette année, les hommes commençaient à s'inquiéter. Quelque part au fond d'eux, ils savent qu'une année les femmes ne reviendront pas, c'est écrit dans l'histoire de leur peuple.

Chaque cavalière retrouve son foyer, et, en les regardant faire, on peut reconnaître chacune d'elle. N°1 est attendue par un homme aussi grand qu'elle, peut-être encore un peu plus, avec grandes mains et des yeux doux, une épaisse barbe au rire franc. Il lui ouvre les bras très grands et les referme sur elle en la faisant virevolter comme on le ferait avec une fillette. Ils rient. N°3 se montre plus discrète : c'est un grand homme mince qui l'attend, longs cheveux, attachés, aussi tonitruant qu'elle est effacée, rigolant et parlant fort tandis qu'elle rougit. L'air ravies, N°4 et N°5 retrouvent leur maison en sautillant et se précipitent pour en ouvrir toutes les fenêtres. Demain elles couperont les fleurs pour en faire une salade poivrée. N°6 reste fermée : Monsieur est bien au rendez-vous mais a-t-elle envie de le voir ?... ... Oui, elle brûle de le retrouver mais essaie de garder la face. N°7 court vers un premier... et aussi un second ! N°7 a deux Messieurs, N°7 n'aime pas choisir.

Tu ne vois pas N°2. Mais en s'éloignant de la place, par un petit chemin qui descend vers la rivière, on devine une habitation. Tu t'avances en tendant l'oreille : tu entends des voix murmurées. En t'approchant à petits pas, tu gardes tes coudes serrés contre ton corps car le chemin est envahi d'herbes bleues qui sont tranchantes. Sur la gauche, petit décrochement, un monticule de mousse dorée où tintinnabulent des clochettes. Ce sont les clochettes de May. On dit qu'en gelée, elles apaisent les pensées inquiètes. En contrebas, il y a un pré, petit, rond, des tables ont été installées qui commencent à se confondre avec leur environnement végétal. Elles ont été disposées de sorte à pouvoir dessiner les arbres les plus remarquables qui bordent le pré : une petite table et un petit siège face à chaque arbre. Tiens, ici il y en a deux, face aux deux troncs des chênes siamois. En te tournant vers la droite, tu la vois, assise près d'un grand cyprès. N°2 semble parler, oui, c'est ça, tu entends sa voix et d'autres qui sont plus « petites ». Tu ne veux pas les déranger, tu sens qu'il y a là un secret, N°2 est si... singulière. De toutes les cavalières, c'est la plus calme et la plus tendre, N°2 sourit souvent, mais elle pleure aussi, beaucoup, elle parle peu, écoute longuement, ou, non, plutôt « profondément ». Après qu'on lui a confié un lourd secret, N°2 se tait, vous regarde doucement et sourit. On sent qu'une autre vie l'anime : est-ce dans son sang ou sous sa peau ? N°2 souvent regarde ici mais semble voir un autre monde, ailleurs, tu ne sais où.

À la faveur d'un vent qui tourne, tu entends les murmures secrets, c'est bien aux fleurs que N°2 parle. Et elles lui répondent tour à tour. Seuls les pissenlits sont taiseux : leur floraison est terminée et leur voix s'étiole en duvet.

Il est question d'une révolte que les plantes veulent mener.

« Nous sommes au seuil » disent-elles gaiement,

« Nous sommes au seuil, passons le gué ».

Patricia Combacal

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #46

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Il est question d'une révolte que les plantes veulent mener.

« Nous sommes au seuil » disent-elles gaiement,

« Nous sommes au seuil, passons le gué ».

Alors N° 2 se lève et se dirige vers toi. Des larmes coulent le long de ses joues pâles. Elle sourit.

« C'est le jour. Nous sommes au seuil, il nous faut passer le gué. M'accompagneras-tu ? ».

Elle porte un débardeur rouge, un jean retroussé à mi-mollet et un élastique jaune retient ses cheveux. Tu sais que tu ne peux pas lui dire non.

« Oui »

N° 2 te prend les mains, les pose sur son ventre arrondi tel une boule de cristal. « Regarde »

Et voilà que l'herbe, les fleurs et les arbres se mettent à chanter, un chant profond aux accents rauques venu du fond des âges. Un chant guerrier qui te prend aux tripes. Tu vois surgir de la terre des silhouettes trapues et sombres. Gueules noires, mains terreuses, corps cassés, broyés, ployés, corps machines si semblables, corps douleurs à la plainte ancestrale.

Les voix se mêlent, humaines et végétales, quand soudain le vent s'en mêle. Les regards se lèvent, les corps se dressent. De larges mains s'ouvrent vers le ciel pour accueillir le souffle nouveau qui vient grossir ce concert tellurique. Comme autant d'arbres d'une forêt primitive, les silhouettes aux mains ouvertes se tiennent maintenant debout.

Silence.

Alors, tu n'en crois pas tes yeux.

Doucement les arbres s'ébrouent, s'étirent et se déracinent, délicatement, soudain aériens. Les fleurs en volutes habillent de couleur les corps qui s'allègent sous leur parfum. Puis, lentement, à pas comptés, arbres et corps se rapprochent, s'apprivoisent.

N° 2 rit.

Elle rit à gorge déployée. Son rire tinte comme autant de grelots. Tu ris aussi.

Elle rit encore et son rire, comme un signal semble éveiller la nature entière : cri-cri, crin-crin, piou piou, scrouitch scrouitch, grat-grat, hou hou ! Oiseaux, insectes, blaireaux et mulots, vers de terre, loups et renards, sangliers, chevreuils et daims hurlent, hululent, sifflent, piaillent, gazouillent, piapiaient. Au loin, un aboiement : Zénobie ! De toutes parts arrivent, grognant, meuglant et bêlant, moutons, veaux, vaches, cochons. L'eau des ruisseaux murmure, les pierres des chemins tambourinent. Le concert se fait plus joyeux et corps et arbres enlacés, se mettent à danser, follement.

Oui ! OUI ! Tu cries. C'est tellement beau !

Tu te déshabilles. Tu entres dans la danse, tu entres dans la transe !

Tu dances sur l'herbe bleue. Tu dances avec N°2.

Tu dances avec les arbres, tu dances avec les loups, tu dances comme un fou.

Tu dances comme une folle. Tu dances, tu caracoles.

Dancez, dancez !

Tu es un arbre, tu es l'humus, tu es le monde, la terre, l'air, le ciel, l'eau et le feu. Le feu autour duquel tu dances. Sorciers, sorcières d'un nouveau monde, êtres et plantes, minéraux et animaux réunis dans un grand sabbat futuriste.

Quand jaillit soudain l'oiseau de feu. Tu le reconnais, c'est l'Ampouleur. Il arrache une de ses plumes d'or, te la tend et dit : « Tu as passé le gué, écris maintenant le futur ».

A peine t'es-tu saisi de la plume d'or que te voilà propulsé-e dans une nuée d'étoiles.

Nathalie Alexandre

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #47

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

A peine t'es-tu saisi de la plume d'or que te voilà propulsé dans une nuée d'étoiles.

Autour de toi, le temps se fige, les mots volent et tu planes. Mais cet état d'extase ne dure pas longtemps, tu atterris brutalement sur un plancher en chêne dans un long couloir sombre. Il n'y a pas un bruit. Lentement, tu te relèves et te diriges vers la seule porte dans ton champ de vision. Cette dernière est entrouverte. Derrière, tu aperçois un épais rideau rouge.

Sans hésiter, tu pousses la porte. Il n'y a plus le temps pour l'hésitation de toutes façons.

Il y a un silence de quelques secondes. Tu retiens ta respiration, essayant de capter toutes les ondes présentes dans ce lieu à l'atmosphère magique.

Tu te trouves dans un gigantesque théâtre abandonné. Tu écarter le rideau et t'engouffres sur l'immense scène. Seule face à l'immensité du 6ème art. Debout, dressé devant des milliers de sièges vides. Durant quelques instants tu imagines la salle remplie. Tu frissonnes de plaisir et te met à saluer dans le vide.

Soudain, dans ton dos, une voix retentit : « Qu'est ce que vous faites là ? »

Tu te retournes d'un coup. Une lampe torche est braquée sur toi. Tu caches tes yeux, aveuglée. La personne est à contre jour, tu n'aperçois pas ses traits mais il est évident, à sa voix et à la forme globale de son corps, que c'est une femme.

« Je... Drôle d'histoire en fait... Je suis.. »

Elle t'interrompt rapidement : « J'men fous. »

Sympa.

« Allez suis-moi. On va appeler les flics ensemble. »

Tu souris, stupidement. Sa voix te rappelle quelque chose...

Tandis que tu la suis, penaude, vers ce qui semble être son bureau, tu prêtes plus d'attention aux détails. Elle a de longs cheveux blonds et une tâche de naissance brune dans le cou, de la forme du Laos. Tu te rapproches, pour examiner cette tâche qui attire toute ton attention. Il fait si sombre qu'elle ne remarque pas tes doigts qui s'approchent lentement de cette tâche. Lorsqu'enfin tu effleures sa peau, elle fait un bond : « NE ME TOUCHES PAS ! »

Effrayée, tu recules. La panique pure présent dans les yeux de la femme en face de toi vient presque à te faire paniquer toi aussi. Cette peur, cette panique est presque palpable. Le regard de la femme a ton égard est différent. Avant, il était empreint d'agacement. Maintenant, il exprime le doute. Mais le doute de quoi ?

Vous débouchez dans un couloir gigantesque, qui se termine par une porte rouge. De derrière, une lumière abondante fuse. Elle n'augure rien de bon, tu le sais.

« Qu'y a-t-il derrière cette porte ? »

Elle ne semble pas t'entendre. Ou bien elle t'ignore. Difficile à dire. Tu te retournes d'un coup pour t'enfuir.

Tu commences à courir vers l'autre bout du couloir. Mais tu fais du sur-place. Ou en tout cas, tu n'avances pas, car tu as bien l'impression de courir, mais tu ne te rapproches pas de l'extrémité du couloir pour autant.

Rapidement, tu comprends que la lutte est impossible. Tu te résignes à passer à travers cette porte. Tandis que tu t'approches de l'ouverture, tu te rends compte que la femme a disparu. Est-elle partie... ou n'avait-elle jamais été là ? Sur cette question à toi-même, tu poses un pied hésitant de l'autre côté, et franchis le pas.

Rita Merle

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #48

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

Tu te résignes à passer à travers cette porte. Tandis que tu t'approches de l'ouverture, tu te rends compte que la femme a disparu. Est-elle partie... ou n'avait-elle jamais été là ? Sur cette question à toi-même, tu poses un pied hésitant de l'autre côté, et franchis le pas.

Tu franchis le pas. Tu passes cette porte mystérieuse et derrière, tu découvres le dehors. Un dehors bien étrange. Les arbres, les fleurs ont poussé. Tu ne reconnais plus le paysage familier que tu as laissé quelques temps auparavant. Tout a changé.

Alors tu avances. Tu décides de partir plus loin. Tu as envie de découvrir le monde, ses mystères, ses aventures. Ici tu n'as plus rien à faire. Tu as fait le tour de la ville. Tu as vu les arbres et les fleurs. Tu connais par cœur la rivière qui coule, alors il faut partir.

Un bus te conduit à travers la campagne. C'est comme une réminiscence de tous tes voyages intérieurs. Mais là, c'est la vraie vie.

Quelques heures plus tard, le paysage a changé et cela te met en joie. Enfin tu changes le décor des habitudes, des lassitudes.

Tu sors du bus et marches quelques minutes dans ce nouveau paysage. Il fait beau. Il faut en profiter.

Tu vois les pins parasols. Tu entends les mouettes et tu te dis que peut-être derrière cette colline où tant de guerres ont eu lieu depuis des siècles, des millénaires, il y a l'étendue magnifique de l'océan.

Tu la sens, cette odeur si douce, ce bruit des vagues si entêtant.

Tu montes sur la colline et derrière, l'étendue de l'eau est comme un ciel à l'envers, le ciel retourné.

Une plage immense s'étend à tes pieds.

La marée basse t'oblige à marcher longtemps pour atteindre l'eau bleue grise.

Cette berceuse de l'eau qui avance et recule. Les vagues calmes sous le soleil. Pas une âme qui vive. Tu t'assois sur le sable. Tu observes le lent défilement des nuages.

Tu n'as plus de montre. Le temps est devenu indéfini.

Il faut trouver où dormir, où manger mais pour l'instant, tu t'en fous. C'est secondaire.

La beauté du paysage est manifeste. Il est nécessaire de s'arrêter pour le regarder car sinon la vie n'a aucun sens.

Le coucher de soleil est merveilleux. Tu es le seul spectateur. Tu as tant de privilèges ce soir. Comme un roi.

Personne ne peut détruire ton plaisir. Et quand la nuit tombe, les étoiles s'allument. Ce festival de lumière te transporte encore plus loin au-delà des mers, de l'horizon, des planètes. Tu voyages dans l'espace, mais aussi dans le temps. La lumière a une vitesse infinie. Toi, tu as trouvé la lenteur. Et c'est dans ce paysage que tu dépasses les frontières invisibles.

Maintenant le vent se lève. Tu t'es endormi quelques secondes et là tu sens le froid t'envahir.

Mais que faire ? Tu es définitivement seul sur cette plage. Marcher, mais vers où ?

Des deux côtés, la plage semble infinie et mystérieuse.

Tu regardes de nouveau les étoiles et là, une porte s'ouvre dans le ciel. Une porte identique à la toute première porte que tu as franchie, il y a si longtemps que tu ne saurais plus dire quand... La porte de ta chambre. Tu ne sais pas si tu l'as rêvée, mais elle t'appelle. Ouvre-la !

Delphine Sédallian

L'ÉCHAPPÉE INTÉRIEURE #49

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deák

Tu regardes de nouveau les étoiles et là, une porte s'ouvre dans le ciel. Une porte identique à la toute première porte que tu as franchie, il y a si longtemps que tu ne saurais plus dire quand... La porte de ta chambre. Tu ne sais pas si tu l'as rêvée, mais elle t'appelle. Ouvre-la !

Mais tu ne peux pas. Tu es pris d'un grand rire qui secoue tout ton être, les spasmes te plient en deux, ton diaphragme est ventosé à tes poumons, tu pleures, tu ris, tu n'arrives plus à reprendre ton souffle, tu te tiens les côtes et tu ris de plus belle. Tu n'avais jamais pensé qu'un jour la porte de ta chambre s'adresserait à toi en te suppliant de l'ouvrir. Tu as poussé bien des portes ces derniers temps. Au fil des jours, tu appris à ne plus t'étonner de rien. Mais là soudain, devant cette porte familière, c'est tout ton corps qui cède à une vague d'hilarité irrépressible. Tu n'y peux rien, tu attends que ça passe.

Mais ça ne passe pas. Rien à faire. Tu es épuisé mais tu ris encore et toujours plus. Ça commence à t'inquiéter. 47 paysages défilent maintenant à toute allure devant tes yeux, ça ne te dit rien qui vaille tous ces morceaux de temps en vrac, il faut que tu te calmes. Alors tu lèves péniblement ton bras vers la poignée. Tu es presque à bout de forces et ta main tremble, elle te paraît presque étrangère. Tu la fixes des yeux avec inquiétude mais finalement tu parviens à t'agripper à la poignée. Dans un ultime effort, tu ouvres la porte. Tu l'entends se refermer derrière toi avec un bruit sec tandis que tu te laisses tomber de l'autre côté. Tu as envie de pleurer. Tu es maintenant assis dos à la porte. Tu es vide. Calme et vide. La chambre est plongée dans l'obscurité. Tu sais que, si tu mettais ta main devant tes yeux, tu ne la verrais pas tant le noir est profond. Mais tu n'essais pas. Tu attends patiemment que tes pupilles s'agrandissent. Tu discernes maintenant les contours familiers de cet espace à ta mesure. Peu à peu, la silhouette de ton bureau apparaît, et ton lit, et la porte qui conduit au salon. Tu retrouves maintenant la petite tache sur le mur et les fissures du plafond. Tu fermes les yeux. Tu connais le reste par cœur, tu te contentes d'en faire le tour à l'intérieur de ton crâne.

Tu soupire. L'air est chargé de fines poussières qui lui donnent une épaisseur désagréable. Tu te lèves brusquement, les yeux toujours fermés, et tu marches jusqu'à la fenêtre. Tu pousses les volets, un vent léger vient balayer l'odeur de renfermé, tu notes que le bruit de la rue est légèrement différent, tu ouvres les yeux et tu te retournes. Tu fais maintenant face à ta chambre. Tu refermes immédiatement les yeux, pris d'un vertige passager. Tu as comme un goût d'enfance un peu poisseux dans la bouche, cette sensation dérangeante au retour des vacances que ta maison est plus petite que dans ton souvenir. Quelque chose est déréglé dans cet espace modelé par tes habitudes. Tu rouvres les yeux et tu entreprends un inventaire méthodique de ce qui t'entoure. Ton lit est entièrement défait, les draps ont été hâtivement pliés et jetés au bout du lit. La couette et les oreillers sont à nu. Le bureau est rangé, ton ordinateur posé dessus est soigneusement rangé dans sa housse de protection. Tes yeux glissent vers le portant où sont suspendus tes vêtements, où ils devraient être suspendus plutôt, parce qu'il ne reste plus qu'un vieux manteau et des cintres vides. Tu as peut-être complètement perdu le sens de l'humour. Ça ne te fait pas rire, tu as même un air franchement grave.

Au pied du portant se trouve une valise. Ta valise, c'est bien ta valise. Pourquoi cela te semble si étrange ? Tu ne pensais plus être surpris par quoi que ce soit après les voyages dont tu reviens à peine. Tu fais glisser la fermeture, tu jettes un œil à l'intérieur : ce sont tes vêtements. Alors tu refermes la valise et tu en saisis la poignée. Tu as juste le temps de remarquer que ta main te paraît encore étrangère. Tu attrapes ton ordinateur sur le bureau et tu le glisses dans ton sac. Tu jettes un dernier regard autour de toi et tu te mets en route. Tu donnes un tour de clé à la porte que tu as franchie il y a 47 jours pour la première fois et qui s'est refermée sur toi aujourd'hui. Tu jettes la petite clé sur le lit sans te retourner. Cette fois tu franchis la porte du couloir. Tu es maintenant dans l'entrée. Tu griffonnes un mot à la hâte. Tu t'y reprends à plusieurs fois, nerveusement. Tu rayes un certain nombre de « Tu », « te », « t' », avant d'écrire une phrase assez courte mais illisible. Cette phrase commence par « Je ». Tu laisses le mot sur la console dans l'entrée. La porte se referme et le bruit de tes pas précipités résonne dans l'escalier.

C'est ainsi que tout s'achève, c'est ainsi que tout recommence.

Tünde Deák

La Comédie

Centre dramatique
national
Drôme – Ardèche

de Valence

Le Voyage infini

Un projet participatif de Marc Lainé et Tünde Deak pour *Notre grande évasion*



Nous avons reçu de nombreuses demandes pour participer à notre projet *l'Échappée Intérieure* mais nous avons souhaité que celui s'achève avec le déconfinement. Comme nous voulions publier tous les textes de ceux qui ont manifesté un désir pour ce projet, nous avons imaginé une sorte de « feu d'artifice littéraire » intitulé *Le voyage infini* qui vient conclure ce temps de confinement où chaque texte commence par « C'est ainsi que tout recommence » et se conclut par : « C'est ainsi que tout se finit. ».

L'Échappée intérieure a été publiée sur le site de La Comédie de Valence pendant le confinement de mars-avril-mai 2020 pour le projet *Notre grande évasion*

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence, je reviens vers toi, toi la vieille assoupie.

Ce retour s'initie par une longue quête, dans les heures sombres d'un matin tardant à s'annoncer. Après une nuit d'un trajet mouvementé, chargé d'interrogations et de surprises, de craintes et d'agacements, je m'endors sur un banc de bois, le long de ce petit canal qui va agrémente mon séjour chez toi.

Mon compagnon me réveille en douceur pour me présenter ce personnage antédiluvien qui s'abrite dans les flancs de tes canaux : un varan, long de bien deux mètres, qui se perd lentement dans les eaux troubles... Merci pour ce cadeau de bienvenue.

Le temps et l'attente poursuivent leur suspension...

Quand tu t'animes enfin, tu nous accueilles gentiment dans une chambre bien modeste mais qui a la délicatesse de surplomber le canal.

Toi, la vieille assoupie, tu te demandes peut-être ce qui m'attire ici ? Pourquoi finir mon long voyage entre tes murs ?

Au fond qui es-tu pour susciter un tel intérêt ?

Je sais que tu es née au 14^{ème} siècle, bénéficiant du déclin de ton aînée Sukhuthay. Lovée sur une île, au confluent de trois rivières ta jeunesse fut tumultueuse, faite de conflits. Victoires, défaites se succédèrent, tantôt contre les Birmans, tantôt contre les Kmers.

Tu fus parfois vaincue, pillée.

Malgré toutes ces attaques tu t'es développée, tu t'es enrichie par le commerce du riz, des céramiques... Tu embaumais les épices, tu commerçais avec le Japon, la Chine, le Moyen Orient, l'Europe...

Tu étais un port international !

Tu t'es embellie, parée de palais, de monastères. D'imposants temples se sont édifiés du temps de ta splendeur. Tu en as compté plus de 1 500, mais oui !

Et puis tu as décliné lentement jusqu'à ton anéantissement.

Au 18^{ème} siècle, tu t'es effondrée. Tes ennemis héréditaires, les Birmans, t'ont mise à sac. La plupart de tes temples furent détruits...

Tu es mutilée, ta beauté s'est fanée, certes, mais je tiens à terminer mon périple avec toi, je veux pour mes derniers instants dans cet ailleurs, de la douceur, de la sérénité. Et tu ne me déçois pas. Je suis heureuse, fichée sur un vélo parfois poussif, sous ton soleil éprouvant, d'arpenter tes parcs chargés de ruines majestueuses. Je suis heureuse de l'accueil qui nous est fait au marché aux tissus, je suis heureuse de me débrouiller avec force, mimiques et gestes pour réussir à me faire confectionner un pantalon, je suis heureuse du cadeau qu'on me fait d'un chapeau poussiéreux tout fripé et oublié au fond du marché. Je suis heureuse, sur les berges du Chao Phraya, quand la nuit tombe, tous sens en alerte, et que j'attends de réjouir mes papilles après avoir réjoui mes yeux, mon odorat, en me perdant dans la contemplation de ceux qui s'activent à la préparation de woks et autres grillades.

Et c'est pour mon départ que tu me fais ton plus beau cadeau.

Valises bouclées, nous attendons le tuk-tuk, je fais ma dernière photo, un jeune pêcheur, en contre-bas dans le canal.

Va savoir pourquoi, il sent mon regard qui glisse entre les planches de ce qui, surplombant le petit canal, nous sert de comptoir-bar.

Il se tourne vers moi, me gratifie d'une pose amusée, m'offrant l'image d'un futur espiègle.

Ainsi ma visite à la vieille dame que tu es, m'aura enclose dans une image d'éternité, un hier inchangé et un demain plein d'entrain.

Dans l'attente de retrouvailles incertaines, c'est ainsi que tout se finit.

Catherine Allieux

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

« C'est ainsi que tout recommence, chaque matin, depuis le 16 mars 2020.

« Quel jour sommes-nous » ? Cette question à toi-même sonne dans ta tête toutes les 4 heures, que tu penses en être qu'une.

Le grincement des escaliers, celui de la porte en bois de ton voisin, t'annoncent qu'une nouvelle journée est née. Un de tes repères cela devient.

Impuissante quant à l'heure de ton lever, tu penses, égoïstement, que cette pause imposée est nécessaire et inévitable. Tu fais voler brusquement les draps, reflète de tes longues nuits, poses le pied gauche à terre et dans un tourbillon incontrôlable, te retrouves précipitamment assise sur une balançoire.

Tu le sais, tu le sens, car son mouvement te rappelle celui des bras de ta maman, jadis.

Tu te dis « à 3, je saute » comme à ton temps enfantin. Tu fermes les yeux, serres fort les cordes rugueuses de tes deux mains, ignores les crépitements au sein de ton ventre et, dans un élan nostalgique, commences le décompte :

1....., 2....., 3.... !

Tu secoues ta tête tel un petit animal sortant d'une baignade incongrue. Des milliers de lumières pixellisées t'éblouissent, un bus rouge, sur 2 niveaux, te frôle et, d'une flaque d'eau tu es arrosée.

Derrière toi, une porte verte, avec l'inscription 221 B. Deux hommes à casquettes et de deux tailles bien marquées sortent, parapluies en main. Tu entends un « good morning » tinté d'étonnement et de suspicion.

Tu écarquilles les yeux, te tapotes les joues, mets la main devant ta bouche pour vérifier ton souffle et, dans un instinct héroïque cries « Can I come with you John and Sherlock ? ».

En un éclair, tu te retrouves coincée entre les deux hommes sur une banquette d'un taxi noir dévalant à vive allure les rues dans un sens inhabituel. « Stop » annonce fermement le plus grand des deux individus.

Le taxi s'exécute et te voilà propulsée dans la cour d'un château au milieu d'une campagne verdoyante. Armée d'une loupe, tu te sens légitime à aider les compères à résoudre une enquête qui semble d'une haute importance. Tu les suis au pas de course et gravis deux à deux les marches de l'interminable et imposant escalier de bois. À la dernière, épuisée, tu tentes de reprendre ton souffle et t'engouffres hâtivement dans la première pièce qui semble être un boudoir.

Tu te regardes dans le miroir, vois le reflet des deux hommes que tu accompagnes. Tu t'assieds sur une chaise et enfin, pour quelques secondes, ton esprit se pose, tu prends une pause.

Tu ouvres grand les yeux et découvres à la hauteur de ta main droite, une trappe. Ta curiosité et ton excitation te poussent à l'ouvrir. Tu hésites. Tu hésites. Et dans un bruit sourd et résonnant, tu sens ton corps tomber. Légère, tu ne résistes pas car cette sensation te rappelle tellement le plaisir de ton corps dans les vagues.

Soudain, tu t'aperçois que sous tes pieds se dresse un tapis de verre depuis lequel tu peux distinguer, au loin, les cerisiers japonais t'offrir leurs premières fleurs.

Mais quel jour sommes-nous ? Quelle heure est-il ?

Un grincement familier te rappelle au souvenir et les yeux mi-clos tu aperçois deux chiffres identiques sur ton réveil.

Après plusieurs tentatives vaines, tu distingues enfin à côté de l'heure, la date précise du 11-05 et, tristement, tu te dis que c'est ainsi que tout se finit. »

Mathilde Avranche

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence sur l'escalier qui tutoie l'ambition et la vanité. Tu es ébloui par cette lumière qui brille à la cime. Tu escalades masquant tes yeux. L'ombre plane sur l'évidence.

Mais, c'est avec ton regard s'exprimant par défi que, pas à pas, les marches s'imprègnent de moiteur.

Elles prennent la grande mesure se perdant dans un point d'horizon fantasmagorique.

La paroi abrupte conçoit tes contrariétés. Ton dos voûté et tes jambes fléchies prennent de plus en plus de poids.

Ton souffle s'amplifie devenant l'objet intense de l'effort. Le coffre bombé de ton inspiration envahissante ne suffit plus à combler ces enjeux.

Dorénavant, la lucidité transportée, exploite tes dernières ressources. L'orage gronde au sein du royaume Clairvoyance.

Dès lors, ta main suggère sa venue pour une rampe, jusqu'à présent, ignorée.

Avec chance, survenue par nécessité, la halte passe par ici. Ton corps, exténué, reprend alors ses besoins.

Ce temps doit caractériser son synonyme par RESPECT désormais. La luisante fureur injonctive se tourmente de cette astreinte.

Dans une conception élargie qui en célèbre l'entité, ton monde récupère lentement ce qui s'épuisait. La menace d'extinction s'alimente néanmoins d'un cycle infernal.

À présent fragilisé, ton corps s'harmonise de plaies infligées par la colère lumineuse.

Attisant un désir de complétude, la «douce» lumière n'affirme en rien l'éventualité d'une éternelle satisfaction.

Après recueillement, ce choix est net. Revenir sur tes pas s'impose. Les marches ne sont plus.

Un pas de trop et le vide s'affirme à chaque montée.

Le retour sur terre perd de son influence quand, la peur et la curiosité s'invitent de nouveau à cet étrange rendez-vous.

La voûte céleste séduit de son intensité mais ce retour ne doit tarder.

Cette conscience, ce besoin de revenir s'en manifeste physiquement avec avertissement.

Mais, préférant contempler ce monde, pourtant si beau, ta main ne veut s'enfuir, tandis que, le chemin poursuit sa propre éradication.

L'inévitable renforce ta chute.

De disparitions en disparitions, les escaliers s'engouffrent dans l'abîme, lui-même, avalé par la fatalité.

À mesure que le temps passe, c'est une arrivée toujours plus décisive avec l'imminence d'une acmé, tout aussi incertaines de conséquences.

Face au cosmos, à l'aveugle pour les bras de l'humanité, c'est ainsi que ton geste est énoncé. Tu trébuches.

Dans cette mesure indicible, la vitesse emportée inclut ses influences.

Tes cheveux semblent convenir leurs propres exégèses sur les aboutissants.

À l'unisson, leurs fuites manifestes ne font qu'apeurer le crâne implorant. Dans le boulevard étroit de son existence, sa solitude coïnciderait à son plus terrible châtement.

Certaines feuilles de cet arbre en pernicieuses conditions, brisent leur engagement pour un éphémère essor. Puis d'autres, envisagent le départ sans retour.

L'exaltation inhérente ne parvient pas à transcender les aspirants de cette instigation. Seuls ceux qui ont échappé à la surveillance ont, dès lors, confisqué l'humeur pour s'envoler.

Quant à l'ouïe, d'une brise engouffrée, les œuvres d'audition métamorphosent leur champ des signes. Elles se referment en récipient pour muter le descriptible en confusion.

Ton regard s'étonne. Tes yeux changent de disposition. Les vagues dessinées ondulent sur des joues en gélatine. Ton corps devient une pâte. Attirée dans la grande aventure, la lumière, saisie d'une faveur hégémonique, alimente les fractions les plus invisibles.

Toutefois, cette voûte céleste sur tous les regards, ce ciel éclairé édifie une nouvelle façade. L'horizon mesure ses nouvelles couleurs. Elles englobent toutes les nappes de l'ancien monde. C'est la merveille d'un phénix apparent, portant les voiles d'un renouveau. Dans la chute, tu constates son regard chargé de reproches. Mais d'un geste foudroyant, son aile de feu te confisque. C'est sur les plaines du phénix que ton voyage donne l'épreuve d'un avertissement, d'une dernière chance sous conditions. C'est ainsi que tout se finit.

Guillaume Dufour

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence. L'océan est là derrière la porte, une mer infinie s'offre à tes yeux soudain éblouis par une lumière intense reflétée par les flots. Tu fermes rapidement tes paupières pour faire face à l'aveuglement ressenti. Ton esprit s'affole, tes muscles se tendent, tant d'immensité, tant de lumière après cet emprisonnement ténébreux ! Ouvrir les yeux et plonger dans cet espace infini de liberté ou faire rapidement demi-tour et refermer à jamais cette maudite porte pour retrouver la sécurité de mon intérieur connu ? Dilemme cruel et envahissant, tes pensées s'entrechoquent et s'opposent. Décider vite, prendre la décision, vite, vite. Oui ? Non ? Tu cherches un signe, un appui.

Plonger, foncer, partir, fuir... Tu en as décidé ainsi. Alors, lentement, tes paupières frémissent, relâchent les muscles tenseurs et tes yeux entraperçoivent à nouveau cette immensité mystérieuse qui t'appelle...

Sous le seuil, il n'y a que quelques centimètres pour entrer dans l'eau turquoise. Alors, lentement, inexorablement, tu mets tout ton corps en mouvement, tu abandonnes les murs clos de ta chambre et tu pénètres déterminer dans l'eau calme et douce. Puis, naturellement, tes membres entrent en mouvement et ça y est, tu nages, tu fends la surface et tu t'éloignes. Quelle douce sensation d'être ainsi porté en apesanteur. Tout entre en fusion, le temps, les doutes, le bonheur.

C'est une longue dérive, des mouvements lents et coordonnés doublés d'une esthétique naturelle. Tu te sens dans le vrai, dans l'espoir.

Au loin, insensiblement, un rivage se dessine lentement. Tes battements de cœur accélèrent en même temps que tes membres prennent de la vitesse, de la précipitation. Pour la première fois depuis longtemps tu ressens de l'impatience. Le rivage se fait plus précis, le rivage se fait plus réel, le rivage est à portée de toi. Ça y est, tu touches le fond sableux, ton corps émerge peu à peu et déjà tes épaules s'échouent.

C'est ainsi que tout se finit.

Philippe Gleizal

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence. Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand... Tout peut se produire à ce moment précis, tu n'as plus aucune peur, plus aucun a priori et tu es prêt.e à tout entendre, tout voir. Pourtant rien ne se produit. Plongé.e dans une noirceur indescriptible, tu te retrouves de l'autre côté de tes paupières. Le noir total, sans temps, ni espace.

Tu as plongé dans les ténèbres. Tu l'avais tellement voulu. Ce vide. Cet oubli. Et maintenant? Maintenant, tu puises au fond de toi-même à la recherche de ressources inespérées pour ne pas te recroqueviller et te laisser envelopper par la noirceur, par le vide. Tu te retrouves ici et maintenant en toi-même mais il n'y a plus de ici et maintenant. Plus de repères auxquels t'accrocher, plus de retour en arrière, plus rien. Tu es face à toi, sans reflet, sans corps, sans souvenir. Juste toi et la noirceur. Elle est terrifiante cette noirceur. Celle qui nous paralyse quand on est enfant, celle qui nous empêche de fermer les yeux malgré la fatigue. Tu ne veux plus la sentir, plus la voir, plus l'entendre. Elle t'englobe et tu aimerais paniquer. Mais tu ne peux rien faire sans ce ici et maintenant. Tu n'es plus en capacité d'agir.

Agir. Toute ta vie tu as évité l'action. Tu te laissais bercer par les autres, par tes parents, tes amis, par n'importe qui. N'importe qui pouvait te faire faire n'importe quoi. Tu t'es donné.e tout.e entier.e afin de ne jamais avoir à prendre de décision. Comment est-ce que tu aurais pu agir ? Il faut avoir ce quelque chose en plus, il faut avoir du charisme, de l'autorité, être confiant.e. Tu n'as rien de tout ça. Tu étais si insignifiant.e et aujourd'hui encore dans les ténèbres tu es insignifiant.e. Aujourd'hui tu ne veux plus l'être.
C'est ainsi que tout se finit.

Ilana Mourier

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence.

Pourquoi plonges-tu dans ce trou,
Impressionnant cachot qui t'opresse,
Infini tunnel rempli de fous
Qui te frôlent, te touchent, te pressent ?

Sans cesse, des marches se déroulent
Etranges serpents morts qui étranglent
L'unique issue loin de cette foule
Qui surgit, ricanante, à tout angle.

Soudain une froide nuit embrasse
Ton corps. Et ta prison sans barreaux
Se resserre sur ton âme lasse,
Blessée par un injuste bourreau.

Sa lâche mission est de masquer
À tes yeux voilés la lumière
De l'ailleurs, faible lueur traquée
Par cet être aux gestes de pierre.

Ton cœur éprouvé tu sens fléchir,
L'espoir le délaisse et naît la peur
Tu cherches à fuir ce songe, à franchir
La frontière qui mène au bonheur.

C'est ainsi que tout se finit.

Corinne Jeanson

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence.

En poussant la porte, tu sais déjà ce que tu vas trouver.

Le noir.

Profond. Absolu.

Le noir qui bloque tout mouvement et pèse sur la respiration.

Le noir qui s'insinue dans tes pensées, et les transforme en torture.

Tu as beau l'avoir déjà vécu plusieurs fois, ce noir, tu sens l'angoisse qui circule en toi, dévorante, inexorable.

Respirer ! Respirer ! Res-pi-rer ... Voilà la clé, pour calmer ton cœur qui se débat en toi, comme prisonnier...

Enfin, tu sens l'étau qui se relâche. Dans le cœur. Dans la tête. Reste un nœud au ventre, qui finira bien par céder.

Alors, avec une infinie précaution, tu avances un pied incertain.

Et sous ton pied, une douce lumière bleue se diffuse, révélant une marche.

Puis un murmure : « Laisse-toi guider. La lumière bleue connaît ton chemin »

Mais cette voix ? Cette voix qui t'enveloppe de tous côtés à la fois. C'est sa voix ?! Impossible! Tu n'arrives pas à y croire. Et pourtant, même en murmure, tu la reconnais...

Bouleversé, tu poses ton autre pied, sur la marche en dessous... Lumière bleue à nouveau...

Machinalement, en douceur, tu descends l'escalier. Une marche après l'autre. Et chacun de tes pas s'éclaire de bleu.

Combien de marches ? Tu ne sais pas, elles te semblent infinies.

En bas de l'escalier, le sol est plat et sous tes pieds, la lumière dessine un rond parfait, d'un turquoise profond. Des gouttes de cette lumière s'envolent, comme une pluie ascendante. Elles forment comme un cocon autour de toi, de plus en plus lumineux, qui grandit et s'ouvre en un vaste horizon, à perte de vue...

Un ciel au-dessus de ta tête...

Et de nouveau, un murmure... Le murmure... Sa voix, dans ton dos :

- Tu es là. Tu m'as retrouvé.

Troublé par cette voix que tu connais si bien, que tu chéris entre toutes, tu te retournes.

Le paysage de son visage, son regard clair, ses cheveux en brosse hirsute... C'est bien elle...

... sentir la douceur de sa joue... et si la toucher, la faisait disparaître ? Mais tu ne peux retenir ta main... tes doigts tremblent à son contact. Et tes mots, dans un souffle, te font mal :

- Je ne veux pas que tu sois morte !

- Moi non plus !

Alors, elle pose sa main sur ton cœur, ses lèvres sur tes paupières, comme une caresse fermant tes yeux. Ton cœur devient léger, se dilate comme un univers de lumière, qui circule en toi. Dans chaque veine, dans chaque cellule.

Quand tu rouvres les yeux, elle n'est plus là. Plus de regard clair, plus de main sur ton cœur, plus de ciel...

Seulement la porte, ta chambre de l'autre côté. Et en toi, sa lumière.

Alors, tu poses la main sur la poignée de la porte, tu ouvres, passes la porte et la refermes.

C'est ainsi que tout se finit.

AKw

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence.

De l'autre côté, un vide bleuté. Quelque chose entre le turquoise et l'azur, opalescent, sans horizon. Très homogène, avec seulement quelques veinages plus pâles qui flottent à hauteur d'yeux. Tu as l'impression que tu vas avancer dans un nuage – c'est un peu le souci, d'ailleurs : pas de sol. Prudent, tu fais un pas sans lâcher la poignée de la porte et tu comprends qu'il y a une densité dans ce bleu translucide. Ton pied s'enfonce mais pas dans le vide, à un moment il y aura assez d'épaisseur comprimée sous ta semelle pour te soutenir. Tu peux oser l'autre pied, abandonner ton amarre de laiton...

À l'instant où tu es tout entier dans ce ciel, tu comprends que tu t'es trompé : la porte disparaît, le dessous disparaît, le bleu reste bleu et tu tombes.

Tu sens bien que tu tombes, puisque le vent dans les cheveux, la compression dans le conduit auditif, la sensation de chute elle-même... Pourtant, tu sais bien que tu ne tombes pas : une ridicule certitude te saisit, celle que tu ne fais que passer, de manière générale évidemment, mais aussi physiquement dans cet univers-là. L'évidence qui s'impose est qu'ici tu ne tombes pas, tu ne risques pas de percuter un sol dense et mortel, mais tu ne montes pas non plus. En fait tu te demandes, enfin tout le monde se demande si tu es vraiment en mouvement. Il y a toujours le vent, la sensation du déplacement, mais tu sais intimement que ce lieu n'a pas de fond, pas de bas, pas de haut non plus, juste pas de fin. Est-ce que ça a un sens de se déplacer dans un monde sans limites ? Tu veux dire, est-ce qu'on peut être en mouvement dans un univers non fini, puisque quel que soit l'endroit où on va, c'est toujours celui où on est ? Tout le monde se pose la même question, ici.

C'est incroyable : quelques secondes plus tôt, tu étais confiné dans ta chambre des deux côtés de tes paupières, et à présent tu fonces comme une comète dans un ciel illimité !

Tu essaies de te souvenir de tes lectures, les supercordes, la relativité, la vitesse de la lumière... Tiens, si tu files à la vitesse de la lumière, le temps s'arrête. Problème : plus de temps, plus de mouvement, plus de mouvement, plus de vitesse. Mais plus de vitesse, retour du temps... Là, tout le monde est d'accord, tu ne voles pas à la vitesse de la lumière, puisque ton ciel est d'un joli bleu translucide et assez lumineux, ce qui le rend d'ailleurs plutôt apaisant.

Tandis que tu essaies de modifier ta trajectoire en écartant bras et jambes comme tu as vu faire aux parachutistes en chute libre, tu réalises qu'il y a un autre point à traiter dès que possible. Tout le monde y pense avec toi : aussi loin que puisse porter ton regard, et c'est loin quand il n'y a pas d'horizon, il n'y a absolument personne.

Tu es en train de faire l'expérience d'un espace sans limites, un Grand Ciel ! Il faut, enfin tu voudrais bien le partager avec quelqu'un. Que tu aimes, idéalement. L'espèce de souverain détachement qui t'habite depuis que tu as passé cette porte te permet de ne pas t'inquiéter de ce que, précisément, tu ignores totalement où sont les autres. Mais tu es sûr de n'être pas seul.

Dans ces cas-là n'est-ce pas on lève le nez et on espère apercevoir Dieu qui fait coucou entre deux nuages. Outre que le fait de regarder au-dessus t'entraîne dans une espèce de virlle lente où tu te mets à tourner sur toi-même, sans trop savoir comment retrouver un peu de stabilité dans le vol, n'importe quel goéland serait capable d'arrêter ces tonneaux et pourtant c'est pas les plus doués et traverser l'océan en virlle bonjour le mal de mer, bref outre cette maladresse de première heure de conduite il n'y a pas le moindre Dieu dans le ciel, pas même une paire d'yeux qui jugeraient ta course suspecte... Ah ! Si, justement, comme tu parviens enfin à stabiliser le roulis, tu aperçois des regards dans la brume bleue, ce sont eux, les yeux seulement bien entendu – bien entendu !? Bien entendu. Les mêmes yeux, plus exactement la même paire d'yeux mais pas le même regard : tu distingues les vifs et les paisibles, les nerveux et les résignés. Ils sont nombreux, de plus en plus nombreux, une sorte de foule qui se masse dans ce que tu as décidé de qualifier de haut à gauche maintenant que tu voles droit. C'est d'eux que vient tout ce savoir.

À présent que tu n'es pas seul, que tu peux partager avec eux, tu voudrais bien savoir qui sont ces (y)eux. Tu te retournes vers l'intérieur de toi, en faisant bien attention de ne pas te remettre en virlle, et tu cherches. Un moment. Vainement. Une petite alarme se déclenche, tu aimerais l'ignorer mais en même temps tu vis une expérience qui mérite d'être vécue, hein. Tu reviens dans le Grand Ciel et les Yeux ne te regardent plus. Ils regardent en bas à droite. Tu les imites et tu le vois, le point noir, très loin dans le bleu pâle. Tu es en train de foncer droit dessus.

Tu commences à ralentir quelques secondes avant d'arriver à l'individu. Il t'attend comme quelqu'un de très patient qui en a un peu marre d'attendre. Là-haut les Yeux se ferment les uns après les autres. Lorsque tu arrives à sa hauteur, que tu le reconnais, tu retrouves une gravité : avec l'apesanteur tu avais la légèreté, avec toi tu retrouves la sensation d'être debout et l'idée que tu ne peux rester.

Car c'est toi qui t'attends. C'est toi qui te regardes faire le dernier pas, que tu vois tenir une poignée de laiton, te retourner aux trois-quarts pour t'ouvrir la porte. Tu passes devant toi sans un mot et tu franchis le seuil.

C'est ainsi que tout se finit.

Kyndylan

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence...

De nouveau, une lumière éblouissante t'empêche de voir l'endroit dans lequel tu te trouves. Tu gardes les yeux fermés pour te protéger. Tu mets tes mains en avant. À tâtons tu essaies d'avancer en prévenant l'obstacle. Tu peux à peine déplier tes bras que tes mains se buttent contre une paroi, un mur, tu ne sais pas exactement. La surface est douce, chaude et humide. Tu aimes ce contact. Si cette lumière ne te faisait pas autant souffrir, tu resterais là, à caresser ce mur. Il te semble être dans un couloir très étroit.

Tu portes tes mains à tes yeux pour essayer d'atténuer cette brûlure qui semble te ronger la rétine. En posant tes mains sur tes yeux, la sensation de brûlure s'arrête quasi instantanément. Tu peux reprendre une respiration plus calme.

C'est à ce moment-là que tu te rends compte que tu peux voir à travers tes mains. Tu n'en reviens pas. Pour être sûre de comprendre ce qui t'arrive tu les enlèves délicatement. Un vertige de douleur t'oblige à remettre tes mains sur tes yeux.

Tu prends le temps de regarder, de sentir ce lieu étroit dans lequel tu te trouves. Tu as envie d'être en contact avec cette surface douce, chaude et humide qui t'attire inexorablement. Alors, précautionneusement tu retires une main de tes yeux en étalant bien l'autre pour occulter toute lumière.

Ça marche ! Tu arrives à voir sans douleur tout en laissant ta main caresser la paroi. Tes yeux s'habituant, tu distingues sur les murs de vieux cadres bordant des photos. Tu observes, essayant de comprendre. Ta main s'approche du premier cadre.

Tu y vois une femme, sublime, habillée d'une tenue magnifique avec d'imposantes manches gigot, une jupe conique faisant ressortir sa taille très marquée. Le col, montant, lui donne une allure délicate. Ta main se pose sur cette divine apparition.

Quelle surprise, quant au contact de ta main, cette silhouette affable sort de son cadre. Elle te prend et te serre dans ses bras. Tu penses avoir peur mais celle-ci ne te gagne pas. Tu te laisses envelopper par cette sensation de douceur infinie.

Il s'écoule un temps que tu ne mesures pas. La lumière éblouissante te ramène à la réalité. Tu protèges à nouveau tes yeux et continues ton avancée dans ce couloir. Une autre photo attire ton regard. Cette fois, c'est une petite fille d'une dizaine d'années qui attire ta main. À son tour, elle sort de son cadre et te voilà en train de jouer avec elle. Des parties endiablées de sauts à la corde vous font rire aux éclats. Tu voudrais que ça dure mais la lumière aveuglante est à nouveau là.

Tu ne comprends pas, mais d'ailleurs tu ne cherches pas à comprendre, tu veux juste continuer à avancer pour découvrir ce qui t'attend. Tu reprends ton avancée avec une sensation de légèreté. Pour la première fois, un amour infini t'enveloppe, tout ton être est envahi de chaleur.

Les cadres sont nombreux à encombrer ces murs, mais à ta grande surprise certains restent flous. Un t'attire particulièrement. Un homme, dont le costume en tweed de couleur sombre, avec un borsalino sur la tête te fait penser à ces acteurs des années 30 dont l'élégance ferait se pâmer toute la gente féminine. Il tend une main, tandis que l'autre est appuyée sur une canne. Tu te laisses surprendre par la chaleur qui règne. La lumière aveuglante et douloureuse laisse place à un halo tamisé. Ta main vient toucher la sienne. Soudain, te voilà projeter vers lui. Une poignée de main robuste et une accolade vigoureuse te font sentir homme. Pas un mot n'est échangé mais tout ton être assiste à une discussion ininterrompue.

La douleur se pointe à nouveau, tes yeux n'arrivent pas à supporter cette lumière qui jaillit. Tu replaces une main sur tes mirettes et l'autre sur la paroi. Mais celle-ci s'est rapprochée, tu sembles plus à l'étroit. Tu continues d'avancer avec cette sensation grandissante d'être apaisé, nourri d'un savoir nouveau.

Un cadre, plus grand que les autres se distingue. Tu t'approches. Mais plus tu avances plus la chaleur diminue. Tu aperçois à l'intérieur les mêmes personnages, réunis !

La femme et l'homme se tiennent par la taille. La petite fille est à leurs pieds. Elle tient dans ses mains un petit cadre à l'intérieur duquel tu distingues une silhouette. Plus tu t'approches, plus la lumière baisse. Tu hésites ! Mais tu veux voir de plus près la photo.

Il fait froid ! Tes yeux s'habituent à la pénombre ! Quelle stupeur de découvrir qui se trouve sur cette photo ! C'est toi !

Tu main veut saisir ce petit cadre, tes doigts l'agrippent. Quand soudain au contact de ta paluche, le cadre se met à bouger. Tu le saisis à pleine mains. Il se met à tourner comme si tu ouvrais une porte de coffre-fort !

Instantanément, une spirale noire et blanche apparaît sur le mur ! Tu la trouves hypnotique. Tu es tout contre, elle se met à bouger, tourner. Elle t'aspire inexorablement. C'est à ce moment-là que tu comprends que tu viens de faire connaissance avec tes grands-parents et ta mère.

C'est confiant que tu te glisses à l'intérieur de cette spirale et tu te laisses emporter par ce chemin dont la destination t'est inconnue. Mais tu sais que l'endroit où il t'emmène te réserve encore une belle surprise.

Tu glisses dans ce tube, à une vitesse enivrante. C'est ainsi que tout se finit !

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence
Tu regardes au sol d'abord
Tu es sur une ligne blanche
Autour le macadam le bitume noir.
Tu entends maintenant
Un bruit continu
Sans interruption
Un flot
On dirait la mer
L'océan
Les vagues
Peut-être que tu ne te souviens plus car cela fait longtemps que tu ne vois plus la mer.
Des odeurs te parviennent
Une odeur
La seule
Car c'est la seule que tu perçois tout de suite
C'est l'odeur des moteurs
Mélange d'essence et de gasoil
Tu lèves les yeux et tu vois maintenant
Tu te trouves au milieu d'un grand boulevard
Entre deux voies de circulation
Il est là le flot
Un flot incessant de voitures qui semblent foncer sur toi
Mais tu es en sécurité sur la ligne blanche, là
Tout est comme une machine bien rodée
Un flot constant et sans encombre
Et toi tu es au milieu en sécurité
En sécurité
Jusqu'au moment où tu sens quelque chose troubler cette régularité
C'est dans ton dos
C'est infime mais tu sens quelque chose qui brise le courant :
D'énergie d'air de vide qu'il y a dans ton dos
Derrière toi
Ça se rapproche
Et plus ça se rapproche plus ton cœur s'emballé
Puis cette chose irrégulière te dépasse et t'attrape la main
Aussitôt tu es à ton tour entraîné dans une course tirée par cette main qui t'emmène
C'est une main humaine pour sûr
Tu ne sais pas si c'est une main d'homme ou de femme
En tous les cas c'est une main avec de la poigne
Et ça t'entraîne
Tu cours maintenant et la main te lâche et devant toi la silhouette s'éloigne courant plus rapidement que toi
Et à ton tour tu brises la régularité de cette machine
Tu cours à contre-courant
Tu te souviens de cette main et tu cours de plus belle
Une jambe qui part en avant
Puis un léger moment dans les airs
Puis l'autre jambe et le pied qui frappe le sol
Et ainsi de suite ainsi de suite ainsi de suite
Gauche
En l'air
Droite
En l'air
Gauche
Air

Droite
Air Air Air
Tu respires et ton cœur bat fort
Fort fort fort
L'air est pollué pourtant tu te sens libre
Tu cours la bouche grande ouverte
Ça te traverse l'esprit que tes pieds puissent se mélanger et que tu trébuches
et tombe sous les roues de ce flot de voitures
Ce n'est pas possible car tu es lancé et rien ne peut t'arrêter
Le boulevard est toujours aussi grand
Aussi long
Au loin la silhouette s'est arrêtée
Si bien que tu peux appréhender les distances maintenant car tu t'en rapproches
Et maintenant c'est le vertige car tu retrouves une notion de réalité
Une réalité qui était si lointaine
Tu plonges dans le vertige
Cette silhouette qui se rapproche
Vertige
Tu entends les klaxons des voitures à présent
L'odeur des pots d'échappement prend forme
La forme d'une fumée
Une fumée sombre qui t'entoure et presque t'étouffe
Une fumée lourde
Tu étouffes
Tu suffoques pourtant la silhouette est très proche
Vertige toujours
L'air est de plus en plus irrespirable
Tu fermes la bouche
Le bruit de la mer n'est maintenant plus que fracas
Tu veux voir la silhouette
En finir avec ce vertige
Retrouver la réalité
Tu ne respires plus
Tu te rapproches encore
Vertige vertige vertige
Mais c'est trop tard
Un taxi s'arrête et klaxonne
Il est arrivé pour toi
Là
Tu ouvres la porte.
C'est ainsi que se tout finit.

Lucas Rastoll

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence dans ta tête, tu repasses en boucle tes émotions, tes sensations.

17 mars 2020, tu découvres le mot **confinement** ... A l'écoute des **conférences** diffusées non-stop sur les écrans, tu essaies de comprendre cette **confabulation** autour d'un virus inconnu qui a le nom d'une reine couronnée Corona ou d'un mot vide de sens Covid. Comme **Confucius** t'y encourage tu vas devoir développer ton esprit critique et ta réflexion personnelle, car l'Etat et les savants te **confisquent** pour l'instant la connaissance...

Tu décides de faire **confiance**, même si beaucoup de choses te semblent encore bien **confidentielles**, chaque soir des hommes en costumes viennent à **confesse** télévisuelle pour expliquer ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils n'ont pas fait avec leurs **confères**. La **confusion** parfois s'invite, on te parle de **conflagration** ! Le mot est fort, fait peur ! Des molécules se baladent comme des **conferves** dans les éprouvettes des chercheurs rendant difficiles leurs conclusions et éveillant des **conflits** d'intérêts. Certains experts anciens ou nouveaux récitent leur **confiteor** sur les plateaux télé pour se faire pardonner d'être parfois loin du terrain et de ne savoir **confectionner** que des discours anxigènes et peu de masques. Pour rester **confiant**, tu comptes tes pots de **confiture**, tes conserves de confits de canard rangés dans le **confiturier**. Tu imagines une nouvelle **configuration** pour travailler, étudier, vivre en **confédération** familiale, bref s'occuper pour ne pas juste manger des **confiseries** et amener tout droit tes kilos **confluer** vers le haut de la balance !

Pour ne pas **confondre** les jours de la semaine, tu maintiens des rituels, point de **confessionnal**, mais des **confidences** échangées autour d'un verre avec tes amis devant des écrans. Tu **confisques** ces derniers aux ados quand ceux-ci en abusent, et les invites aux **confins** du jardin pour lire de la poésie. Rendez-vous musicaux ou cinéphiles tous les soirs avec des artistes que tu aimes retrouver dans ton canapé moelleux. Ballades marchées ou courues tous les matins, tu te consoles, tu profites du temps !

Rien de **conflictuel** dans la maison, tu sais que ce sera long, tous les jours, tu en as la **confirmation**, donc tu maintiens la communication !

Tous les soirs, un médecin à la tête ronde et rose te **confie** les morts, les malades, **confectionneur** de statistiques morbides, il te laisse pantois dans ton petit **confort** protégé de tout. Car tu n'es pas en première ligne, pas en deuxième ligne, pas en troisième ligne, privilégié du télétravail sur une terrasse fleurie face au Vercors, tu restes **conforme** aux consignes pour éviter d'aggraver la situation ! Mais tous les soirs, tu frappes dans les mains, tapes sur des casseroles, pour être **confraternel** avec ces soignants, ces caissières, ces facteurs, ces éducateurs, ces aides à domicile, ces livreurs, ces éboueurs, ces femmes de ménages..., tous ceux-là que nombreux politiques, intellectuels, journalistes, découvrent, encensent en les rajoutant à leur discours tous les soirs les uns après les autres de peur d'en oublier... Comme si l'on devait utiliser un **conformateur** pour ajuster à leur esprit **confusionnel** les couches sociales d'un monde qui travaille depuis des siècles, pour eux les dominants qui snobent les dominés.

Pour éviter un vice de **conformité** tu continues à appliquer les règles, t'étonnant même d'accepter si facilement que ta liberté soit **confusément** entravée, réduite à un espace et un temps **confiné**. Pour cela tu confectionnes de tes mains, des œuvres d'art éphémères. Tu es rassuré toutes ces choses concrètes ne sont pas **confiscables** mais partageables. Tu **confesses** certains jours que tu trouves le temps long, que la vie ce n'est pas ça, et que cette période te **confère** un statut bien fragile dans ce monde chaotique.

Mais tu imagines la suite, **confer** « le monde d'après » appelé par nombre de citoyens. Seront-ils tous là lorsque cela sera terminé ? Aux **confluents** des revendications, des défenses de l'hôpital, de l'école, de la sécurité sociale, des services publics, de la culture ? ...Ou à nouveau à fêter individuellement cette victoire en lançant des **confettis** sans plus penser à **confédérer** tous les acteurs pour **conforter** que plus rien ne doit être comme avant.

Le monde s'enfonce dans un **confusionnisme**, pays après pays, chacun combattant comme il le peut, mais en laissant sur le bord de la route beaucoup de citoyens aujourd'hui et après.

Déconfinement annoncé, la vie va reprendre ses droits ... Et toi tu ne veux pas, tu ne peux pas crier « C'est ainsi que tout se finit ».

Corinne Maignan

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence. Soudain, tu es redevenu parfaitement calme. Tu sais que ce que ce que tu vas découvrir derrière cette porte sera extraordinaire. Il ne pourrait en être autrement. Tu n'as aucun doute. Tu t'avances d'un pas lent mais décidé. Tu glisses la clef dans la serrure et tu ouvres la porte en grand... Et te revoilà dans ta chambre. Tu ne comprends pas. Tu te retournes, la porte a disparu. Tu fermes les yeux, même constat. Tu te frottes les yeux et les ouvrent à nouveau. Là, tu t'aperçois ; tout est à la même place rien n'a changé mais tout est différent. Chaque objet émet des vibrations, tu vois des données qui circulent, s'agitent et viennent danser à l'intérieur de chaque cellule de ton corps. Dès que tu t'attardes sur l'un d'eux cela te renvoi à une multitudes d'informations de l'objet, tu deviens l'objet, tu sens que ton corps se met à trembler, c'est douloureux ou agréable, mais trop d'histoires se chevauchent, trop d'éléments font surface, et plus tu essayes de t'en défaire, plus les données se multiplient alors tu tournes la tête vers la fenêtre. Là, le rideau. Tu rencontres le rideau. Tu ris de cette rencontre. Le rideau offre la tranquillité d'un rideau simplement caressé par le souffle du vent. Tu respires. Tu n'avais jamais prêté plus d'attention que cela au rideau. Tu préférerais regarder dehors ou dedans, mais aujourd'hui, lui seul, ce voile séparant le dedans du dehors obtient toute l'attention de ton corps et de ton esprit, et c'est là qu'il retrouve son calme ; ton cœur épouse un rythme parfait, un rythme qu'il te semble n'avoir jamais connu et pourtant tu sens bien qu'il s'agit de celui que tu cherches depuis toujours, celui qui s'harmonise et enveloppe le tout. La météo à l'extérieur est semblable à celle de ta chambre. Mais depuis ce rideau, tu perçois la danse de ces deux mondes et tout redevient plus calme. Tu peux choisir sur quoi porter ton attention. Alors tu ranges. Tu ranges tout ce qui se trouve à l'intérieur, en gardant ton attention, et ton souffle sur le rideau. Tu découvres des trésors, tu cultives les trésors et la fenêtre s'ouvre... C'est ainsi que tout se finit.

Johanna Nelson

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence, tu reviens, égale à toi même, je t'avais cru morte.

Dans cet espace confiné, naviguant au milieu des songes, des poèmes, de la vie non minutée, du temps réfléchi, des paroles d'enfants, de la construction d'un monde heureux, de la liberté d'imaginer, des gestes vrais, des corps questionnés, de la pulpe de vie et de l'utopie cultivée, je t'avais oublié. Tu remontais quelque fois à la surface quand un policier prenait l'argent d'un pauvre parce qu'il se promenait pour respirer. Tu apparaissais dans la bouche des chefs qui nous expliquaient comment penser. Tu te laissais voir sur les réseaux sociaux tourmentés et dans les infos qui font tes berceaux.

Mais tu étais faible. Tu avais perdu ton assurance.

On t'avait enterré, on parlait du monde d'après, de la planète nettoyée et d'une humanité nouvelle.

Tu es là. Tu es bruyante, le sol recommence à gronder. Tu donnes tes ordres de classifications et de prêt à penser. Tu réouvres la vanne des mots qui ne disent pas. Et qui ne se pensent pas.

On ne peut pas t'affronter, si on te touche on devient comme toi. Tu es souriante, polie, gentille, tu ne parles pas d'argent. Pourtant tu sépares, tu exclus, tu broies, tu noies et tu te veux exclusive.

Alors on cherche une porte qui n'ouvre pas sur ta cour, un port qui n'est pas sur tes côtes. On est là, on invente des passages secrets, des petits trous, des passerelles où tu es absente. On rit, on s'aime, on voyage dans ce mélange de nous. On se moque de toi et on se passe les mots pour te fuir.

Nous avons fait des tours de mondes inconnus, des planètes proches, certains ont découvert des galaxies. Je me suis rencontré à l'intérieur parce que le temps t'a éloigné l'espace d'un moment.

Le voyage se poursuit, il devient métallique, des sons de turbines, des odeurs de pétrochimie, des lumières de villes.

Dans cet endroit, nous n'avons pas le temps de réfléchir, surtout ne pas ressentir, le raisonnement est ton ennemi et tu es partout. Il faut faire vite et accepter ton baiser. On t'appelle bêtise.

Alors on sort les rames et on repart sur des caps que tu ne vois pas.

Et pour toi, c'est ainsi que tout se finit.

Jacques Patron / Cie La Luba

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence.

Allez, tire, tu y es presque, tu ne resteras pas dans ce grenier décrépi plus longtemps. Sésame ! La porte s'ouvre. De la poussière volatile et au loin, un infime faisceau de lumière qui perce l'obscurité. Tu es à quatre pattes, ton corps est traversé par les pulsations du plancher. Plus tu avances, plus les vibrations sont intenses. Tu les laisses te guider comme un serpent. Le plancher craque au rythme de ta progression hésitante. Une, deux, trois toiles d'araignées s'entremêlent dans tes cheveux, sur ton visage et sur tes bras. Ta respiration se resserre. Le sol est instable. Une planche cède sous ton poids. Tu crois entendre l'écho de ses cris dans sa chute. Tout tremble. L'air est rempli d'ondes en furie qui hurlent en tous sens, des mots que tu ne saisis pas. Le sol s'effondre. Tu es aspiré dans le vide, ton corps se débat avec la gravité, jusqu'à ce qu'une main t'agrippe.

- C'est toi, Zoé ?

Vos corps enlacés flottent pour atterrir dans un jardin d'automne.

Tu la regardes. Elle est toujours aussi belle. Ses cheveux noirs et ondulés qui rebondissent à chacun de ses mouvements. Son nez en trompette. Ses petites lèvres roses et ourlées qui laissent entrevoir un sourire généreux. Son odeur boisée qui t'enivre. Vos souvenirs jaillissent et dilatent vos pupilles couleur noisette. Il pleut. La terre fond comme du chocolat. Les gouttes d'eau qui perlent sur vos joues ont des semblants de larmes. Certaines glissent, d'autres brillent avec fierté. Elles reflètent les arbres qui vous entourent. Vêtus de robes jaunes, orange et rouges, ils applaudissent vos retrouvailles.

- Tu me manques Zoé. Met ta main sur mon cœur. Sens comme il explose de joie à en secouer ma poitrine pour pouvoir te toucher. Tu me manques. - Toi aussi tu me manques. Sois patient. Tu as une vie folle et trépidante qui t'attend, ne la laisse pas s'échapper. - Tu m'accordes une dernière danse ?

Tu poses un genou dans l'herbe. Elle retrouse sa robe à plumes et grimpe sur tes épaules. Tu te relèves, tu sens la chaleur envahir ta nuque. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Elle rit. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Tu chantes cet air d'autrefois. Un, d... - Merde ! Pardon, la boue.

Ses mains dans tes cheveux te décoiffent. Puis tendrement, elle retire les fils de soie tissés par les araignées prédatrices de ton grenier. Le soleil, à moitié caché par un nuage fluorescent, fait une entrée discrète. Il éclaire les deux amants trottant. C'est l'heure. Tu la laisses descendre. Tu la regardes avec mélancolie. Elle te donne un baiser. Tu pries pour que le temps s'arrête. La pluie, soudain silencieuse convoque avec le soleil, un arc-en-ciel. Zoé dont la silhouette se dérobe peu à peu, te montre le chemin pour y accéder. Adieu. Te voilà seul au pied de cette route aux sept couleurs. Tu es prêt.

C'est ainsi que tout se finit.

Marie Rasabotsy

LE VOYAGE INFINI

Projet littéraire participatif de Marc Lainé et Tünde Deak

C'est ainsi que tout recommence.

Tu as poussé la porte mais tu n'avances pas tout de suite. Quelque chose retient ton mouvement.

La clef n'avait-elle pas changé de couleur quand tu l'avais introduite dans la serrure ?

Et voilà que maintenant elle se met à chanter. Ce n'est pas une chanson connue. Plutôt une succession de sons comme une impro. Et un rythme, un rythme, déconcertant certes, mais qui incite à te laisser doucement aller à la rêverie. Comme un bercement.

Et puis cette porte. Bizarre elle aussi, on la dirait en carton. Mais oui, c'est ça. Cartonnée comme la couverture d'un livre. Que va-t-il arriver si tu la franchis ?

Allez ! Tu n'as pas trop peur. Tu avances.

Et là tu restes abasourdi. Tu reprends ton souffle et tu prends le temps de regarder. Qu'est-ce que c'est ce bazar, là, devant toi ?

Il y a de tout, des carcasses de voitures, des empilements de cagettes, des pelotes de laine et des aiguilles à tricoter, des arbres, des fleurs, des montagnes et des rivières. Et des milliers d'autres choses dans un amoncellement hétéroclite. Il y a même un petit chat tigré qui te regarde en souriant. (un chat qui sourit c'est pas courant quand même!)

Tu clignes des yeux pour mieux regarder. Et tu découvres petit à petit que certains objets sont colorés, d'autres blancs, d'autres grisés par des hachures. Tu restes un long moment perplexe.

Et puis « Euréka », tu as compris. Tu viens tout simplement de pénétrer dans un livre en ébauche. L'auteur ne sait pas encore très bien ce qu'il va écrire ou dessiner. Il y a tant d'idées qui se bousculent dans sa tête.

Tu pourrais peut-être l'aider.

Tu aimes bien peindre, alors s'il te prête un pinceau, tu pourrais mettre tes propres couleurs.

Et pourquoi pas, écrire quelques mots.

Tu en as plein la tête : des mots de doute, des mots d'amour, des mots de colère, des mots d'intolérance, de compassion, de rage, des mots simples, mais aussi pas mal de mots tarabiscotés (tiens ! Un mot à retenir et à placer quelque-part...)

Tu regardes autour de toi et tu découvres un pinceau. Et des couleurs tu en as plein l'imagination. Au boulot.

« - Oh la oh là, stop. Stop, vous là-bas.

-Que veux-tu ? Tu n'aimes pas ce que je fais ? »

C'est un jeune garçon avec un casquette rouge sur la tête qui t'as interpellé.

« -M'enfin ! vous voyez pas que c'est pas bien ce que vous faites. Vous venez de mettre les couleurs de l'arc-en-ciel sur un canon.

-C'est quelle couleur un canon ?

_Gris, noir, moche quoi !

-Ça te dérange si je laisse les couleurs arc-en-ciel ?

-Bien sûr. Je crains que mon père ne soit pas content. Il va encore me dire que j'ai fait du barbouillage.

-C'est ton père donc qui veut écrire un livre ? Et tu l'aides ?

-Parfois, oui. J'aime faire ça.

Quand je serai grand je ferai auteur de livres pour enfants.

-Quelle bonne idée !»

Alors après avoir reniflé un peu, il te prend par la main et t'entraîne un peu plus loin.

« - Allons voir mon père maintenant »

Tu te laisses guider, impatient.

Tous les deux vous glissez et atterrissez sur une page blanche

C'est ainsi que tout se finit.